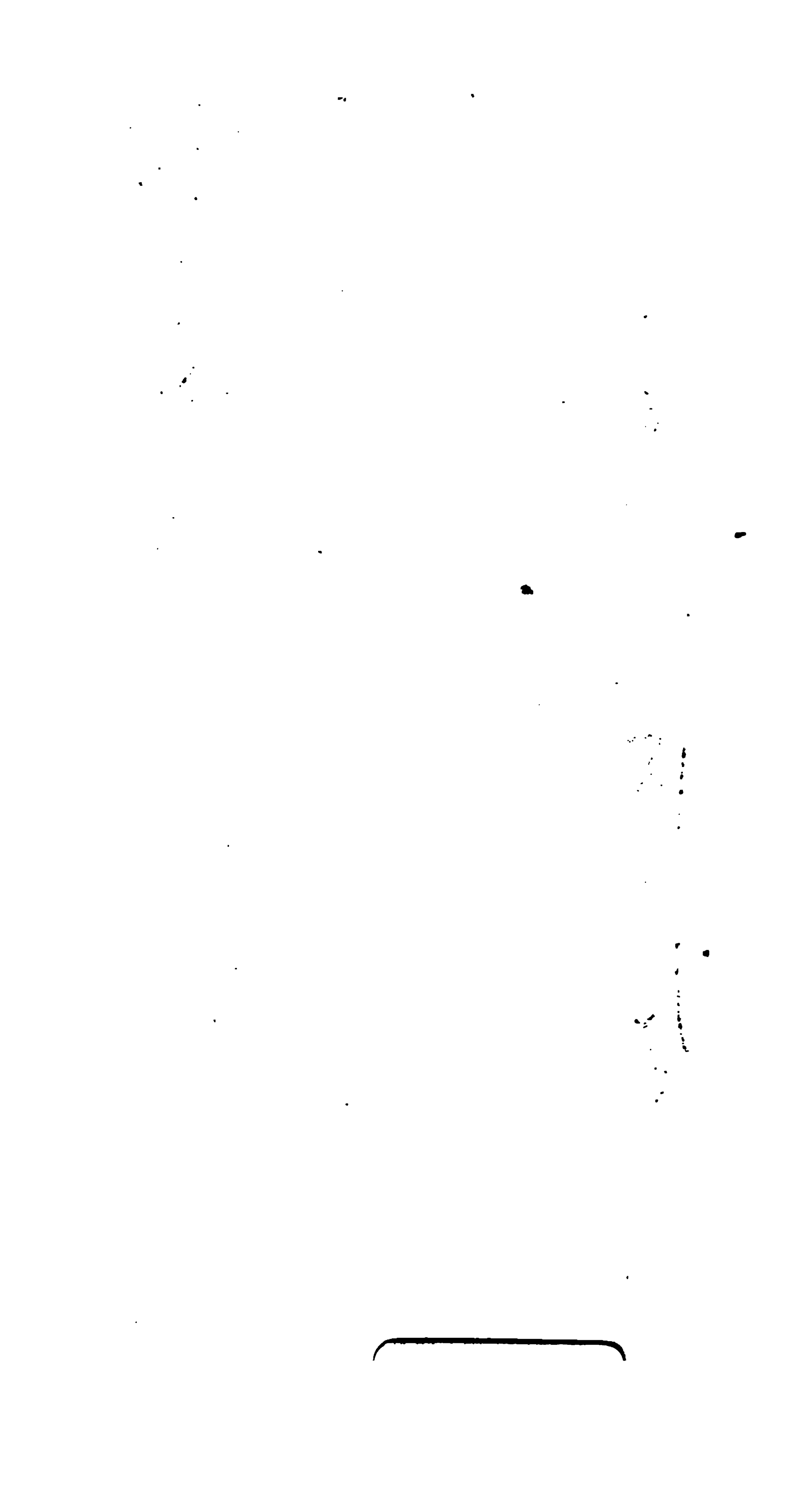












ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

VII.



ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

ŒUVRES INÉDITES

TOME SEPTIÈME.

LILLE
L. LEFORT, LIBRAIRE,
IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.
MDCCCLII.

PROPRIÉTÉ.





DISCOURS ECCLÉSIASTIQUES

MARIE MODÈLE DES JEUNES CLERCS

DANS SA PRÉSENTATION AU TEMPLE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. *Joann.* XIII, 15.

Je ne m'étonne pas, Messieurs, que l'Eglise ait placé la jeunesse cléricale sous la protection de la très-sainte Vierge. Il était, ce semble, dans les bienséances de vous donner pour patronne celle dont le ministère offre des caractères de conformité si touchants avec la mission que vous êtes appelés à rem-

plir un jour ; et n'est-ce pas d'abord à cette Mère de la divine grace, à cette Reine de toutes les vertus, que la religion aime à confier ses intérêts les plus précieux et ses espérances les plus chères ? Je veux seulement rechercher avec vous, pour notre commune édification, le motif qui, parmi tant de mystères de la glorieuse Marie, entre tant de solennités célébrées en son honneur, a déterminé l'Eglise à choisir de préférence le mystère de sa Présentation dans le temple, pour en faire la fête propre et principale des séminaires. Vous me prévenez, Messieurs, et vous saisissez déjà la pensée de l'Eglise qui se fait toujours remarquer dans ses institutions, comme dans ses usages, dans ses prières, comme dans ses cérémonies, par un admirable sentiment des convenances, une singulière intelligence des harmonies. Elle a vu, sans doute, dans l'offrande de Marie au temple, un trait de ressemblance, précieux à recueillir et digne d'être signalé, avec votre entrée dans cette maison sainte, où vous êtes aussi présentés par le vœu de vos pieux parents et par le choix libre de votre volonté, pour vous former au ministère de l'autel : ressemblance qui devient ici d'autant plus frappante et plus sensible que, d'après une tradition respectable, Marie, une fois offerte au Seigneur, continua de résider dans son temple,

comme pour s'y préparer au mystère de grace et de salut qui devait s'accomplir en elle. Et voilà pourquoi je me suis cru autorisé à mettre dans sa bouche, comme si elle vous les adressait elle-même, ces paroles de Jésus-Christ, invitant ses disciples à l'imitation de ses exemples : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ita et vos faciatis.*

Ce serait entrer dans l'esprit de cette douce et heureuse fête, que de proposer aux jeunes clercs, comme modèle de leur propre préparation à l'exercice des fonctions sublimes du sacerdoce, les voies miséricordieuses par lesquelles il plut au Seigneur de disposer Marie au privilège de la maternité divine. Ces voies se manifestent assez dans les démarches qu'elle fait aujourd'hui. C'est d'abord une préparation de retraite; joignons-y une préparation de prière, et, comme tout nous invite à le croire, une préparation d'étude des Ecritures et de la loi de Dieu.

Une préparation de retraite. Chose étonnante, MM., et pourtant véritable, c'est la vie de retraite qui prédispose le mieux les hommes à la vie d'action; c'est elle qui trempe les âmes et les façonne pour les grandes choses. Exposées prématurément au grand air, elles s'amollissent et se corrompent, comme ces

plantes qui languissent et se dessèchent aux premiers feux du jour, parce que leurs racines n'ont pas pénétré assez avant dans le sein de la terre. Elevées, au contraire, dans une atmosphère de méditation et de silence, elles s'y nourrissent d'une sève plus généreuse, et y acquièrent ce degré de fermentation qui les préserve de la corruption et de l'affadissement. Aussi, une des écoles les plus vantées de la philosophie antique assujettissait ses adeptes à une épreuve de sept années de silence et de séparation du monde, avant de leur reconnaître le droit de parler aux hommes le langage de la sagesse. C'est encore le goût et l'amour de la retraite qui fait notre sûreté, au milieu des dangers du monde. Comme l'a dit admirablement le pieux auteur de l'Imitation, celui-là seul se produit au grand jour, sans péril pour sa vertu, qui s'y dérobe volontiers [1], et pour qui la solitude a des charmes. Dans cette guerre que l'homme de Dieu doit soutenir au milieu du monde, où tant d'exemples entraînent, où tant de fausses maximes sont prononcées, où le génie du mal trouve déjà tant de secrètes intelligences dans notre faible cœur, si l'on ne s'aguerrit par la fuite, on est inhabile au combat. Se risquer dans cette arène périlleuse, sans ces habitudes

[1] *Nemo securè prodit nisi qui libenter latet.* **Imit.** 1, 20.

de vigilance et de réflexion que donne la retraite, c'est marcher désarmé à la rencontre de l'ennemi ; c'est courir témérairement les chances d'une lutte inégale, où nous serons infailliblement vaincus.

Enfin cette préparation de retraite, si nécessaire à l'éducation de l'âme et à la sûreté de nos communications avec le monde, ne l'est pas moins pour donner de l'efficacité à notre parole, et l'empreindre, si j'ose le dire, de ce caractère d'inspiration sans lequel elle ne portera jamais de grands fruits. Les prophètes sortaient de la retraite, quand ils dénonçaient aux peuples et aux rois les colères du Seigneur, quand leurs vives apostrophes, le *Tu es ille vir*, retentissaient comme un tonnerre au fond des consciences coupables, et leur arrachait cet aveu qui les justifie : *Peccavi*, j'ai péché ! Jean-Baptiste passa par le désert pour prêcher le baptême et la pénitence, et les peuples accouraient à lui, se frappant la poitrine, et toutes les eaux du Jourdain suffisaient à peine à laver les souillures des multitudes qui se pressaient sous la main du saint Précurseur. Le Sauveur lui-même crut devoir consacrer par son exemple ces traditions apostoliques, et se retira dans la solitude, avant de commencer sa mission. Il soumit ses disciples à la même épreuve, et ne voulut les envoyer à la



ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

VII.

ne leur laisse aucun prétexte de contradiction, il faut qu'il apparaisse aux yeux des mortels comme un homme envoyé du ciel, et revenant de l'audience de Dieu, dont il est l'ambassadeur : comme Elie descendant des sommets de l'Horeb et du Carmel; ou, comme Moïse, sortant de la nuée mystérieuse où il a vu le Seigneur, et portant encore sur son front et dans ses yeux l'empreinte rayonnante de l'Etre dont il s'est approché. Si on le voit passer des dissipations mondaines aux œuvres du zèle et de la foi, monter à l'autel ou dans la chaire de la vérité, s'asseoir au sacré tribunal, l'esprit encore troublé des images du siècle, et le cœur plein de ses vanités, on n'est plus saisi de cette impression de religieuse frayeur qui doit préparer le succès de ses fonctions, et chacun est en droit de lui jeter à la face, quoique dans un sens détourné, ces paroles d'amère dérision que le Seigneur adressait au premier prévaricateur : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est*[1]. Voici que notre chef, notre père, notre conducteur dans les voies de la vie est devenu semblable à nous, adoptant nos usages, nos mœurs, nos maximes, et ne retenant de la gravité et des bienséances de son caractère, que le sérieux nécessaire à une vaine représentation!

[1] Gen. III, 22.

ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

ŒUVRES INÉDITES

TOME SEPTIÈME.

LILLE

L. LEFORT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

MDCCCLII.

vulgaires sont empressées de se produire, heureuse d'être oubliée du monde, pourvu que Dieu la voie, elle se creusera au-dedans d'elle-même cette retraite intérieure, cette solitude du cœur où nous la voyons, dans la suite de sa vie, *renfermer* discrètement et *repasser* en silence les mystères de ses joies et de ses douleurs de Mère[1] !

Voilà votre modèle, MM. Vous devez, comme Marie, donner Jésus-Christ au monde, le produire sur l'autel par la vertu des bénédictions mystiques, le faire naître dans les cœurs par la grace de la parole et des sacrements. Vous êtes appelés à éclairer, à réformer, à sanctifier les hommes, *à faire les fonctions de Dieu même*. Si vous voulez que votre ministère se couronne de fruits excellents, creusez d'abord le sillon et déposez-y la semence. Le grain qu'on a semé ne se voit pas; mais il fermente au sein de la terre, et couvre ensuite d'une riche moisson le sol où il était comme enseveli. Si vous voulez que votre barque soit ramenée au rivage, chargée d'une pêche abondante, *jetez le filet dans des eaux profondes*[2]. Aimez ces ombres qui vous enveloppent, ce silence qui règne autour de vous, les murs sacrés

[1] *Maria conservabat omnia hæc, conferens in corde suo.* Luc. II, 19. [2] *Duc in altum.* Marc. V, 4.

de cette solitude qui vous dérobe à tous les regards. Estimez non-seulement les plus heureuses, mais les plus fructueuses années de votre vie, vos années de séminaire. Le premier et le plus grand avantage de ces maisons saintes, telles qu'elles sont réglées aujourd'hui, c'est cette vie d'isolement et de retraite imposée aux jeunes clercs. Si des conseillers perfides, si de faux frères vous disent que ce temps d'épreuve est inutile, qu'il serait plus expédient d'étudier le monde, lorsqu'on doit vivre dans le monde, que de passer par ces préparations oiseuses, ne les croyez pas. Le monde s'apprend toujours assez vite; il n'est pas même absolument besoin de le voir pour le connaître, puisque l'homme, monde abrégé, le porte lui-même dans son cœur; mais ce qui ne s'apprend pas dans le monde, et ce qu'on apprend dans la retraite, c'est à connaître Dieu et à se connaître soi-même, deux connaissances tout-à-fait indispensables pour se présenter dans le monde, sans danger pour sa propre vertu, et avec avantage pour en persuader la haine et le mépris à ses partisans insensés.

La retraite nous dérobe aux traits de l'ennemi; la prière nous donne des armes pour le combattre. La solitude, pour être heureuse, doit avoir la prière

pour compagne. Prière et retraite, deux aimables sœurs, qu'une douce chaîne unit, et qui ne peuvent vivre l'une sans l'autre. Le désert sans la prière est une contrée aride et désolée, *une terre sans eau* qui ne produit que des ronces et des épines. Fécondé par la prière, le désert germe, il fleurit, il se revêt de joie, et se pare de fruits délicieux, parce qu'elle attire sur lui les bienfaisantes influences du Ciel. Quoique les Ecritures et la tradition se taisent sur les détails de la vie de Marie durant son séjour dans le temple, il ne nous est pas permis de douter qu'un intime et doux commerce avec son Dieu n'ait été une de ses occupations les plus assidues et les plus chères. La solitude préservait cette âme sainte du souffle empoisonné du monde ; mais la prière l'élevait par degrés à cette hauteur de perfection qui convenait à la Mère d'un Dieu. Pour être pleinement et éminemment sa Mère, selon la belle pensée d'un Père de l'Eglise, et, dans ce sens supérieur qui faisait dire à Jésus-Christ, en parlant des disciples qui lui étaient liés par l'amour : *Voilà mes frères et ma mère*[1]*;* elle devait le concevoir spirituellement dans son cœur, avant de l'enfanter corporellement, et c'est ici que nous dirons encore avec le Sauveur,

[1] *Ecce mater mea et fratres mei.* **Matth.** xii, 49.

que la *chair toute seule ne sert de rien*[1]. Bien avant donc que l'Ange lui eût révélé ses glorieuses destinées, Jésus-Christ se formait et croissait chaque jour en Marie par de saintes affections, par d'amoureuses communications, par une union toujours plus étroite et plus tendre avec l'Epoux qu'elle s'était choisi; et, quand vint le moment du grand mystère, le Verbe divin qui descendit en elle trouva toutes les voies préparées pour l'accomplissement de ses desseins, et n'eut qu'à se revêtir d'une chair passible et mortelle dans ce sein virginal, où il habitait déjà par l'esprit.

La prière, voilà donc la seconde préparation que vous devez apporter, Messieurs, à la grace qui vous sera conférée par l'imposition des mains, et c'est encore pour cette fin que vous avez été assemblés dans cette respectable maison, qu'on peut à bon droit appeler une *maison d'adoration et de prière.* Comme ces disciples qui, avant d'être appelés à la dignité de l'apostolat, demandaient à leur Maître de leur enseigner à prier : *Domine, doce nos orare*[2]; parce qu'ils comprenaient que cette étude était une condition indispensable du ministère évangélique,

[1] *Caro non prodest quidquam.* Joan. VI, 64.
[2] Luc, XI, 1.

vous êtes venus ici pour apprendre à prier, et à former en vous, par la prière, ce cœur nouveau, ce cœur sacerdotal, où le *mystère de la foi* puisse être déposé, comme dans un sanctuaire inviolable. Le prêtre étant essentiellement un homme de prière, l'Eglise entend, avant de vous imposer les mains, que cette sainte pratique vous soit devenue familière par un long usage. Voilà pourquoi la prière est ici le commencement et la fin de tous vos exercices, préside à votre réfection comme à vos études, s'éveille avec vous et s'assied près de votre couche, vous suit jusque dans vos délassements, et se mêle enfin comme un assaisonnement et un baume divin à chacun des emplois que la règle assigne à vos heures. Voilà pourquoi, dès votre admission dans les saints Ordres, on vous remet dans les mains pour le psalmodier et le méditer sept fois le jour, ce livre admirable, résumé de toutes les prières, et désormais inséparable compagnon de votre carrière ecclésiastique, qui doit même reposer près de vous dans la tombe, comme pour continuer votre glorieux office, et prier encore à votre place, quand vos lèvres, glacées par la mort, ne pourront plus s'ouvrir à la louange de Dieu. Voilà pourquoi vos pieux et habiles maîtres attachent tant de prix et

consacrent tant de soins à vous initier de bonne heure à la méthode et à vous faire goûter la pratique de l'oraison, cette prière par excellence, où Dieu parle à notre cœur, où notre cœur parle à Dieu, sans l'intermédiaire des formules, et par le seul attrait de l'âme qui s'élève d'elle-même vers la source de tant de bien.

Par cette prière unanime et persévérante que vous pratiquez, MM., dans ce nouveau cénacle, en attendant, comme les Apôtres, *que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut*, l'Eglise ne veut pas seulement vous disposer à la grace de l'ordination, grace qui vous sera versée dans une mesure d'autant plus abondante que vous l'aurez implorée avec plus de ferveur; elle veut encore, elle veut surtout créer en vous, pour les temps moins heureux où vous serez à vous-mêmes votre règle, cet esprit de prière qui s'éteint, hélas! quelquefois dans l'exercice du saint ministère, par une application trop exclusive à ses fonctions extérieures, ou par l'ascendant que prennent sur la foi les objets sensibles, mais qui ne s'y forme ou n'y revit jamais, s'il ne s'est d'abord *allumé dans les jours de méditation*[1] et de recueillement de notre séminaire. La vie du prêtre est complexe, MM.,

[1] Ps. XXXVIII, 4.

D'une part, c'est une société habituelle avec Dieu, une constante conversation avec le Ciel : les mystères qu'il traite, la parole qu'il annonce, les sacrements qu'il administre, le mettent dans un rapport incessant et en contact, pour ainsi dire immédiat avec lui. De l'autre, son ministère le mêle sans cesse avec le monde : il ressemble extérieurement aux autres hommes, et cependant il doit se nourrir, comme l'Ange conducteur de Tobie, d'un mets invisible qui ne peut être aperçu par les yeux profanes. Or, pour soutenir convenablement ce caractère, qui se complique de devoirs si divers et si opposés, pour converser dans l'éternité, sans sortir du temps, pour vivre ainsi de Dieu et en Dieu au milieu des hommes, pour le retrouver, le goûter, et jouir librement des douceurs de ce bienheureux commerce, il faut s'être exercé longtemps à l'habitude de sa pensée et de sa présence ; il faut être entré de bonne heure dans son intimité ; et c'est ici que vous faites l'apprentissage d'une familiarité si douce et si glorieuse. Vous amassez ici cette provision de recueillement, ce trésor d'esprit intérieur qui doit un jour animer, sanctifier vos œuvres, et sans lequel ces mêmes œuvres n'auraient aucune vertu. Ce n'est pas assez que vous priiez, il faut que la prière passe dans votre subs-

tance, qu'elle s'incorpore avec vous, qu'elle se retourne et se fixe dans votre sein, selon l'énergique expression du Prophète, qu'elle se mêle avec votre chair et votre sang, en sorte qu'à l'imitation du Psalmiste, *votre cœur et votre chair tressaillent d'amour*[1], *à la seule pensée du Dieu vivant; en sorte que vos os et tout votre être crient sans cesse à Dieu : Seigneur! qui est semblable à vous*[2]! En sorte que vous puissiez dire avec le même Prophète : *Elle est en moi la prière au Dieu de ma vie!* Ce secours si nécessaire à ma faiblesse, si nécessaire à mon bonheur, n'est pas tellement éloigné, que je doive m'effrayer et dire : Comment monterai-je au ciel, ou descendrai-je dans les abîmes, ou volerai-je aux extrémités de la terre pour le trouver? Il est sous ma main, à ma portée, il fait partie de ma propre substance : *Apud me oratio Deo vitæ meæ!* Il est vrai : la tentation m'éprouve, l'affliction m'abat, les périls m'environnent, mon âme se dessèche de langueur.... mais j'ai dans moi le remède, la force, la consolation, la lumière. Je porte dans mon sein une prière toujours vivante qui m'éclaire

[1] *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Ps. LXXXIII, 3.

[2] *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi.* Ps. XXXIV, 10.

dans mes ténèbres, qui m'assiste dans mes combats, une prière qui *gémit toute seule dans mon cœur*, et intercède pour moi, alors même qu'elle a tari dans ma bouche, et que mon âme, serrée d'angoisses, est inhabile à la former : *Apud me oratio Deo vitæ mæ*[1].

Préparation de retraite, préparation de prière, j'ajoute une préparation d'étude des Ecritures et de la loi divine, et c'est par où je finis. Que Marie, dans le secret du temple où elle s'est renfermée, ait donné une attention sérieuse à l'étude des saintes lettres ; c'est ce qu'il est aisé de conclure de l'obligation, imposée à tous les membres de la société Israélite[2], de lire au moins une fois chaque année le volume sacré, d'étudier la loi, de l'écrire sur leurs mains, de la porter toujours présente devant leurs yeux, de la graver dans leurs esprits et dans leurs cœurs. Mais indépendamment de cette prescription générale et commune à tous les enfants d'Israël, il n'est pas permis de douter que l'Esprit saint n'ait versé un attrait particulier pour la parole divine dans le cœur de celle qui devait être la mère du Verbe. Le livre des Ecritures offrait d'ailleurs à la Vierge, issue du sang des rois, des prophètes et des plus anciens patriarches, l'intérêt qui s'attache à des titres de

[1] Ps. XLI, 9. [2] Deut. XI, 18 et suiv.

famille. L'histoire de peuple saint était l'histoire de sa royale maison. Elle retrouvait un ancêtre dans chacun de ces personnages inspirés, chantres ou héros des faits mémorables qui y sont racontés. Les divines poésies de David, les chants sublimes d'Isaïe, les écrits de Salomon étaient comme son patrimoine. Aussi avec quelle foi vive, quel respect, quelle sainte avidité elle lisait et relisait ces sacrés oracles ! Combien de fois elle étonna le grand-prêtre par la sagesse de ses interrogations et de ses réponses [1], *intelligente qu'elle était*, comme son illustre aïeul, *des mystères de Dieu, au-dessus des vieillards et des docteurs qui prenaient soin de l'en instruire, par l'habitude qu'elle s'était faite de les méditer, d'en rechercher le sens caché et les raisons profondes* [2] ! Que j'aime à la voir, telle que les peintres se plaisent souvent à nous la représenter, tenant à la main le Livre des livres, déroulant les pages douloureuses où se lisent les crimes et les malheurs de la race humaine, saluant avec transport l'espérance du Rédempteur promis, ou bien parcourant l'histoire de ces femmes extraordinaires, au-dessus desquelles elle devait être bénie :

[1] *Super omnes docentes me intellexi, quia mandata tua meditatio mea est.* Ps. CXVIII.

[2] *Super senes intellexi, qui mandata tua quæsivi.* Ps. CXVIII.

de Judith qui délivra son peuple, d'Esther qui trouva grace auprès du grand roi, figures expressives de sa grandeur future, mais où son humilité ne lui permettait pas de se reconnaître, et, se rendant enfin, par une étude assidue, l'Ecriture si familière, que pour en parler la langue magnifique, elle n'aura qu'à ouvrir la bouche et laisser agir son cœur lorsqu'elle voudra *célébrer les merveilles que le Tout-Puissant a fait éclater en elle !*

Oui, MM., honneur à la piété ! Elle est la plus belle couronne du Prêtre ; mais n'oublions pas que la science est un des ornements de cette couronne. Quand l'Apôtre a dit *que la piété est utile à tout* [1], il a entendu parler, comme il s'en explique lui-même, de cette piété qu'accompagne une louable suffisance de doctrine, que rehausse un savoir solide et modeste : *Pietas cum sufficientia* [2]. Vous ne rempliriez donc qu'imparfaitement les vues que s'est proposées l'Eglise en vous ouvrant ce saint asile, si, en vous y formant par le recueillement et la prière à la science des saints, vous ne vous appliquiez en même temps à cultiver, à féconder votre intelligence, à enrichir votre esprit des connaissances propres à votre état et

[1] *Pietas ad omnia utilis est.* Timoth. III, 8.
[2] Timot. VI, 6.

faites pour honorer votre caractère. Le ministère est le temps de l'action ; le séminaire est le temps de l'étude. Dans le ministère, vous serez ce fleuve dont les larges courants arrosent les places publiques et fertilisent le champ du Père de famille ; dans le séminaire, vous êtes ce réservoir, cette citerne profonde, où tombent silencieusement et goutte à goutte les eaux de la vie, en attendant que les peuples altérés viennent y puiser la vérité et la justice. Et, qu'elle est diverse, qu'elle est immense cette abondance de savoir dont vous devez ici vous approvisionner ! Il suffit d'énumérer les divers ministères du prêtre, pour en mesurer l'étendue, et pour comprendre de quelle effrayante responsabilité vous vous chargeriez envers l'Eglise, envers la société, envers vous-mêmes, si vous *repoussiez la science* qui s'offre ici d'elle-même à vous, dans ses formes les plus aimables, et à qui vous n'avez, pour ainsi dire, qu'à prêter une oreille docile, pour être comblés de ses trésors.

Pasteur, le prêtre doit non-seulement paître le troupeau, en le conduisant à des pâturages sains, à des sources pures, mais le nourrir en quelque sorte de sa propre substance, lui donnant de sa plénitude, et lui dispensant l'aliment céleste avec ce sage tempérament qui en fait un lait pour les faibles,

un pain solide pour les forts. Docteur, il établit les vérités de la foi, combat les erreurs qui les contredisent, par les bornes précises qui séparent les dogmes de l'opinion; il instruit l'ignorance, corrige la superstition, éclaire le doute, convainc l'hérétique, confond l'incrédule, et abat *toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu*. Apôtre, il touche, il persuade, il convertit, parce qu'il a étudié les routes du cœur, et sait manier les secrets ressorts qui font mouvoir les volontés rebelles. Juge, toutes les causes qui intéressent les consciences relèvent de son tribunal; *il discerne entre la lèpre et la lèpre, lie ou délie, remet ou retient les péchés*, et, selon l'application qu'il fait de la règle, les âmes, pour qui Jésus-Christ est mort, se sauvent ou périssent. Médecin, il connaît les diverses maladies dont les âmes peuvent être affectées, les remèdes propres à chaque plaie, et le régime qu'il convient de prescrire à chaque genre d'infirmité. Guide spirituel des consciences, il doit avoir une direction pour chaque âge, chaque état, chaque caractère, un conseil pour chaque situation, une consolation pour chaque souffrance; il éprouve les attraits, décide des vocations, et versé dans les voies les plus élevées comme les plus communes, il dirige *l'essor du cerf sur les hautes mon-*

tagnes[1], *et laisse reposer l'humble hérisson dans le trou de la pierre.* Sacrificateur, il n'ignore rien de ce qui se rapporte à l'oblation de l'auguste Victime, à la dispensation des mystères saints; *il observe les rites et les cérémonies*, et ne répute pas indigne de ses soins, l'étude des rubriques, du chant sacré, des moindres détails du culte divin. Administrateur des biens de l'Église, il possède la législation qui en protège les intérêts, et il sait en appliquer les dispositions avec autant de zèle que d'intelligence. Chargé enfin d'une mission civilisatrice, il s'efforce, autant qu'il est en lui, de ne rester étranger à aucune des connaissances utiles ou agréables, qui peuvent embellir ou améliorer la condition des hommes, et en attirant la considération sur sa personne, assurer plus d'efficacité aux travaux de son ministère; il se souvient que l'ordre vénérable dont il a l'honneur d'être membre, marcha long-temps à la tête des sociétés vers tous les genres de progrès, et que, si d'autres temps et d'autres mœurs ont amené pour lui d'autres devoirs, il ne saurait cependant demeurer immobile, quand tout s'agite autour de lui, sans perdre la légitime influence qui lui appartient, et qu'il doit exercer, non-seulement par la supé-

[1] *Montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis.* Ps. CIII, 18.

riorité de ses vertus, mais encore par celle de ses lumières, seule puissance devant laquelle un siècle enflé de son savoir consente encore à s'incliner.

Or, que d'études préparatoires, que de longues veilles, quelle application constante de toutes les facultés de l'esprit, ne suppose pas tout cet ensemble de ministères si importants et si variés ! Sans doute, Messieurs, hâtons-nous de le dire, on n'attend pas de vous que vous recueilliez, après quelques années de culture, le fruit d'un travail auquel toute une vie suffit à peine. Ni la volonté la plus opiniâtre, ni les dispositions naturelles les plus heureuses ne peuvent suppléer le temps et l'expérience. Mais, si dans le cours trop restreint de votre noviciat ecclésiastique, vous ne pouvez amener cet édifice à sa perfection, vous en aurez du moins jeté les fondements; si vous ne pénétrez pas jusques dans les profondeurs du sanctuaire, vous posséderez du moins la clef qui vous en ouvrira les mystérieux réduits, et c'est avoir déjà beaucoup appris, que de savoir apprendre.

Cultivez donc, Messieurs, avec une sainte émulation les différentes branches de connaissances dont se compose l'enseignement du séminaire. Mettez à profit ces précieux loisirs que vous a faits la bonté prévoyante de l'Eglise. Jamais vous n'aurez plus de

secours pour encourager en vous le zèle de l'instruction ; jamais vos esprits, tendres encore, ne se prêteront plus merveilleusement à recevoir les impressions de la science, et n'en conserveront plus fidèlement l'heureuse empreinte. Mais, entre toutes les études qui se partageront vos heures, qu'une étude seule surtout vous soit chère ; entre tous les livres que feuilleteront vos mains diligentes, qu'un livre préféré obtienne toujours de vous les premiers et les derniers hommages. Je veux parler de ce livre unique, seul nécessaire, avec la tradition qui l'interprète, livre sans modèle, comme il restera toujours inimitable, où *Dieu a déposé tous les trésors de sa science et de sa sagesse*[1]. La théologie, la morale, la philosophie, l'histoire, l'éloquence, la poésie, tout est là. Là se montre dans toute sa grandeur, avec ses dogmes élevés, ses titres irrécusables, sa suite magnifique, ses admirables proportions à la majesté de Dieu, comme aux besoins et à la nature de l'homme, la religion, cette reine des sciences, non-seulement par son objet, mais encore par la force et l'enchaînement de ses preuves, et, en la voyant se présenter à vous dans un ensemble si harmonieux, vous vous étonnerez que l'incrédule

[1] Coloss. II, 13.

ait osé la contredire, que l'hérétique n'ait pas craint de la mutiler; là, vous apparaîtront, dans leur grave et lumineuse simplicité, les vrais principes qui doivent diriger les actions des hommes, ces règles de morale sûres, inflexibles, que la droiture naturelle reconnaît d'abord pour l'expression sincère de la vérité, et débarrassée de ces subtilités sophistiques dont l'esprit humain a cherché trop souvent à les obscurcir.

Là vous apprendrez l'histoire, non de ce point de vue étroit et dans ces mesquines proportions qui se terminent à la glorification d'un peuple, à l'apothéose d'un siècle; non dans cet esprit de système qui dénature les évènements, isole ou groupe les faits, les plie, les torture, les fait entrer de vive force dans un cadre, donné pour la plus grande gloire de l'idée qu'on veut faire prévaloir; mais l'histoire telle que l'a comprise le génie de Bossuet inspiré par le génie des Ecritures, avec ces horizons infinis qui embrassent le ciel et la terre, et ces larges avenues qui conduisent d'une éternité à l'autre :... tous les hommes sortis d'un seul homme, tous les peuples détachés d'un seul peuple, toutes les langues venues d'une seule langue, comme des ruisseaux d'une même source, pour se réunir enfin, après un

cours déterminé, alors que toutes *les langues cesseront* pour se changer en un hozanna éternel, et qu'il n'y aura plus qu'un seul peuple et qu'une seule cité;.... la Providence menant le monde, quand l'homme croit le gouverner, parce qu'il s'agite; la chute et l'élévation des empires, la transformation des institutions et des mœurs; les grandes découvertes, ces procédés miraculeux de l'industrie et des arts qui créent un monde nouveau; tous les évènements courant au même but; les grands crimes et les grandes vertus; les tyrans et leurs victimes, les bienfaiteurs de l'humanité et les monstres qui la déshonorent; toutes les volontés coopérant, sans le savoir, et souvent sans le vouloir, à une même fin; c'est à savoir, le triomphe de l'Eglise, la diffusion de l'Evangile, la destruction de l'impie, la consommation des élus, et le règne de Dieu, de Dieu proclamé *seul grand, seul immortel*, sur les ruines de tout ce qui a voulu lever la tête en sa présence.

Là, dans les livres saints, qui semblent n'avoir de rapport qu'aux merveilles de la grace, vous trouverez, mieux encore que dans les ouvrages de nos savants, l'explication des merveilles et des phénomènes de la nature, autant du moins qu'il est permis à l'homme de pénétrer ces énigmes dont Dieu s'est réservé le

mot, et, tout en louant le Ciel d'avoir forcé *l'iniquité de se démentir elle-même*, vous plaindrez les labeurs stériles, les sueurs coupables de ces hommes insensés qui, ne rêvant que cosmogonie ou chronologie, quand la religion leur en offrait une écrite de la main de Dieu, se sont mis à recommencer péniblement un travail achevé depuis quatre mille ans, pour arriver, après de longs circuits, aux résultats consignés dans la Genèse. Là s'ouvrent devant vous tous les trésors de la parole et de la pensée, toutes les sources de la véritable éloquence, la force et l'onction, la simplicité et la grandeur, ces accents puissants et terribles qui portent l'épouvante dans l'âme des pécheurs, et ces modulations plus douces qui apaisent les orages du cœur en y versant la paix du ciel ; et vous admirerez comment cette mine inépuisable, toujours plus riche plus on la creuse, toujours neuve, bien qu'exploitée depuis dix-huit siècles par les plus beaux génies de la société chrétienne, peut encore fournir à l'orateur sacré un monde d'aperçus nouveaux, de richesses non encore explorées, d'applications variées comme les formes diverses que subissent nos lois, nos rapports sociaux et nos mœurs.

Là encore, si dans un livre divin où tout est écrit pour notre instruction et pour notre amendement,

vous recherchez, par surcroît, la beauté littéraire dans son expression la plus élevée; où trouverez-vous une poésie plus suave et plus ravissante, et à la fois plus fière et plus hardie, que les accords échappés de la harpe de David et de la lyre d'Isaïe; accords qui vont, se répétant de siècle en siècle, comme un écho lointain, comme un soupir harmonieux dans les chants de nos plus grands poëtes, lorsqu'ils veulent puiser l'inspiration à ses véritables sources? *Heureux donc celui qui sait lire et entendre lire ce livre* [1]. Il peut se passer de tous les autres. Lisez-le, MM., relisez-le : ce n'est pas assez, dévorez-le, comme il vous y invite lui-même. Que vos yeux, en s'éveillant au jour, c'est la pensée d'un père de l'Eglise, s'ouvrent d'abord à cette lecture chérie, et que sur la page sainte se ferme votre paupière appesantie par le sommeil. Pénétrez-vous si bien de la parole de l'Ecriture, qu'elle vous devienne familière comme votre langue maternelle. Puissiez-vous n'en parler jamais d'autre, à l'exemple des Bernard, des François de Sales, des Fénelon, dont le style se fond et se mêle si harmonieusement avec celui des livres saints, qu'on dirait deux sources qui ont confondu leur eaux. Puisse cette divine parole couler de vos lèvres comme

[1] *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus.* Apoc. I, 3.

une douce rosée au chevet des mourants, à l'oreille de l'affligé, au cœur du pénitent humilié à votre tribunal ! Qu'elle tombe de votre bouche sur les multitudes assemblées, comme une pluie rafraîchissante, du haut de cette chaire, trône de sa gloire et théâtre de ses triomphes, où elle doit surtout et toujours régner en souveraine, et d'où, je ne sais par quel malheureux esprit de vertige ou quelle lâche condescendance pour les fantaisies du siècle, une nouvelle école de prédicateurs, infidèles à leur mission, semble vouloir la faire descendre, pour substituer à la sainte majesté de l'Evangile les arides abstractions d'une obscure métaphysique, ou les formes messéantes d'une littérature sans goût et sans dignité !

En terminant ce discours, MM., reportons nos regards vers cette auguste Vierge qui nous en a fourni le sujet, et dont la vie cachée en Dieu dans l'intérieur du temple nous a offert de si touchantes leçons et de si beaux exemples. O Marie ! quand le dernier de vos serviteurs, quand le plus petit de vos enfants vient déposer à vos pieds d'humbles hommages, votre cœur maternel s'attendrit, vous lui souriez du haut du ciel avec amour, votre *main s'ouvre sur lui, et vous le remplissez de bénédictions*[1] ! Ici c'est toute

[1] Ps. CXLIV, 16.

une famille qui vous reconnaît solennellement pour sa mère, qui vous étudie comme son modèle, qui s'honore de vous avoir plus spécialement pour protectrice; c'est la nation privilégiée, ce sont les prémices de la tribu sainte, c'est l'espérance la plus chère d'une grande Eglise, qui vient renouveler devant vous ses premiers engagements avec l'autel, dans la confiance que, présentée par vos mains, son offrande sera plus agréable aux yeux du Seigneur. Ce sont les anciens du sanctuaire, les vétérans du sacerdoce qui s'unissent dans la même intention à la jeune milice appelée à remplir leurs rangs éclaircis, qui aux vœux de son zèle novice et de sa ferveur naissante joignent le poids de leurs mérites et de leurs longues années usées au service du divin Maître, et qui sentent leurs forces renaître, et leur jeunesse refleurir comme celle de l'aigle, dans une cérémonie où tout leur rappelle des souvenirs d'innocence et de bonheur, où tout réveille en eux des idées de protection, des sentiments de confiance. Avec quelle douce complaisance vos regards doivent se reposer sur un spectacle si digne de toucher votre cœur de Mère ! *Bénissez donc votre héritage*, ô vous que nous aimons à saluer du nom de Reine des clercs ! Bénissez cette maison où ils se forment aux vertus, par l'imitation de vos exemples.

Bénissez leurs respectables maîtres qui leur apprennent à vous honorer et à vous chérir. Bénissez toute cette assemblée sainte, où vous ne comptez que des enfants tendres et dévoués. Bénissez celui qui ose les présenter devant le trône de votre clémence, comme il les bénit lui-même en votre nom et en celui de votre divin Fils, de toute l'étendue et dans toute la tendresse de son cœur. Ainsi soit-il !



MYSTÈRE

DE LA PRÉSENTATION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE AU TEMPLE.

Elegit eam Deus et præelegit eam, in tabernaculo suo habitare fecit eam.

Le Seigneur l'a choisie, il l'a choisie de préférence, et l'a fait habiter dans son saint tabernacle. *Ps.*

Ce n'est pas, Messieurs, sans une raison profonde et digne de sa sagesse, que l'Eglise a donné Marie aux jeunes clercs pour Reine et pour Patronne, et qu'elle a consacré au renouvellement de leurs promesses le jour où elle célèbre la Présentation de cette divine Vierge au temple du Seigneur. Que de rapports, en effet, que de traits de conformité, la foi ne nous fait-elle point apercevoir entre le ministère de Marie et les augustes fonctions des prêtres de Jésus-Christ ! Toute la tradition en a été frappée ; tous les Pères ont été unanimes à les reconnaître et à

les signaler, et le plus grand des docteurs n'a pas craint de les résumer dans une simple et énergique parole, en proclamant le sacerdoce de la Mère de Dieu : *Maria sacerdos*[1].

Comme Marie, désignée de toute éternité entre toutes les femmes, pour donner au monde le Rédempteur, nous sommes choisis, Messieurs, entre tous les enfants des hommes, pour le produire sur nos autels, pour le faire naître, croître et se former dans le cœur des fidèles. Jésus est le fruit béni de son sein, il est le fruit de nos lèvres ; elle l'a conçu corporellement dans ses chastes entrailles par un acte de sa volonté; nous le concevons et l'enfantons spirituellement par la vertu de la parole. Elle l'a donné une fois à la terre ; nous le reproduisons chaque jour, à chaque heure, chaque fois que nous l'invitons à descendre sur l'autel, par la vertu des bénédictions mystiques, chaque fois que du haut de la chaire évangélique, nous faisons luire sa vérité, nous répandons sa charité dans les âmes, chaque fois enfin que dans la dispensation des sacrements nous conférons aux pécheurs la vie de la grace, ou que nous en versons au cœur du juste une mesure plus pleine et plus abondante. Merveilleuse puissance de

[1] S. Aug.

la parole du prêtre, ou plutôt de la parole de Dieu, qui nous donne même une sorte de supériorité sur Marie, et qui explique cette réponse du Sauveur aux femmes de Jérusalem, qui proclamaient heureux le sein qui l'avait allaité et les entrailles qui l'avaient porté : Plus heureux ceux qui reçoivent la parole de Dieu et qui la gardent dans un cœur fidèle !

Ces sublimes rapprochements entre le prêtre de Jésus-Christ et sa divine Mère, ne se font pas remarquer d'une manière moins sensible dans les premiers engagements qui lient le lévite au service de l'autel, et la première démarche qui prépara Marie à son auguste ministère; et je n'oublierai pas, MM.. que pour entrer dans l'esprit de cette solennité, et pour répondre à votre religieuse attente, c'est à cette considération surtout que je dois m'attacher. Pour me renfermer donc dans cet important sujet, je vous proposerai la consécration de Marie comme le modèle de la vôtre. Or, dans le mystère de sa Présentation au temple, je découvre trois mérites qui relèvent et honorent son sacrifice, et qui doivent être pour le lévite se dévouant au Seigneur l'objet d'une pieuse émulation; je veux dire : un mérite de diligence et d'empressement, un mérite de générosité,

un mérite de fidélité et de persévérance. Accordez-moi, je vous prie, toute votre attention.

Je dis d'abord un mérite de diligence et d'empressement. La grace du Saint-Esprit se hâte, dit saint Ambroise, *et ne connait pas les longs retardements*[1]: elle ignore les excuses de la mollesse et les prétextes de la lâcheté. Cette habile ouvrière, comme l'appelle Bossuet, ne se fait pas seulement remarquer par la perfection de son travail; elle excelle encore par le soin diligent qu'elle met à l'exécuter. Nous en voyons un bel exemple dans Marie. Elle est à peine éclose, et déjà cette tendre fleur embaume le temple de l'odeur des plus suaves parfums. A cet âge où les premiers rayons de l'intelligence commencent à peine à percer les ténèbres où l'âme est enveloppée, sur ces premières limites de la vie, où l'on ignore Dieu, où l'on s'ignore soi-même, où tous les sentiments, toutes les pensées sont donnés à des jeux futiles, à une curiosité vaine, à de frivoles amusements, elle conçoit un dessein que dans la maturité des années et la plénitude de la raison, les plus fermes volontés n'osent former qu'après de longues hésitations. Elle vient, faible enfant, tendre victime, dès l'âge de trois ans, comme le

[1] *Nescit tarda molimina Spiritûs sancti gratiâ.*

rapporte une tradition respectable, elle vient d'elle-même se dévouer à son Dieu et s'immoler sur son autel, avec tout ce qu'elle possède de jeunesse et de graces, avec tout ce qu'elle peut espérer de bonheur et de gloire. Ah ! c'est que dans cette Vierge réservée à des destinées si hautes la vertu n'avait rien à attendre des années. Combien le Ciel dut être ravi de ce spectacle si nouveau pour lui, que lui présentait la terre ! On avait bien vu d'autres enfants offerts à Dieu, dès l'aurore de leur vie, par les mains de la religion et de la reconnaissance, un Samson voué au Seigneur par un père craignant Dieu, un Samuël consacré au service du tabernacle par sa pieuse mère; mais c'est le mérite, c'est la gloire singulière de Marie de s'être offerte elle-même, sans autre impulsion que le libre mouvement de son cœur, et d'avoir devancé en quelque sorte l'heure du sacrifice par la promptitude de sa résolution.

Beau modèle, MM., pour les jeunes aspirants au ministère de l'autel ! Un cœur où doit reposer comme dans un tabernacle le mystère de la foi, une bouche qui doit consacrer l'Hostie de propitiation, des mains qui doivent la distribuer, ne sauraient être trop tôt purifiés par le feu du sacrifice. Nous aurons toujours assez à gémir d'avoir été conçus dans l'ini-

quité, nous, appelés à traiter des mystères de sainteté et d'innocence, et s'il ne nous est pas permis d'envier ce privilège unique dans Marie, d'avoir été toujours un objet de complaisance aux yeux du Seigneur, nous devons du moins racheter autant qu'il est en nous, par la promptitude de notre consécration, l'impureté et les imperfections de notre offrande. Notre Dieu est un Dieu jaloux; il l'est surtout des prémices. Il demandait autrefois le tribut des premiers fruits et des premiers-nés. Mais cette sainte jalousie, cette sensibilité de Dieu, si l'on peut user de cette expression, si délicate et si tendre que c'est le blesser à la prunelle de l'œil que de lui faire attendre l'hommage qu'elle réclame, avec quelle sollicitude plus inquiète ne doit-elle pas s'exercer à l'égard de ceux qu'il destine à son sacerdoce, fruits choisis dans le jardin de son Eglise pour être placés avec honneur sur son autel, premiers-nés appelés à posséder l'héritage, à recueillir les bénédictions des promesses, *et de qui doit sortir aussi le Saint d'Israël!*

Hélas! MM., si nous consultons ici nos souvenirs, si nous interrogeons nos consciences, qu'il est à craindre que nous ne trouvions dans cet examen et dans ces recherches plus de motifs de confusion et de re-

grets que de satisfaction et de confiance! Que nous sommes loin d'avoir mis à nous donner au Seigneur cet empressement que nous admirons dans Marie! Sans parler de cette première enfance qui fut chez elle si admirablement remplie par les actes d'un dévouement sublime, et qui s'est traînée chez nous dans les faiblesses et les langueurs d'une insipide existence, que d'années perdues pour notre perfection, depuis le jour où le sentiment et la pensée s'éveillant en nous, nous faisaient une loi d'en rapporter l'hommage à celui qui en avait allumé le rayon dans nos âmes! Cette belle adolescence, heureuse saison de la vie où naissent les fleurs *qui doivent porter leurs fruits dans leur temps*[1], quel usage en avons-nous fait que de la consumer en inutilités, en dissipations, pour ne pas dire en égarements et en désordres? Si du moins, dès que la lumière de la vocation s'est montrée à nos yeux, nous l'avions suivie avec résolution et courage, nous aurions moins à nous reprocher ces délais qui diminuent le prix de l'offrande et ravissent son plus beau mérite au sacrifice! Mais que d'hésitations, que d'inconstances, que de combats, que de résistances à la grace qui nous pressait! Combien de fois peut-être n'avons-nous pas dit au

[1] *Quod fructum suum dabit in tempore opportuno.* Ps. I, 3.

Seigneur avec Augustin encore retenu dans les liens de ses passions: Ayez patience un peu de temps, Seigneur, et encore un peu : je vais rompre ma chaîne, je vais renoncer au monde, je vais entrer dans de meilleures voies : je n'attends pour consommer mon sacrifice, que d'être admis dans votre maison ; mais laissez-moi goûter ces dernières douceurs d'un monde que je ne quitte qu'à regret : à la bonne heure, quand je serai reçu dans votre sanctuaire, quand je serai introduit dans la terre des saints, je réformerai ma vie, je règlerai ma conscience, je m'occuperai du soin de ma perfection, je vous consacrerai mon cœur, car je sens bien qu'un jour il me faudra vous le donner... mais qu'il me soit permis de retarder encore de quelques jours une rupture si douloureuse, et de profiter des derniers moments de cette liberté si chère que je n'échangerai que trop tôt contre l'esclavage de votre loi!

Ces réflexions sont amères, MM.; il y a assez de ce retour sur elle-même, de ce regard jeté sur ses anciennes voies pour remplir une âme fervente d'une inconsolable douleur. Mais devons-nous pour cela renoncer à ce mérite de diligence et de promptitude qui fait une des plus belles gloires de la consécration de la très-sainte Vierge, et parce que nous nous som-

mes présentés tardivement au temple, ne nous reste-t-il donc plus aucune espérance de regagner un avantage qui donne tant de valeur au sacrifice? A Dieu ne plaise, MM., que j'ajoute à l'amertume de vos regrets par une conclusion si décourageante! A la vérité, nous ne pouvons remonter la chaîne des temps, nous ne pouvons recommencer notre vie, et la reprendre, pour ainsi parler, en sous œuvre, pour corriger dans une seconde épreuve les erreurs et les manquements d'un premier essai. Les heures fuient irréparables; elles sont perdues pour nous sans retour, ces années que les empressements et les prévenances de notre zèle auraient fait fructifier, et que nos éternels délais ont rendues stériles; et quelque hâte que nous fassions aujourd'hui pour nous donner au Seigneur, il nous restera toujours au fond du cœur cette triste pensée que nous avons commencé trop tard! Mais la miséricorde de notre Dieu est plus grande encore que ne l'a été notre malice. Ce temps perdu que nous ne pouvons faire revivre, l'Apôtre nous apprend que nous pouvons *le racheter* [1]. Le racheter? O Dieu de bonté, cela est-il possible? une si douce espérance nous est-elle encore laissée? Oui, le racheter. Mais comment? Comment, MM.? Par cette

[1] *Redimentes tempus.* Eph. v, 16.

vivacité de regrets qui navraient l'âme d'Augustin revenu de ses égarements, et faisaient sortir de sa poitrine oppressée ces longs et déchirants soupirs qui ont encore de l'écho après tant de siècles dans les cœurs que la grace de la pénitence commence à remuer : *Eternelle beauté, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai connue trop tard, trop tard je vous ai aimée* [1] ! Comment encore? Par cette ferveur et cette étendue de désirs, par cette perfection de charité qui multiplie les réparations, les expiations dans la mesure des offenses, se reporte sur le passé, règle le présent, embrasse l'avenir, et peut purifier, en un moment, dans les ardeurs de sa flamme, toute une vie de souillures et d'infidélités. Comment encore? ne nous lassons pas de le demander, tant cette découverte est précieuse. Par cette courageuse détermination dont le Roi-prophète était animé, quand il s'écriait : *Dixi, nunc cœpi* [2]. J'ai dit, et voici que j'ai déjà commencé. Oui, mon Dieu! assez longtemps, j'ai hésité, reculé, combattu; je cède enfin à vos aimables poursuites; je ne veux d'autre partage que vous. Je l'avais dit bien des fois, et toujours ma parole a été vaine. Je l'ai dit aujourd'hui, et cette

[1] *O pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te cognovi, sero te dilexi.* S. Aug. Conf. [2] Ps. CXVIII, 106.

fois du moins l'exécution suivra de près la promesse; elle l'a déjà suivie; je l'ai dit, et j'ai commencé ma course, et je ne m'arrêterai plus que je ne l'aie achevée : *Dixi, nunc cœpi!* Comment enfin? Par cette générosité qui n'excepte et ne réserve rien dans l'holocauste qui doit être offert au Seigneur, second mérite de la consécration de Marie.

La générosité, MM., est une qualité rare dans le commerce des hommes. On se prête, mais on ne se livre pas, ou si l'on se livre, on se reprend; on se donne et l'on se retient; tout est prévoyance, mesure et calcul dans nos rapports avec nos semblables. Si nous nous employons à les servir, ce n'est jamais qu'avec ménagement et réserve, et toujours avec un certain retour sur nos avantages personnels, une secrète recherche de nos intérêts propres, ou de notre fortune, ou de notre réputation, ou de notre paix et de notre repos. Voilà le fond de nos plus beaux dévouements. Mais c'est surtout dans notre commerce avec le Ciel que nous usons de cette timide réserve, de cette étroite circonspection. Il est encore des âmes qui aiment Dieu, qui, du moins, prétendent l'aimer, des âmes qui, en vue de cet amour, font même preuve quelquefois de bonne volonté; mais combien y a-t-il d'âmes géné-

reuses, de ces volontés magnanimes, au cœur dilaté, aux entrailles élargies, qui embrassent le service de Dieu de toute la force de leurs désirs, de toute la puissance de leur amour? Hélas! il faut bien le dire en gémissant, nous touchons ici une des plaies les plus sensibles et les plus humiliantes, non-seulement de la société telle que l'ont faite dans ces derniers temps des doctrines abjectes, mais de l'Eglise elle-même. Ce siècle qui, dans son orgueil, se proclame grand, se montre petit néanmoins par les hommes comme par les choses, par les évènements comme par les principes qui les produisent, et frappe le regard de l'observateur attentif, comme il étonnera l'histoire par la médiocrité de ses proportions. Qu'y voyons-nous, en effet, que caractères amoindris, vertus affaiblies, *vérités diminuées*, demi-dévouements, demi-volontés, demi-consciences, demi-courages, aussi bien que demi-talents et génies avortés; des hommes se disant sages, n'osant se prononcer ni pour l'erreur ni pour la vérité, et empruntant tour-à-tour leurs inspirations à l'une et à l'autre pour les ménager toutes les deux; des chrétiens à deux visages, à moitié dans le bien et à moitié dans le mal, ne prenant parti ni pour Dieu ni pour le monde, et se partageant entre leurs

devoirs et leurs passions? Et dans le sanctuaire lui-même, sauf un petit nombre d'illustres exceptions, si l'on ne peut pas dire absolument avec le Prophète, que *les saints ont manqué tout-à-fait* [1], n'est-on pas forcé de reconnaître, avec douleur, que l'esprit des grandes vertus, des vertus fortes et dévouées, le désintéressement, la soif des âmes, l'amour des croix, l'abnégation et l'immolation de soi-même, menace de s'y éteindre, comme si le sang apostolique, appauvri dans nos veines, ne pouvait plus continuer la race de ces hommes puissants en œuvres et en paroles, qui étaient le rempart et l'ornement d'Israël!

Et cependant, MM., la vie du chrétien, et plus encore la vie du prêtre ne se soutient et ne se nourrit que par le sacrifice, et le sacrifice n'obtient toute sa perfection que par la générosité. Marie, qui dans les éléments infirmes de l'ancienne loi pressentait déjà la vertu de l'Evangile, a bien compris tout ce que cette doctrine élevée lui impose de devoirs. En se présentant au Seigneur dans son temple, non-seulement elle s'offre, mais elle se donne; non-seulement elle se donne, mais elle se dévoue. Car, MM., la générosité dans le sacrifice va jusque-là. A l'exemple du Sauveur des

[1] *Defecit sanctus, diminutæ veritates à filiis hominum.* Ps. XI, 2.

hommes *qui nous a aimés et qui a souffert pour nous* [1]; toute âme qui veut s'engager au service de Dieu doit d'abord lui donner son cœur, puis accepter toutes les épreuves attachées à ce glorieux service. L'apôtre saint Paul l'a dit : *Tous ceux qui veulent mener une vie sainte dans le Seigneur Jésus, doivent s'attendre à souffrir la persécution* [2]. Qui a pu donner à Marie si jeune encore ces hautes lumières qui semblent réservées à une loi plus parfaite et plus pure? La grace du Saint-Esprit qui lui parle au cœur et qui lui verse ses inspirations dans une mesure d'autant plus abondante qu'elle y correspond avec plus de fidélité. Aussi, voyez comme cette tendre Vierge remplit admirablement ces deux grandes considérations de la générosité dans le sacrifice ! Elle se donne; est-il besoin de dire qu'elle le fait avec abandon, sans réserve ni partage? Eh ! que peut-elle se réserver, que peut-elle refuser, quand elle immole sur l'autel de l'amour sa plus chère, sa plus glorieuse et sa plus légitime espérance? Les premières leçons qu'elle a reçues, en entrant dans la vie, de la bouche de ses vertueux parents, lui ont

[1] *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Galat. II, 20.

[2] *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.* II. Timot. III, 12.

appris la chute de l'homme, la promesse d'un Rédempteur et l'assurance que ce Rédempteur sortirait de la race d'Israël : elle appartient à cette race illustre. Il lui est permis d'espérer, comme aux autres filles de Juda, qu'elle sera choisie pour donner le jour à ce désiré des nations ; elle a même sur le plus grand nombre de ses compagnes un avantage qui lui confère des droits plus directs à cet honneur, étant issue du sang de David, en qui se sont concentrées, sur qui se sont reposées les promesses. Elle connaît les préjugés de sa nation sur l'opprobre de la stérilité ; elle a vu, dans les Ecritures, éclater la reconnaissance et la joie des épouses fécondes, et la fille de Jephté, victime d'une promesse téméraire, allant pleurer sa virginité sur la montagne comme on pleure la perte d'un fils unique et bien-aimé : elle n'hésite pas néanmoins ; elle renonce volontairement à tous les droits qu'elle peut prétendre, à une prérogative si enviée, et pour ne pas partager son cœur entre un époux mortel et l'Epoux céleste qu'elle s'est choisi, elle s'engage, par un vœu formel, à rester vierge.

Le sacrifice est-il assez entier, assez parfait, assez généreux ? Non, MM. Et que reste-t-il encore ? Elle se dévoue. Prenez garde, s'il vous plaît. Je ne prétends pas dire que Marie ait connu alors distincte-

ment toutes les épreuves par lesquels elle devait être exercée, et ce glaive, prédit par Siméon, qui devait transpercer son âme, et cette *mer d'affliction et d'amertume*[1] où le Prophète l'avait vue plongée, et cette couronne enfin d'angoisses, de délaissements, de désolations qui devaient en faire un jour une reine de douleurs. Mais n'est-il pas permis de penser, qu'éclairée comme elle l'était d'une lumière surnaturelle, la nouveauté même de sa démarche ait fait comprendre à cette généreuse Vierge, qu'elle entrait dans une voie extraordinaire, qu'elle était appelée à des destinées aussi mystérieuses que les circonstances de sa consécration? Et l'Esprit saint, qui l'assiste et l'inspire si merveilleusement, ne lui révèle-t-il pas, en ce moment solennel, ce qu'il apprend à tous les grands serviteurs de Dieu, que comme elle a beaucoup d'amour elle doit se préparer à beaucoup souffrir? ne lui fait-il pas, dis-je, entrevoir les tribulations qui doivent l'éprouver, si ce n'est d'une vue claire et manifeste, du moins par ses vagues et obscurs pressentiments plus effrayants encore que la réalité des dangers que l'on redoute et des maux dont on est menacé? N'importe : quel que soit l'avenir que Dieu lui destine, elle se soumet : quelqu'amer que soit le

[1] *Magna est velut mare contritio tua.* Thren. II, 13.

calice qu'il lui prépare, elle est prête à l'épuiser jusqu'à la lie. Elle accepte toutes les croix ; elle se résigne à toutes les rigueurs ; elle en embrasse même le présage avec joie, et comme son divin Fils, impatient de se plonger dans son sanglant baptême, elle soupire déjà après le jour, où elle pourra donner à son Dieu des preuves effectives de cette soif de croix et de souffrances dont elle est consumée.

O amour, ô dévouement, ô oubli et abandon de tout soi-même entre les mains de Dieu ! La comprenez-vous maintenant, MM., cette générosité sans laquelle il n'est pas de véritable sacrifice ? Voyez-vous qu'il ne sert de rien de s'offrir, si l'on ne se donne ; de se donner, si l'on ne s'immole ; que Dieu vous veut tout entier, et qu'il considère le retranchement de la moindre partie de la victime, comme une rapine dans l'holocauste, et un larcin sacrilège fait à sa gloire ? Que tardons-nous donc à lui consacrer tout ce que nous avons de pensées et d'affections, et de vertus et de talents, et d'espérances et de succès, et de santé et de force, et de jeunesse et de vie ; ou plutôt à nous remettre dans ses mains avec notre dénuement, notre pauvreté, notre misère ? car, que posédons-nous en propre que notre néant et notre péché ? Et s'il est en nous quelqu'attache secrète, si en fouillant dans les

replis de nos cœurs, nous y trouvons quelque passion plus chère que notre faiblesse voudrait ménager, souvenons-nous que c'est ici qu'il faut s'armer du glaive, que c'est là que doivent se diriger nos coups. Le voilà cet Agag, cette grasse et opulente victime, trop long-temps épargnée, que nous devons *immoler enfin devant le Seigneur*, pour apaiser sa colère ! Le voilà cet ennemi dont nous devons dire avec le Roi-prophète : Je le poursuivrai jusque dans les retraites où il s'est retranché, et je le saisirai, et je ne reviendrai point de ce combat à mort que le monstre n'ait expiré sous mes traits : *Persequar, et comprehendam, et non convertar, donec deficiant* [1].



Et quant aux épreuves et aux contradictions, ah ! tout prêtre de Jésus-Christ peut dire avec le grand Apôtre, qu'il sait que les *tribulations l'attendent* [2]. Elles ne manqueront pas, MM., à votre ministère. Vous les verrez venir au-devant de vous de toutes parts : et du monde, *à qui vous serez odieux, selon la prédiction du Sauveur, à cause de son nom* [3]; *et de la malice des temps*, qui ne peut plus *porter* la parole de l'Evangile, et qui ne demande qu'à

[1] Ps. XVII, 38.
[2] *Scio quoniam.... tribulationes me manent.* Act. XX, 23.
[3] *Eritis odio omnibus, propter nomen meum.* Matth. X, 22.

exercer contre les prédicateurs de la vérité la haine et le mépris qu'il a voués à la vérité elle-même; et de l'Enfer, qui vous suscitera des obstacles, dans la proportion des efforts que vous ferez pour ruiner son empire; et de ces situations difficiles où le devoir peut vous commander le sacrifice de votre repos, de votre honneur, et même de votre vie; et de la rudesse et de la grossièreté des peuples que vous aurez à instruire, à reprendre, à réformer *en toute patience et doctrine*, et qui ne répondront souvent à la tendresse de vos soins, que par l'indifférence, la dureté, la violence quelquefois et la calomnie; et de la solitude, unique compagne du plus grand nombre de vos heures, solitude qui inspire et conseille si mal, si l'on ne prie; et de votre commerce avec les hommes, que la charité rend nécessaire, et dont la contagion peut devenir si funeste, si l'on ne veille; et des faux frères qui censureront les entreprises de votre zèle, tourneront en dérision votre attachement aux bonnes règles et vos pratiques les plus saintes, jaloux de se justifier à eux-mêmes le relâchement et l'irrégularité de leur vie, en se faisant des complices; et de votre propre sang qui s'élèvera contre vous, cherchant à vous dominer, vous fatigant de ses exigences importunes, et s'efforçant de faire

redescendre aux intérêts de la terre, aux tristes inquiétudes du temps, des pensées qui ne doivent plus être occupées que des intérêts du ciel et des sollicitudes de l'éternité; et de votre cœur enfin, de ce cœur où se forment tant d'orages, où fermentent tant de passions, et dont on ne peut se rendre maître que par de continuels combats. Je ne vous dissimule point l'étendue et les rigueurs de votre sacrifice. Mais seriez-vous si dignes ministres d'un Dieu qui *n'est entré dans sa gloire que par la souffrance*[1], si en acceptant l'honneur de son sacerdoce, vous n'acceptiez en même les épreuves de sa croix? si, en ambitionnant, comme les fils de Zébédée, la faveur *d'être assis à sa droite*, dans cette Eglise, *qui est aussi son royaume*, vous n'étiez prêts à boire le calice qu'il a bu lui-même? Soyez donc forts; ayez un cœur égal à la hauteur de vos destinées; faites-vous une âme aussi grande que les travaux; que les périls, que les combats, que les tribulations qui vous attendent dans la carrière, et, si vous voulez jusqu'à la fin imiter Marie, joignez à ce mérite de générosité, un mérite de fidélité et de persévérance.

S'il ne s'agissait, MM., pour être véritablement à Dieu, que d'en concevoir le désir et d'en former

[1] *Oportuit Christum pati et sic intrare in gloriam suam.* Luc. XXIV, 26.

la résolution, notre sacrifice serait chose facile. Les grands desseins d'amendement, de réforme, les grands projets de perfection, sont ce qu'il y a de plus ordinaire et de plus fréquent dans la vie chrétienne. Les pécheurs eux-mêmes sont travaillés de ces désirs comme les justes. Quel est l'homme, s'il n'est abandonné du Ciel et de lui-même, qui n'a pas conçu du moins quelquefois en sa vie la pensée de se donner à Dieu, qui n'a pas été passagèrement touché d'un vif attrait de son amour, qui ne s'est pas proposé du fond de son cœur de s'attacher au seul bien qui mérite son estime et qui peut assurer son bonheur? Les âmes les plus faibles, les plus fragiles, ne sont pas les moins prodigues de ces généreux propos, et nous ne sommes jamais peut-être plus près de tomber, qu'au moment où nous nous croyons plus résolus et plus fermes : c'est après avoir protesté qu'il mourrait plutôt que de le méconnaître, que le Prince des Apôtres renia son Sauveur. *L'esprit est prompt*[1], a dit le Seigneur lui-même, il se laisse emporter au premier attrait qui le touche fortement, soit que ce sentiment le pousse vers le bien ou vers le mal. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes mille fois. Au sortir d'une retraite,

[1] *Spiritus quidem promptus est.* Matth. XXVI. 41.

d'une prédication, dans les douceurs d'une oraison, d'une communion fervente, au pied de l'autel illuminé de mille feux, en présence de ce Dieu-Hostie qui les efface tous par sa splendeur, parmi les vapeurs de l'encens et la suavité des divins cantiques, nous nous sommes sentis subjugués, émus, transportés ; il nous a semblé que nous étions transformés en des hommes nouveaux. Vivre alors pour Dieu nous paraissait facile ; mourir même pour lui ne nous présentait rien qui nous parût au-dessus de nos forces. Mais une mer agitée soulève moins de flots, le roseau qui plie et se relève au souffle de l'orage a moins de mobilité, que le cœur de l'homme n'a d'inconstances et de vicissitudes. La ferveur du moment a passé, et nous nous sommes retrouvés avec nos faiblesses, avec nos langueurs ; et, au premier choc de la tentation, tous ces beaux sentiments, conçus avec plus de présomption que de sagesse, se sont tournés en affections contraires. Je ne veux pas dire pour cela qu'il ne soit bon de produire, de multiplier les résolutions, de les renouveler même autant de fois que nous y sommes infidèles, sans nous abandonner à un découragement qui nous serait plus préjudiciable que nos manquements eux-mêmes ; je veux dire seulement

que le grand mérite du sacrifice, c'est la fidélité, et qu'en vain nous nous reposerions sur la ferveur de nos commencements, si la persévérance ne les soutient et ne les couronne.

Marie ne connut point ces fluctuations de volonté, ces alternatives de zèle et de relâchement, ces défections dans la justice, puis ces retours vers le bien, qui font de notre vie une éternelle contradiction, et de l'œuvre de notre sanctification, une trame incessamment rompue et renouée. Sa promesse ne fut point le fruit d'une ferveur passagère, mais d'une volonté déterminée; ce qu'elle a promis une fois, elle le garde avec amour dans un cœur fidèle. Son sacrifice une fois consommé se continue et persévère de lui-même, par une suite naturelle de ses premières dispositions; ou si elle revient sur ce grand engagement, c'est pour le confirmer et le sanctionner par de nouveaux actes de consécration et d'offrande d'elle-même. Elle croîtra en âge, cette fille des rois et des patriarches ; le tentateur étalera devant elle ses pompes et ses séductions ; mais elle ne donnera plus un regard aux vanités qu'elle a abjurées. Le monde la verra telle qu'elle a paru dans le temple, réservée dans son maintien, retenue dans ses discours, plus jalouse de se recueillir au-

dedans que de se répandre au-dehors, appliquée à la prière, amie de la retraite, du silence et de l'obscurité, heureuse d'oublier toute la terre et d'en être oubliée, pour donner toute son attention à ce vœu, délicieux secret entre elle et son Dieu, qui fait l'objet de sa vigilance et de son bonheur; et quand le Seigneur permettra, pour l'accomplissement de ses desseins, qu'elle accepte le titre d'épouse, ce changement d'état, en apportera si peu dans ses habitudes de modestie et d'innocence, qu'elle se troublera même à l'aspect d'un ange. Disons mieux, la sagesse augmentera en elle avec les années.

Vous avez vu de quel éclat brillait cet astre à son aurore; voyez-le continuer sa course, toujours plus radieux, et se reposer enfin plein de gloire dans les splendeurs du jour parfait, dans le midi éternel de la charité. Chaque grace nouvelle lui ajoute une perfection de plus, et chaque perfection lui vaut une grace nouvelle : car c'est l'heureux privilège de la fidélité de multiplier les mérites par les graces, et les graces par les mérites. Elle *dispose* ainsi *dans son cœur* cette suite de degrés, d'*élévations* mystérieuses dont parle le Prophète : elle monte, sans s'arrêter, par ces degrés sublimes,

s'*avançant de vertus en vertus*[1], s'élevant de clartés en clartés, jusqu'à ce qu'elle touche les hauteurs de Sion, et que sa gloire se confonde avec celle de Dieu même.

Ainsi puissions-nous, MM., ne jamais démentir nos premiers engagements, avoir sans cesse sous nos yeux la sainteté de notre promesse, ne pas nous laisser prévenir de cette erreur si grossière, et pourtant si commune, qu'il est deux règles de conduite pour les ministres du Seigneur, l'une plus rigide pour le temps de la préparation et de l'épreuve, l'autre plus souple et plus indulgente pour le temps de l'action et du combat; mais nous montrer au grand jour du monde tels que nous avons été dans le secret de la face du Seigneur, humbles, innocents, mortifiés, appliqués à l'étude et à la prière, et apporter dans nos saintes fonctions ces mêmes dispositions de zèle, ces mêmes sentiments d'amour de Dieu et de nos frères, dont la *flamme* s'est *allumée* en nous dans cette vie *de méditation*[2] et de retraite! Je ne dis pas assez: puissions-nous abonder et nous enrichir de plus en plus en toutes sortes de justices et de bonnes œuvres, avancer toujours

[1] *Ascensiones in corde suo disposuit, ibunt de virtute in virtutem; videbitur Deus deorum Sion.* Ps. LXXXIII, 6.

[2] *In meditatione meâ exardescet ignis.* Ps. XXXVIII, 4.

en mérite, à mesure que nous nous élevons sur les marches du sanctuaire, ne nous reposer jamais dans la poursuite de la perfection que Dieu assigne à chacun de nous, et dont le terme est connu de lui seul, et croire enfin n'avoir rien fait, tant qu'il nous restera quelque chose à faire pour l'accomplissement de cette tâche immense autant que glorieuse. Mais, parce qu'éclairés et avertis par la triste expérience que nous avons faite des inconstances de notre cœur, nous n'osons plus nous confier à nos meilleures résolutions, adressons-nous à Celui qui tient dans ses puissantes mains les volontés des hommes. Demandons-lui de nous fixer lui-même, de nous affermir dans le bien, de proportionner les secours de sa grace à nos besoins et à nos faiblesses, de ne pas permettre que nous soyons exposés à une tentation plus qu'*humaine*, mais de nous faire recueillir ce fruit de la tentation, que non-seulement *nous soutenions avec courage les attaques de l'ennemi* [1], mais que nous nous retirions du combat *avec un accroissement* de mérites et de vertus.

Mettons fin, MM., à ces considérations, déjà trop

[1] *Faciet cum tentatione proventum ut possitis sustinere.* I. Cor. X, 13.

étendues peut-être, pour reposer un moment nos regards sur un des spectacles les plus augustes et les plus ravissants qu'aient fixé les complaisances du Ciel. La voyez-vous, notre jeune et incomparable modèle qui touche déjà le seuil du temple? Que sa démarche est belle, qu'ils sont beaux les pieds de cette fille du Roi, qui s'avance vers les sacrés parvis, avec les graces du premier âge et la majesté de l'innocence, portant en elle de plus hautes pensées que n'en eut jamais le cœur d'une mortelle, et préludant par le sacrifice d'elle-même à l'immolation d'une Hostie encore plus excellente? *Ouvrez-vous, portes superbes, et la Reine de gloire entrera.* Elle entre.... Voyez-la, tendre enfant, courir d'un pas rapide autant qu'assuré, des bras de sa mère dans les bras de son Père et de son Dieu, et s'offrir à l'autel; sanctuaire elle-même du Très-Haut, et le plus digne tabernacle où sa grandeur et son amour puissent reposer! Voyez-la, épouse fidèle, vouer au céleste Epoux son corps délicat, chef-d'œuvre de la nature, et toutes les affections de son cœur de vierge, chef-d'œuvre de la grace! Voyez-la, mère promise au Verbe, dans l'éternelle pensée de Dieu, consacrer d'une parole son chaste sein à cette parole incréée qu'elle doit enfanter pour le bonheur du monde! Mais, ô Vierge

généreuse et prodigue en dévouement, tandis que vous vous immolez à votre Dieu et avec vous tout ce qui peut être l'objet des pensées et des désirs de l'homme, par quelles riches compensations, ce Dieu, qui nous rend nos dons avec usure, ne se montre-t-il pas jaloux de payer vos nobles sacrifices! et qui peut dire les trésors de lumières, de consolations et d'amour que le Ciel répand dans votre âme, en échange de ces terrestres biens que vous méprisez pour lui plaire? Et cependant, MM., que faisons-nous, en présence de tant d'innocence unie à tant de générosité? Resterons-nous spectateurs oisifs d'un sacrifice qui tient le ciel et la terre dans un silence d'admiration, nous prévenus aussi des faveurs de notre Dieu, élevés par lui dans la gloire et dans l'honneur, nous ses amis, ses familiers, nous qui sommes de sa maison et de sa race[1]? nous laisserons-nous plus long-temps retenir dans les tristes enchantements du monde? Que tardons-nous à rompre nos liens, à nous affranchir, en prenant sur nous l'aimable joug du Seigneur? Une vierge, prêtre et victime, nous guide à cette conquête de la liberté des enfants de Dieu : hésiterons-nous à la suivre à cet autel où elle porte l'offrande de son cœur? N'avons-

[1] *Ipsius enim et genus sumus.* Act. XVII, 28.

nous pas aussi un sacrifice à offrir, ou du moins à renouveler? Venez donc, nation sainte, race élue, peuple choisi; car, elle est à vous, ô mon Dieu, toute cette nombreuse famille de prêtres et de lévites; c'est votre tribu bien-aimée qui se consacre à vous, à vous, qui demeurez à jamais la portion de son héritage, à vous, qui, né d'une vierge, voulez renaître jusqu'à la fin des siècles, par le ministère de nos mains que votre onction a rendues fécondes, que votre grace a douées de la vertu de produire un Dieu! Et si quelque mérite s'attache à notre offrande, que la gloire vous en soit rendue, Trinité auguste, et dans une mesure égale, à chacune de vos personnes adorables : à vous, Père saint; à vous, son divin Fils, le Pontife éternel; à vous, Esprit d'amour, Sacrificateur invisible, devant qui toute victime est souillée, si votre feu ne la purifie et ne la consume! Ainsi soit-il.

SUR L'EXCELLENCE ET LES MÉRITES

DU SACERDOCE.

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.

Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. C'est vous, ô mon Dieu, qui me rendrez mon hétage. *Ps.* XV, 5.

Ces paroles sont si belles, MM., elles sont à la bouche d'une si merveilleuse douceur, elles expriment si bien le bonheur et la dignité de notre alliance avec le Ciel, qu'on ne se lasse point de les redire, et que le cœur impatient appelle de tous ses vœux le moment où il lui sera donné de les prononcer solennellement au pied des saints autels ! Dieu, notre héritage, que ce partage est glorieux ! Dieu, la portion de notre calice, que ce *calice est enivrant*, *que cette coupe est fortunée*[1] *!* A la vérité, la possession ne nous en est assurée qu'à titre d'échange, à la charge d'engagements réciproques, de concessions et de redevances

[1] *Et calix meus inebrians quàm proclarus est!* Ps. XXII, 5.

mutuelles. Dieu veut être notre part d'héritage; mais il y met la condition que nous serons la sienne. Du moment que vous acceptez ce contrat sublime, vous n'êtes plus à vous, *jam non estis vestri*, vous n'appartenez plus au monde, vous répudiez la part que vous pouviez prétendre à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisirs; vous lui devenez étrangers.... Ce n'est pas dire assez, *vous lui êtes crucifiés*, selon le langage de l'Apôtre, *comme il l'est lui-même pour vous;* et, s'il ne vous est point permis de le quitter tout-à-fait, votre présence ne doit plus s'y rendre sensible que par l'influence du ministère de salut et de paix que vous êtes appelés à exercer parmi les hommes. Mais quelle riche et surabondante compensation à ces faibles sacrifices il a plu à la divine Miséricorde de vous offrir dans l'excellence et les éminentes prérogatives de votre vocation sainte!

Jésus-Christ a souvent comparé son Eglise à un royaume : partons de cette idée pour bien comprendre toute la dignité du prêtre, toute la grandeur de son caractère. L'autorité, dans un royaume étendu, ne s'exerce pas immédiatement par le prince : un roi, quelque sage et éclairé qu'il puisse être, ne peut répondre par lui-même à tous les soins que réclame

[1] *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Gal. VI, 14.



l'administration d'un grand empire. Il remplit les diverses charges de sa haute mission par l'intermédiaire de délégués qu'il investit de son pouvoir, et qui l'exercent en son nom. Ces grands devoirs de la royauté se peuvent réduire à trois principaux : gouverner, juger et combattre ; de là, des ministres qui font exécuter les ordres du souverain, des magistrats qui rendent la justice à ses peuples, des chefs guerriers qui veillent à la défense de la patrie. Mais ces diverses attributions, le prince ne les réunit pas sur les mêmes têtes : il ne place pas l'épée du commandement dans les mains qui doivent tenir les rênes de l'état ou la balance de la justice ; mais il partage et distribue entre plusieurs ces précieuses portions de sa souveraineté, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, ces belles fleurs de sa couronne.

Ainsi, MM., dans le royaume de l'Eglise, Dieu a daigné partager avec ses sujets les prérogatives du souverain pouvoir. Roi des rois, Seigneur tout-puissant, dont la volonté indépendante n'est gênée dans son action par aucun obstacle, il pouvait sans doute, par sa propre vertu et sans secours étranger, gouverner, juger et défendre son peuple ; il a mieux aimé en remettre le soin à des mains mortelles. Il s'est donc choisi pour cette fin des hommes à part ; mais à la

différence des rois de la terre qui ne confient qu'une portion de l'autorité souveraine à chacun des heureux sujets que leur faveur a distingués, il a réuni dans les mêmes mains toutes ces grandes attributions de ministres, de juges, de défenseurs armés pour la sûreté de l'empire. Magnifique cumul de distinctions et de pouvoirs auxquels doivent répondre des mérites non moins éminents ! Donnons quelques développements à ces considérations.

Et d'abord, MM., nous sommes par notre vocation les ministres de Dieu, les envoyés du Très-Haut, les députés de la Majesté divine, chargés de publier ses instructions, et de faire respecter ses ordonnances; nous sommes ses ambassadeurs, portant aux peuples ses paroles de paix, et munis de pleins pouvoirs pour traiter des plus graves intérêts dont puisse s'occuper la pensée humaine. Dans les sociétés bien réglées, l'idée de ministre, d'ambassadeur, rappelle à tous les esprits celle du prince lui-même. On croit voir le souverain dans la personne du sujet privilégié dont il a fait son représentant, son autre lui-même; il jouit presque des mêmes prérogatives, et sa présence est célébrée par les mêmes honneurs. Quelle gloire donc, MM., de représenter le Maître des rois, d'être aux yeux des peuples sa vivante image! Nous n'oserions

prétendre cet excès d'honneur, si saint Paul ne nous y encourageait par la sainte hardiesse de son langage : *Que l'homme*, dit ce grand Apôtre, ***nous considère comme les ministres de Dieu et les dispensateurs de ses mystères***[1]... Et ailleurs : ***Nous remplissons les fonctions d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ, comme si Dieu même parlait par notre bouche***[2]. Or je dis qu'à ce grand ministère doit correspondre un mérite de fidélité. C'est, en effet, le genre de mérite particulier que paraît désirer le même Apôtre pour cette auguste mission, lorsqu'après avoir relevé en des termes si pompeux la dignité de nos fonctions de dispensateurs et de ministres, il se demande avec inquiétude, *s'il s'en trouve quelqu'un de fidèle*[3]. Et vous remarquerez, MM., dans quel temps il se fait cette question, qu'il laisse sans réponse, comme s'il n'osait la décider.... aux plus beaux jours de l'Eglise, dans la ferveur des premiers âges, alors que l'Esprit apostolique éclatait dans sa force et fleurissait dans sa gloire et sa pureté, *hic*

[1] *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* I. Cor. IV, 1.

[2] *Pro Christo ergò legatione fungimur, tanquàm Deo exhortante per nos.* II. Cor. V, 21.

[3] *Hic jàm quæritur inter dispensatores si fidelis quis inveniatur.* I. Cor. IV, II.



jàm quæritur, tant le saint Apôtre se faisait une haute idée de ce premier devoir du ministre, la fidélité.

Fidélité dans le soin que nous devons prendre de représenter dignement tous les traits du divin Modèle dont nous sommes l'image. Le représenter seulement par l'autorité de nos fonctions, par les pouvoirs dont il nous a revêtus, ce serait répondre imparfaitement à la sainteté de notre ministère. Quand il a plu à ce grand Dieu de se servir des hommes pour ministres de ses volontés, ce n'est pas sa grandeur, sa force, sa domination sur toute créature qu'il a voulu manifester; ces attributs divins se révèlent assez visiblement dans les prodiges qu'a semés sous nos yeux sa main toute-puissante. Il a voulu que les peuples vissent reluire dans ses envoyés quelque reflet des perfections qu'il est permis à notre faiblesse d'imiter, quelques rayons de sa justice, de sa sagesse, de sa patience, surtout de sa miséricorde et de sa bonté [1]. *Telle nous est apparue l'humanité du Sauveur notre Dieu*, sous les formes aimables et les dehors attrayants de la douceur, de la mansuétude, de la bénignité! C'est pour remplir ce devoir de

[1] *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* Tit. III. 4.



ministre fidèle que l'Apôtre s'étudiait avec tant de soin à imiter Jésus-Christ[1], et que nous devons, à son exemple, faire des vertus d'un si beau modèle l'objet de notre émulation pieuse. Oui, MM., rendez-vous dignes, en lui devenant semblables, du Maître que nous avons l'honneur de représenter; exercez-vous sans cesse à étudier ses traits et à les retracer dans vos personnes. Notre vie, selon la belle expression de saint Grégoire de Nysse, est un tableau que nous avons à dessiner. De cette étude doit sortir une copie *conforme à l'image du Fils de Dieu*[2]. Ayez les yeux constamment attachés sur ce divin Exemplaire qui vous est montré dans l'Evangile, sur la croix, sur l'autel, et efforcez-vous d'en saisir la ressemblance. Pour réussir dans ce beau travail vous avez besoin d'inspiration; vous la puiserez dans la piété, mais dans une piété tendre et ardente qui applique toutes les facultés de votre âme, toutes les puissances de votre cœur à la personne adorable de Jésus-Christ, en sorte qu'elle s'imprime profondément en vous comme un sceau sacré, et que vous en gardiez à jamais l'ineffacable empreinte.

Fidélité dans l'exécution littérale des ordres qui

[1] *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* I. Cor. IV, 16.

[2] *Conformes fieri imagini Filii sui.* Rom. VIII, 29.

vous sont donnés par votre Roi, et dans l'observation scrupuleuse des instructions que vous avez reçues de sa bouche. Un ambassadeur, chargé de transmettre à une cour étrangère les pensées de son souverain, ne se permet pas d'y rien ajouter ou d'en rien retrancher de son chef; il n'est qu'un instrument dans la main qui l'emploie, instrument docile qui obéit au mouvement qu'on lui imprime, mais qui se garde bien de le prévenir ou de le contrarier. Les instructions dont il est porteur, voilà la règle sûre qui le dirige dans ses négociations. Si quelques difficultés imprévues l'arrêtent dans l'accomplissement de sa mission, il ne les tranche pas de lui-même, mais il en réfère à celui qui l'a envoyé, et lui demande ou des pouvoirs plus amples pour traiter, ou les lumières qui doivent éclairer sa marche. Ainsi, MM., en nous députant vers les peuples pour leur déclarer ses oracles, le Seigneur nous a donné ses instructions; nous avons dans nos mains les Ecritures où vit sa parole; nous ne devons rien dire de nous-mêmes, mais présenter ces lettres saintes telles qu'elles nous ont été confiées. La rigueur qui appesantirait le joug ne serait pas moins répréhensible que la mollesse qui ferait plier la règle. Notre mission rencontre-t-elle des obstacles?

adressons-nous au Roi notre maître. La correspondance est prompte et facile entre le ciel et ses ministres : la prière, divine messagère, emportera sur ses ailes de feu vos demandes, vos doutes, vos perplexités, et les faisant parvenir sûrement à leur adresse, elle vous rapportera avec la même fidélité la réponse à votre message.

Mais, MM:, Dieu ne nous a pas honorés seulement de l'auguste caractère de ses ministres, de ses envoyés, de ses anges visibles; il nous a constitués juges sur la maison d'Israël. Le Père ne s'est point réservé le jugement; *il l'a donné à son Fils*[1], et son divin Fils nous a délégué ces fonctions redoutables, pour que nous les exercions en son nom. Quelle honorable mission, quel témoignage plus glorieux pouvait-il nous donner de son auguste confiance? Les intérêts de sa propre gloire sont remis en nos mains; il se repose sur nous du soin d'administrer cette justice dont il est la source éternelle. On sait la considération qui, dans les idées et les mœurs de tous les peuples, s'attache à la magistrature : de toutes les institutions humaines, il n'en est pas de plus respectée. Au sein même des troubles et des agitations politiques, alors que tous les

[1] *Omne judicium dedit Filio.* Joan. v, 22.

autres pouvoirs de l'Etat perdent de leur dignité, et que les prestiges qui les entourent disparaissent dans la tempête qu'ont soulevée les passions, la dignité du magistrat conserve son caractère, à moins qu'elle ne soit altérée dans son principe. Quand les juges ont prononcé, leur décision est réputée pour la vérité elle-même. Le souverain, malgré sa haute prérogative, est lié lui-même par leurs suprêmes arrêts. Voilà, MM., l'insigne honneur auquel Dieu nous destine. Il élève dans son Eglise un tribunal où toutes les causes qui intéressent le bien de la société spirituelle doivent être portées. Il nous établit juges sur ce tribunal élevé, où nous avons à discuter, non des intérêts fugitifs et périssables, mais les questions terribles de la vie et de la mort éternelle des âmes. Il nous confère le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, de lier et de délier les consciences, et il s'engage à ratifier, dans le ciel, les sentences que nous aurons prononcées sur la terre; il nous remet les clefs de son royaume avec le droit de l'ouvrir ou de le fermer à notre gré. Là, sous notre main chargée de pardons et d'anathèmes, viennent se courber toutes les têtes, même les plus hautes, attendant, dans cette posture humiliée, que nous décidions si elles doivent porter une couronne, ou si elles doi-

vent tomber sous la colère du Dieu tout-puissant. Mais plus ces fonctions sont sublimes et relevées, plus elles demandent de nous une suréminence de perfection et de mérites ; je dis surtout un mérite de science et de sagesse.

De quelle science en effet, MM., ne doit pas être doué le prêtre, qui, comme juge et conducteur des âmes, doit les corriger, les éclairer, les reprendre, les encourager; prescrire à chacune d'elles le régime qui lui est propre, selon la différence des génies et des caractères; prononcer dans ces questions douteuses et délicates où le bien et le mal se confondent dans d'obscures limites; et qui, comme *voyant en Israël*, doit avoir des conseils pour toutes les situations, des solutions pour tous les doutes, des remèdes pour toutes les plaies, des éclaircissements pour toutes les difficultés, des réponses à toutes les objections ? Science de la loi de Dieu, de la loi des lois, d'où dérivent toutes les autres ; science si souvent hérissée de difficultés dans son application, et si étendue dans les détails qu'elle embrasse, que tous les devoirs de l'homme envers son Créateur et envers ses semblables, les obligations de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions y sont renfermés, et qu'elle redescend tous les anneaux qui constituent la chaîne des

règles de la morale, depuis les premiers principes jusqu'à leurs conséquences les plus reculées. Science du cœur de l'homme, du *cœur de l'homme qui est un abîme,* comme parle l'Esprit saint, abîme de misères qu'il faut guérir ou consoler, de contradictions qu'il faut démêler, de ténèbres qu'il faut éclairer, d'illusions qu'il faut dissiper. Connaissance même du monde, de ses abus pour les réformer, de ses écueils pour les signaler, de ses fausses maximes pour les combattre. Et quelle sagesse encore pour discerner les esprits, et les inspirations qui les font agir, et le principe d'où naissent ces inspirations ; pour *soutenir les faibles, exciter les pusillanimes, réprimer l'ardeur des présomptueux*, être patients envers tous, afin de recueillir, *en son temps*, de ces diverses plantes cultivées par nos soins, *le fruit que chacune d'elles doit produire selon son espèce!* Quelle sagesse enfin pour *juger*, selon le langage de l'Ecriture, *entre la lèpre et la lèpre*, c'est-à-dire, pour distinguer ce qui est de la malice ou de la faiblesse, de la surprise ou de la corruption, de la passion ou de l'ignorance ; pour séparer ces plaies vieillies et presque désespérées qui ne peuvent être guéries que par l'emploi de remèdes héroïques, par l'application du fer et du feu ; de ces plaies moins profondes, mais

plus délicates et plus sensibles, qui veulent être touchées avec ménagement, et fomentées avec l'huile de la charité !

Or, MM , ce trésor de science et de sagesse, si nécessaire au prêtre de Jésus-Christ pour la conduite des âmes, c'est dans une étude assidue que vous devez le chercher. A la vérité, vous avez commencé à le former, dans ce sanctuaire des saintes lettres, où vous avez été initiés aux éléments de la science divine; mais qui ne voit combien ces premières études, nécessairement imparfaites, vous seraient insuffisantes, si vous ne leur donniez de la suite, si vous ne preniez bien soin de les étendre, de les perfectionner? Le fruit le plus heureux, le résultat le plus clair que l'élève le plus capable et le plus appliqué peut avoir recueilli de ces études élémentaires, est moins d'avoir appris quelque chose, que d'avoir appris à apprendre. Ce ne serait pas trop, ce n'est pas même assez de toute la vie pour entrer dans les profondeurs et parcourir les immensités de cette science de Dieu qui, de même que son objet, est un océan sans fond et sans rivage. Ne vous estimez donc pas quittes de l'obligation d'apprendre, parce que vous avez fait, et même avec quelque distinction, dans cette maison de studieux loisirs, l'apprentissage du mi-

nistère évangélique. Ne vous excusez point sur les soins variés, sur les sollicitudes infinies de la charge pastorale. Ne faites point comme deux parts de votre vie, dont la première aurait été pour l'étude, et l'autre serait toute pour l'action : l'action sera toujours vaine ou désordonnée, si l'étude ne la dirige et ne l'éclaire. Que le livre donc de la loi ne quitte point vos mains nuit et jour occupées à en dérouler les célestes pages ; qu'il ne s'éloigne pas de vos yeux avides d'y puiser des règles de conduite dans votre saint ministère. Et encore n'est-ce pas seulement dans les livres que vous devez étudier la sagesse : elle est sans doute dans les *écritures inspirées de Dieu*[1], dans les ouvrages des savants interprètes qui les ont éclaircies et commentées ; mais elle est encore dans l'esprit d'observation, dans les leçons et les conseils de l'expérience qui nous instruit chaque jour, et même par les fautes et les erreurs où notre imprudence et notre témérité se laissent si souvent surprendre ; elle est dans l'étude des hommes et de notre propre cœur, dans l'examen des tendances du siècle, des besoins des peuples, et des dispositions des esprits ; elle est partout pour des yeux attentifs et exercés qui savent la découvrir. C'est, MM., par

[1] *Omnis scriptura divinitus inspirata.* II. Timoth. III, 16.

ces habitudes de réflexion, de méditation, par ces exercices d'une vie studieuse et appliquée, que vous amasserez ce fond d'instruction, cet approvisionnement de savoir d'où vous tirerez, comme d'un trésor toujours abondant, *l'ancien et le nouveau*[1], je veux dire, les connaissances acquises par l'étude et les tributs que l'expérience vous apportera chaque jour : c'est ainsi que vous deviendrez le réservoir où les peuples altérés de justice et de vérité *viendront boire des eaux de votre sagesse*, et *dont les courants dériveront sur les places publiques, pour que tous les passants* puissent y mouiller leurs lèvres, et y trouver un doux rafraîchissement[2].

Oui, MM., *la science doit reposer sur les lèvres du juste. Elle l'a dû dans tous les temps, puisque c'est de sa bouche que les peuples doivent apprendre la loi :* elle le doit plus encore dans ces temps avides de recherches et d'instruction, dans ce siècle plus sérieux, plus curieux, plus raisonneur, où l'impiété, après avoir tenté tour-à-tour et sans succès de renverser la religion par la violence, par la ruse, par le sophisme, où l'impiété, dis-je, ne demanderait pas mieux que de l'attaquer avec les armes de la science,

[1] *Profert de thesauro suo nova et vetera.* Matth. XII, 35.

[2] Prov. IX, 5.

si l'on ne pouvait lui montrer dans ces annales des vieux peuples qu'elle déroule, dans ces hiéroglyphes et ces écritures symboliques qu'elle déchiffre, dans ces convulsions de la nature dont elle explore les ravages, d'incontestables monuments de la vérité chrétienne. N'accordons pas, à Dieu ne plaise, une importance trop exclusive à la science ; gardons-nous de lui donner l'avantage sur la piété. Ce n'est pas avec l'orgueil et les prétentions d'un vrai savoir, avec la persuasion de la parole humaine et l'étalage d'une superbe philosophie, mais avec la simplicité et l'humilité de la Croix, que les Apôtres ont conquis le monde, et que la sainte vertu de l'Evangile s'est fait sentir aux nations. Mais souvenez-vous pourtant que vous devez être la *lumière* du monde, non-seulement par l'éclat de vos œuvres, mais encore par l'abondance de votre doctrine ; qu'il vous est permis de faire servir les dépouilles de l'Egypte à la décoration du sanctuaire ; que sans vous risquer dans la carrière hasardeuse des expériences et des innovations, sans vous détourner de la voie où ont marché vos devanciers, vous ne devez pas cependant rester étrangers aux mouvements des esprits, dont vous pourrez du moins corriger les écarts, s'il ne vous est pas donné de changer leur direction, et qu'enfin, à au-

cune autre époque, des conducteurs aveugles, des guides dépourvus de sagesse, ne seraient plus préjudiciables à la maison de Dieu. Le siècle a beau nous dire, dans son orgueil insensé, qu'il est en marche et qu'il ne rétrogradera pas; croyons, MM., que les milliers d'ouvriers évangéliques qui couvrent la face de l'Eglise, s'ils étaient tous ornés de savoir et de prudence, *puissants à exhorter dans la sainte doctrine* [1], unis en un faisceau de vertus et de lumières, le forceraient à reculer, malgré ses prétentions hautaines, le forceraient à remonter vers les sources pures de la foi et de la piété antiques, et feraient rentrer, dans les digues qu'il n'aurait jamais dû franchir, ce torrent dévastateur qui menace de submerger le monde!

Enfin, MM., pour reprendre notre comparaison, les princes de la terre ne partagent pas seulement avec des ministres et des magistrats le poids de leurs sollicitudes royales; ils ont besoin d'une force guerrière, soit pour protéger, soit pour étendre leurs possessions et leurs domaines. Ils appellent donc sous leurs drapeaux une milice dévouée qu'ils chargent de veiller à la sûreté de leur trône et à la tranquillité des provinces. La profession des armes, par les ser-

[1] *Potens exhortari in doctrinâ sanâ.* Tit. 1, 9.

vices qu'elle rend à l'Etat, a toujours obtenu un des premiers rangs dans l'estime des hommes; tous les genres de distinction sont décernés aux guerriers qui ont bien mérité de leur pays, et l'histoire acquitte la dette de la reconnaissance publique, en les immortalisant dans ses annales. Dieu, MM., ce Roi de l'Eglise, a aussi sa milice pour veiller sur les frontières de la Foi, préserver de toute atteinte le dépôt des saintes doctrines, et agrandir ses possessions par de nouvelles conquêtes. A la vérité, tout chrétien est un soldat enrôlé sous sa bannière. Saint Paul a parlé d'une armure complète dont il doit se couvrir au jour du combat, et saint Augustin a dit que par l'onction qui le confirme, il est fait athlète et, pour me servir de son énergique expression, *lutteur de Dieu*. Mais ce n'est pas en vain que la tribu sacerdotale porte le nom glorieux de *milice du Seigneur*. C'est l'onction qu'a reçue le prêtre qui le consacre *pour la lutte et façonne ses mains au combat*[1]; c'est lui surtout qui doit se revêtir *de cette armure de Dieu*[2], *de cette armure des forts* que décrit l'Apôtre, de la cuirasse de la justice, du bouclier de la foi, du casque du salut, du glaive de la parole, lui qui doit marcher à

[1] *Docet manus meas ad prælium et digitos meos ad bellum.* Ps. CXLIII, 1. [2] *Induite vos armaturam Dei.* Eph. VI, 11.

la tête de l'armée des fidèles, *tenir ferme devant les attaques de l'enfer*, le surprendre dans ses embûches, *et repousser tous les traits de sa malice*[1].

Ainsi, MM., déjà ministres de Dieu Très-Haut, déjà juges de la maison d'Israël, nous le sommes encore, par la grace de notre vocation, l'épée et le bouclier : nous sommes *ces gardiens qu'il a placés sur les murs de Jérusalem*[2] pour observer de loin les mouvements de l'ennemi, ces sentinelles vigilantes toujours prêtes à sonner de la trompette, à l'heure du danger, et à défendre de toute surprise le camp du Seigneur; et je dis qu'à cette nouvelle marque de confiance dont il nous honore, nous devons répondre par un mérite de courage et de dévouement. La carrière que vous avez embrassée, MM., a pu offrir autrefois une perpective de paix, de bien-être, de sécurité. Aujourd'hui, il faut bien le dire, elle ne nous promet que périls, contradictions et combats. C'est maintenant que se vérifie l'oracle du Seigneur : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*[3]. C'est maintenant que nous pourrons dire

[1] *Ut possitis stare adversùs insidias diaboli.... omnia tela nequissimi ignea extinguere.* Eph. VI, 16.

[2] *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes, totâ die et totâ nocte in perpetuum non tacebunt.* Is. LXII, 16.

[3] *Non veni pacem mittere, sed gladium.* Matth. X, 34.

avec saint Paul : *Nous n'avons plus à combattre*, comme ceux qui nous ont précédés, *contre la chair et le sang*, contre la tentation des richesses, les séductions du pouvoir et de la domination ; les révolutions y ont mis bon ordre, et nous ne nous plaindrons pas ; mais contre les principautés et les puissances, *contre les princes de ce monde enveloppé de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air* [1]. Je veux dire, MM., que nous avons à soutenir une lutte de tous les jours avec ces esprits hautains qui se donnent pour les régulateurs des intelligences, les maîtres de la doctrine, les monarques de la pensée, les seules puissances qui doivent avoir action sur les peuples, et, non contents d'avoir dépouillé le sacerdoce des brillants accessoires qu'il ne regrette pas plus qu'il ne les avait recherchés, lui contestent encore le droit d'exercer ses plus légitimes influences ; avec ces princes d'un siècle ténèbreux dont ils vantent pourtant les lumières, et qu'ils se chargent de conduire, par des sentiers nouveaux, loin des routes tracées par la religion, et des progrès indéfinis, à je ne sais qu'elle chimère de perfectibilité ; avec cet esprit de vertige et de fascination, amoureux

[1] *Non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem, sed adversùs principes et potestates, adversùs mundi rectores tenebrarum harum, contrà spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* Ephes. VI, 12.

de nouveautés, dédaigneux des anciennes règles, prévenu surtout contre tout ce qui porte l'empreinte d'un caractère religieux, et que l'Apôtre signale comme une influence contagieuse répandue dans l'air, *spiritualia nequitiæ in cœlestibus*. Parce qu'en effet, il nous enveloppe de toutes parts comme l'air, qu'il pénètre comme lui tous les pores du corps social, et que par sa subtilité, il ne laisse aucune prise par où l'on puisse le saisir et l'étouffer.

Que celui qui a des oreilles intelligentes entende ce que je veux dire [1]. Cette influence malfaisante, c'est la haine de Dieu et de son Eglise, déguisée sous mille formes diverses, et dont l'action tantôt plus lente, tantôt plus précipitée, mine incessamment les remparts de la cité de Dieu. L'ennemi déjà maître de positions importantes, menace de pénétrer jusqu'au cœur de la place où il s'est peut-être ménagé de secrètes intelligences. Cependant les rangs des vrais croyants s'éclaircissent, les défenseurs mêmes de la vérité se divisent, et comme il arrive dans ces chocs et ces mêlées où règne une affreuse confusion, des esprits téméraires, n'écoutant plus la voix de leurs chefs, frappent indistinctement amis et ennemis. Voilà l'état de la société chrétienne.

[1] *Qui habet aures audiendi audiat.* Matth. XI, 25.

Or, dans ce temps de défections d'une part, et d'agressions de l'autre, quel courage ne faut-il pas pour rester ferme à son poste, pour faire face à tous les dangers, pour s'opposer comme un mur d'airain à toutes les attaques, pour préserver la vigne de Jésus-Christ des insultes du sanglier de la forêt, pour écarter du troupeau les lions rugissants qui rôdent sans cesse autour de lui pour le dévorer! Eprouvez-vous donc, MM., avant de vous engager dans cette dure milice. Que celui qui ne se sent pas le cœur de faire tête à l'ennemi, de défendre pied à pied le camp du Seigneur, et de mourir s'il le faut sur la brèche; que celui-là sorte des rangs de l'armée sainte; qu'il se retire dans sa tente: le Seigneur ne l'a point choisi; *il n'est point de la race de ces hommes forts par qui Israël peut être sauvé* [1]. J''ai parlé de mourir, MM.; oui, le dévouement peut encore être mis à cette épreuve. Derrière ces lignes d'adversaires qui luttent avec les armes de la parole et de la pensée, s'agite en frémissant une ligue plus audacieuse et plus impatiente qui ne dissimule pas ses projets de destruction et de ruine, et son désir infernal d'en finir une bonne foi avec la religion et ses ministres. Dieu sait

[1] *Ipsi non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël.* I. Mac. v, 32.

les tribulations qu'il réserve encore à son Eglise. Nous ne tenterons pas de soulever le voile qui couvre ses desseins ; mais si nous étions destinés à revoir ces jours de sanglante mémoire, où la foi proscrite et persécutée n'avait en perspective que l'échafaud ou l'exil, souvenons-nous qu'en notre qualité de gardiens et de défenseurs de cette foi, tout ce que nous avons de sang dans nos veines appartient à Jésus-Christ, et que nous devons être prêts à en verser avec joie, jusqu'à la dernière goutte, pour une cause si sainte et si belle.

J'ai pris, MM., dans les grands services de l'Etat, dans les hautes positions sociales, des termes de comparaison pour vous faire mieux comprendre la dignité de votre vocation, et les grands devoirs qu'elle vous impose. Mais des comparaisons toujours faibles et imparfaites pourront-elles nous donner une idée de la sublimité d'un ministère qui serait redoutable aux anges mêmes, et qui ne peut être dignement *loué*[1] que par un silence d'admiration et de crainte[2]? Réjouissez-vous donc de votre glorieux partage, félicitez-vous d'avoir choisi dans l'héritage du Seigneur *cette meilleure part qui ne vous sera point enlevée*[3];

[1] *Ipsis angelicis humeris formidandum.*
[2] *Tibi silentium laus.*
[3] *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ.* Luc. x, 42.

mais après vous être réjouis, tremblez .. tremblez à la pensée des perfections et des mérites qui doivent répondre à l'éminence de vos fonctions. De peur que votre cœur ne s'enfle et ne s'élève à la vue de tant d'honneurs accumulés sur votre tête, réfugiez-vous dans le sûr asile de l'humilité! L'humilité vous sauvera du précipice de la gloire. Imitez cette auguste Vierge, avec laquelle les prérogatives de votre sacerdoce vous donnent des traits de conformité si frappants, et qui se montra la plus humble des créatures, comme elle en fut la plus honorée. C'est sous ses auspices que vous fûtes présentés à l'autel du Seigneur, au jour de cette première consécration ; c'est encore sous ses mêmes auspices que vous en renouvellerez les solennels et sacrés engagements. Heureux vassaux du plus grand des rois, votre Seigneur suzerain, par un octroi de sa grace, consent à recevoir votre serment d'allégeance, votre prestation de foi et d'hommage, des mains de celle qu'il a couronnée Reine du ciel et de la terre, et qui l'est encore plus spécialement de la tribu privilégiée à laquelle vous avez le bonheur d'appartenir.

RENOUVELLEMENT

DES

PROMESSES CLÉRICALES.

1831

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.

Le Seigneur est ma part d'héritage, et la portion de mon calice. C'est vous, ô mon Dieu, qui me donnerez cet héritage que vous m'avez assigné. *Ps.* XV, 5.

Le Législateur des Hébreux, dans la division de la terre promise, et la distribution qu'il en fit entre les tribus d'Israël, n'assigna point de part à la tribu de Lévi. Le Seigneur avait dit à Aaron : Vous ne posséderez rien au milieu de vos frères, et vous n'entrerez point en partage avec eux ; c'est moi qui veux être votre portion et votre héritage au milieu des enfants d'Israel : *Ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israël*[1].

Le sacerdoce chrétien, MM., n'est pas appelé à une

[1] Num. XVIII, 20.

fortune moins haute, et en échange des espérances du monde, il n'a pas reçu du souverain Dispensateur des graces, une dotation moins riche et moins glorieuse. Sur cette terre, patrimoine commun des enfants des hommes, le Père de famille a distribué les biens avec une équitable providence. Il a fait la part du travail et de l'industrie dans les fruits que recueillent les mains actives et intelligentes. Il a fait la part de la naissance dans l'illustration des noms, la distinction des rangs et la transmission des fortunes; la part du talent dans les honneurs décernés au génie et la renommée qui s'attache à sa mémoire. Il a fait la part du faible et de l'indigent dans la protection du fort et le superflu du riche; et se réservant à lui même le domaine des cieux, il a ainsi livré la terre aux enfants des hommes: *Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum.*

Plusieurs, mécontents du partage que leur a fait la Providence, ont voulu se faire à eux-mêmes une part plus conforme aux désirs déréglés de leurs cœurs. Les uns l'ont cherchée dans la fraude et l'injustice; d'autres, dans le meurtre et la violence; ceux-ci, dans une prétention de liberté, dans une affectation d'indépendance qui ne relève d'aucune puissance au ciel ni sur la terre; ceux-là, dans de tristes plaisirs et de brutales

voluptés. Insensés qui n'ont pas compris que le crime a aussi sa part, et que cette part lui est réservée dans l'étang de soufre et de feu allumé par la colère ! *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure* [1].

Mais la part du lévite, la part du prêtre, où est-elle, MM. ? Cette main, pleine de trésors qui s'est ouverte sur toute créature, et qui a réparti à chacune d'elles sa bénédiction particulière, nous aurait-elle oubliés dans la dispensation de ses bienfaits ? Serions-nous seuls exceptés dans cet acte de munificence royale et divine qui convie tous les hommes au banquet des biens de la vie ; nous, la race choisie, le peuple de prédilection ; nous, les amis, les domestiques de Dieu, comme parle saint Paul, qui sommes, pour ainsi dire, de sa famille et de sa maison ? Oui, MM., mais cette exception n'a rien qui ne nous élève et ne nous honore. A la vérité, nous n'avons rien à prétendre dans la succession commune ouverte au reste des hommes ; vous y chercheriez en vain votre part, vous ne l'y trouveriez point, ou vous ne l'y trouveriez que pour votre ignominie et pour votre ruine ; et saint Paul a eu raison de dire, que si nos espérances se bornaient à ce monde, nous serions les plus infortunés

[1] Apoc. XXI, 8.

des mortels [1]. Mais loin de nous affliger, réjouissons-nous plutôt de n'avoir rien à démêler avec cette boue ; élevons nos cœurs jusqu'à la hauteur de notre vocation sublime. Lévites du Seigneur, Samuels du Tabernacle, entendez des paroles que nulle bouche humaine n'eût osé prononcer, si la vérité même ne nous eût appris à parler ce superbe langage : C'est Dieu, c'est Dieu lui-même qui est notre partage et notre bien, et le moindre d'entre nous portant sur sa tête dépouillée le signe de son affranchissement de tout lien profane et la couronne de sa royale servitude, le plus petit d'entre nous peut dire, non en tremblant, comme s'il allait risquer une parole téméraire, mais avec une candeur pleine d'amour, de conviction et de confiance : Le Seigneur est ma coupe, il est ma portion d'héritage. Et cette part que vous n'avez pas voulu me donner sur la terre, parce qu'elle n'eût été digne ni de votre munificence ni du grand ministère auquel vous m'avez appelé, vous me la donnerez, ô mon Dieu, vous me la donnez aujourd'hui dans la possession réelle, personnelle, substantielle de vous-même. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.*

[1] I. Cor. xv, 19.

Réjouissez-vous donc encore une fois, MM., parce que vous avez obtenu la meilleure part, laquelle ne sera point ôtée à votre sainte tribu. Les formes extérieures des sociétés humaines peuvent changer; le mouvement des siècles peut amener dans l'état temporel de l'Eglise de nombreuses révolutions; cette Epouse du Christ, dans sa longue et laborieuse traversée sur l'océan des âges, a subi et peut subir encore des fortunes diverses; d'obscure et pauvre qu'elle était à son origine, elle a vu venir à elle la gloire, les richesses, l'empire, toute la force des nations; elle s'est assise dans les conseils des rois, et longtemps l'ascendant de son génie a réglé les destinées des peuples. Redescendue de cette hauteur de puissance, où elle était montée, — non pour elle-même, elle n'a pas besoin de cet appareil, et toute sa beauté comme toute sa force est au-dedans, mais pour le bonheur des hommes, — elle peut redevenir étrangère au milieu de ces nations qu'elle a formées, polies, civilisées, qui ont grandi sous sa tutelle, qui lui doivent tout, lois, mœurs, institutions, et jusqu'à ces lumières dont elles abusent pour méconnaître ou calomnier ses bienfaits; la politique peut oublier de lui donner une place dans ses plans d'organisation, d'amélioration et de progrès social, et ses ministres,

objets de prévention et de haine, peuvent être encore rejetés comme le *rebut et les balayures du monde*[1]. Qu'importe à cette fille du Ciel dont le royaume n'est pas de ce monde, l'indifférence ou les mépris de la terre? Que nous importe à nous, MM., qui ne sommes pas non plus du monde, ni les enfants de ce siècle, et qui avons mis nos espérances au-dessus de ces vicissitudes? notre trésor est trop haut placé pour être emporté dans ces tourments, et, quelle que soit la part de faveurs et de disgraces que nous fasse la terre, notre glorieux, notre magnifique partage ne nous en est pas moins assuré.

Enfin, la terre et les cieux eux-mêmes peuvent passer, et passeront un jour: mais parmi tant de ruines, au milieu des débris de ce vieux monde brisé et de cette machine qui se dissoudra, quand tout manquera à la fois aux amateurs du siècle, seuls entre tous les passagers qui n'ayions rien à perdre dans ce naufrage universel, nous lèverons la tête, et voyant venir du ciel le salut, nous entonnerons avec un sentiment plus vif de la rédemption qui approche, ce cantique que la milice du Seigneur a seule le droit de chanter: *Dominus pars hæredi-*

[1] I. Cor. IV, 13.

tatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.

Mais n'oublions pas, MM., qu'il y a ici un engagement réciproque, et qu'en échange du don que que Dieu vous fait de lui-même, vous vous devez tout entiers, sans bornes, sans réserve, à ce Dieu dont l'œil jaloux ne peut souffrir le moindre retranchement ni la moindre imperfection dans l'holocauste qui lui est offert. Il ne veut être votre partage qu'à la condition que vous serez le sien, comme, par votre entrée dans le ministère saint, il devient votre héritage et la compensation surabondante de tous les avantages que vous quittez pour le servir. Par le même engagement, vous devenez son bien, sa propriété la plus immédiate, sa portion, sa chose séparée, réservée. *Sanctum Domino vocabitur.* Et c'est à vous surtout qu'il convient d'appliquer dans leur sens le plus étroit et le plus rigoureux : ces paroles que l'Apôtre adressait dans un sens plus étendu à la généralité des fidèles : Vous n'êtes plus à vous, *jam non estis vestri;* vous n'êtes plus à vous, parce que vous avez été achetés à un grand prix, *empti enim estis pretio magno*[1]. Vous devez donc vous regarder comme une portion du sanc-

[1] I. Cor. VI, 20.

tuaire et de l'autel, comme ces vases saints destinés au sacrifice qui ne pourraient être employés, sans une profanation sacrilège, à des usages vulgaires. Vous ne devez donc plus vous envisager vous-mêmes qu'avec respect, comme des personnes vouées, et entourées par conséquent de cette frayeur de mystère et de cette terreur de religion que la piété antique attachait aux vœux et aux offrandes déposés sur les autels. Une fois introduits dans le royaume de Dieu et dans le ministère de son Eglise, tout regard que vous jetteriez en arrière, toute pensée que vous reporteriez vers le monde, tout retour et tout regret donné à ses vaines joies, serait une rapine et un larcin d'une partie de la victime, une souillure qui ternirait la pureté du sacrifice. Votre esprit est consacré, il ne doit donc plus être occupé que de l'étude et de la méditation des vérités éternelles; votre cœur est consacré, il ne doit donc plus former que des désirs de perfection et d'innocence; vos bouches ne doivent plus s'ouvrir qu'à la prière et à la louange; vos mains et tous vos sens sont consacrés, ils ne peuvent plus servir qu'au ministère de bénédictions et de graces auquel ils sont dévoués; et c'est à cette seule condition que vous pourrez dire avec vérité et avec bonheur : *Dominus pars hæ-*

reditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.

Venez donc, MM., sous les auspices de Marie, la mère et la reine des clercs, venez en ce jour de sa fête, qui est aussi la vôtre, et qui nous montre la première victime qui, depuis la chûte originelle, ait été présentée toute pure sans tache à la majesté du Seigneur. Venez aussi lui présenter votre offrande dans le renouvellement de ces promesses cléricales; venez vous immoler à lui comme des hosties spirituelles; venez lui jurer de l'aimer, de lui rester à jamais fidèles, dans ces jours mauvais, où tant d'épreuves et de tribulations peut-être vous attendent, de ne point dégénérer de la vertu de vos pères qui vous ont précédés dans la carrière sainte et qui ont soutenu avec autant de courage que de gloire les combats du Seigneur. Si jusqu'à ce jour vous n'avez pas assez compris toute la grandeur de votre vocation, reconnaissez-la maintenant cette dignité sublime; si jusqu'à ce jour vous n'avez rempli qu'imparfaitement les engagements qui y répondent, venez renouveler vos promesses, et leur donner une solennelle sanction, en les renouvelant d'une voix ferme et haute au milieu de cette religieuse assistance. Que ce ne soit pas votre bouche seulement, mais votre cœur,

mais toute votre âme, mais tout ce qu'il y a en vous de puissance et de vie, qui la prononce cette profession de votre foi, cette protestation de votre dévouement, cette reconnaissance de vos devoirs, cette belle et magnifique formule de vos droits et de vos espérances! *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hœreditatem meam mihi.* Ainsi soit-il!



RENOUVELLEMENT

DES

PROMESSES CLÉRICALES.

1832

Vota mea Domino reddam coràm omni populo ejus. Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.

Je renouvellerai mes promesses au Seigneur en présence de son peuple choisi. La mort de ses saints est précieuse à ses yeux. *Ps.* **XV, 14, 15.**

S'IL est un spectacle, Messieurs, fait pour intéresser le Ciel et pour réjouir l'Eglise, c'est bien sans doute celui que présente la pieuse cérémonie qui nous rassemble en ce beau jour. Des anciens du sanctuaire, blanchis dans les travaux de l'apostolat, qui viennent avec joie, comme de simples lévites, après une longue suite d'années de combats et de tribulations, confesser à haute voix, à la face de l'autel, que la part que le Seigneur leur a faite est bonne, et qu'ils n'en veulent point d'autre que celle qui leur fut promise à leur entrée dans sa milice sainte; une jeu-

nesse fervente et dévouée, qui, heureuse et fière de ses premiers engagements, se montre impatiente de reconnaître par de nouvelles promesses de fidélité, la sagesse de son premier choix ; de nombreux prétendants à la couronne cléricale, qui contemplent avec envie le bonheur de leurs frères, et ne se consolent de se voir engagés dans les liens du siècle, que par l'espérance de se dépouiller bientôt de ses superfluités, et de rendre aussi leurs vœux au Seigneur dans les parvis de sa maison, au milieu de la Jérusalem terrestre, image de celle du ciel.... Quoi de plus propre que ce grand spectacle à attirer les regards des anges, à fixer les complaisances de l'Epoux, à toucher le cœur de l'Epouse, étonnée elle-même de sa fécondité dans ces jours de dépérissement et de langueur! *Vota mea Domino reddam in atriis domûs Domini, in medio tui Jerusalem!*

Le monde, il est vrai, qui ne juge que par les sens, et n'entend rien aux choses qui sont de l'Esprit de Dieu, regarde ce sacrifice comme une mort; et c'est bien une mort, en effet, si l'on envisage sous les rapports humains les conséquences de votre consécration ; le renoncement au monde, à la part de biens, de plaisirs, d'honneurs qu'il peut vous promettre, le dépouillement de vous-mêmes par l'ab-

négation de votre volonté, et l'immolation de tout votre être devenu une hostie vivante et perpétuelle à la grandeur, à la justice, à la sainteté de Dieu. Non, MM., nous ne cherchons pas à vous dissimuler l'étendue de votre sacrifice. Par la formule de votre consécration, qui est comme un glaive mystique pénétrant jusqu'à la division de vos âmes, vous êtes séparés de tout usage profane pour le ministère auquel Dieu veut vous faire servir; vous êtes constitués dans l'état de victimes; vous êtes vraiment morts et comme ensevelis avec Jésus-Christ dans un nouveau baptême: morts au siècle, morts aux passions qui le troublent, aux craintes qui l'agitent, aux espérances qui le flattent et le trompent toujours; morts à toute cette figure vaine du monde et à cette vide représentation qui passe pour tous, mais qui déjà pour vous doit être évanouie; morts, vous dis-je encore une fois, et malheureux celui qui ne le serait pas, et qui en s'offrant au Dieu jaloux, se réserverait quelque portion de l'holocauste, et conserverait encore quelque reste de cette vie de corruption et de péché que le souffle de l'Esprit doit éteindre!

Mais, je vous le demande, MM., n'est-ce pas ici le cas de s'écrier avec le Prophète que cette mort

est précieuse ? n'est-ce pas le cas de dire que cette mort est la vie, cette vie plus pleine et plus abondante que Jésus-Christ est venu nous apporter, cette vie de l'esprit, cette vie des anges, le commencement et l'avant-goût de celle qui ne doit point finir? Et, pourrions-nous ne pas bénir cette pauvreté qui nous enrichit, cette mort qui nous fait vivre, cet abandon et cette perte de nous-mêmes qui nous fait retrouver nos âmes, cette servitude qui nous fait régner, puisqu'en devenant la part de Dieu nous avons la confiance que Dieu devient aussi la nôtre; oui, notre part, si grande, si belle, si riche, si magnifique qu'il n'est pas donné à la langue de l'homme de l'exprimer, ni à son esprit de le comprendre? *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus!*

Nous pouvons, MM., *vous parler ce langage de la sagesse comme à des parfaits*, encore tout pénétrés que vous êtes des heureuses impressions de votre retraite, tout embaumés du parfum de vos oraisons, tout illuminés de ces clartés vives qui répandent un jour si persuasif et si vrai sur les vanités du monde et les incomparables douceurs du service de Dieu. Graces au Ciel, vous n'avez manqué, dans ces jours de recueillement, ni d'éloquentes instructions,

ni d'illustres exemples[1]. Notre consolation est de savoir que vous n'avez pas reçu en vain ces graces si précieuses de la miséricorde de notre Dieu ; mais nous aimons à vous les rappeler, pour achever de former en vous ce cœur généreux, ce cœur grand et étendu, ce cœur de bonne volonté[2], avec lequel vous devez renouveler dans nos mains vos engagements au Seigneur. Et quelle préparation pouvait mieux vous disposer à ce grand acte de dévouement que de longues heures données à la méditation des vérités éternelles, des années revues dans l'amertume de vos âmes, des consciences réconciliées par la pénitence, et tous ces trésors de charité répandus dans vos cœurs avec l'onction de l'Esprit saint?

Que ne devez-vous pas encore vous promettre de l'assistance de Marie, dans une cérémonie qui nous rappelle la mémoire d'un de ses plus aimables et de ses plus tendres mystères! Marie, votre modèle, qui vous a donné la première l'exemple d'une généreuse consécration, afin que vous marchiez sur sa trace; elle, que l'Eglise nous montre en ce jour, venant présenter dans le temple du Seigneur l'hostie la plus pure, la plus parfaite qui ait jamais été

[1] M. l'abbé Boyer, de Saint-Sulpice, avait prêché cette retraite, à laquelle Mgr d'Hermopolis avait assisté.

[2] *Corde magno et animo volenti.* II. Mach. I, 3.

offorte à la majesté du Très-Haut; Marie, votre Reine, Marie, votre Mère, si pieusement servie, si religieusement honorée, si tendrement chérie dans la maison des clercs, et spécialement dans les séminaires de Saint-Sulpice! C'est sous son auguste patronage que vous avez placé votre vocation, le succès de vos études, votre avancement dans la science des saints, et votre saint désir d'être employés un jour au ministère de son divin Fils. C'est par sa douce invocation que commencent et finissent dans ce saint asile tous vos pieux exercices. C'est aussi par elle que vous ferez agréer à Dieu le don de votre cœur: présenté par des mains si pures, le Seigneur oubliera l'imperfection de votre offrande, pour ne regarder qu'au mérite de votre auguste médiatrice.

Venez donc, MM., sous ces doux et fortunés auspices, venez avec confiance et avec amour; venez, *nation sainte*, *race élue*, *peuple choisi*, vous donner au Seigneur comme son bien propre, et le prendre lui-même pour la portion de votre héritage. Une fois engagés dans le royaume de Dieu, ne jetez plus vos regards en arrière, ne donnez plus même un regret, une pensée à ce monde où vous n'avez rien à prétendre, comme il n'a rien à vous offrir qui soit digne de vous, et où vous ne devez repa-

raître au sortir de ce cénacle, après que vous serez revêtus de la force d'en Haut, que pour l'éclairer, le sanctifier, le consoler, et y concourir à l'œuvre de la révélation des enfants de Dieu. Ah! MM., sur cette terre où tout nous échappe, que toutes les passions se disputent, où il n'y a plus de part assurée pour personne, tant tous les droits sont méconnus ou contestés, toutes les idées confondues, tous les principes remis en question; sur ce sol ébranlé où les peuples fatigués ne trouvent plus à reposer leur tête, quand tout manque à la fois aux sociétés défaillantes, et le passé dont elles répudient l'héritage, et le présent qui ne leur offre que travail et douleur, et l'avenir que leur impatience dévore, qu'il est heureux d'avoir un partage certain, placé loin, bien loin, au-delà de la région des orages! et si ce partage est Dieu lui-même, Dieu le bien suprême, le bien immuable, la source et la réunion de tous les biens, avec quel transport de reconnaissance et de joie ne devons-nous pas chanter cette hymne de notre affranchissement, ce cantique de nos immortelles espérances : *Dominus pars hœreditatis meæ et calicis mei. Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi!*

RENOUVELLEMENT

DES

PROMESSES CLÉRICALES.

1834

C'EST toujours, MM., avec une nouvelle satisfaction que je viens, sous les auspices de Marie, notre reine et notre patronne, m'associer à vos sentiments, m'édifier de votre ferveur, et renouveler avec vous les saints engagements qui nous ont ouvert les portes du sanctuaire. Chaque année, en ramenant cette touchante solennité, augmente ma joie, élève mon espérance, excite ma reconnaissance envers Dieu, par le spectacle consolant qu'elle met sous mes yeux de nouvelles générations lévitiques, entrant avec courage dans la carrière des dévouements et des sacrifices, et promettant aux peuples, avec la succession du ministère évangélique, la réunion des talents et des vertus qui l'honorent. Heureux jour, MM., que celui où, dépo-

sant les pompes et les vanités mondaines, en même temps que votre front se dépouillait, sous le fer sacré, de cette chevelure, symbole des superfluités du siècle, vous preniez le solennel engagement de n'avoir d'autre partage que le Seigneur ! Puisse-t-il être toujours présent à votre souvenir pour vous rappeler la sainteté de votre vocation ! puisse surtout ce souvenir n'être jamais mêlé d'amertume, mais accompagné toujours de ce sentiment de confiance et de bonheur qui remplissait votre cœur à votre première consécration ! Une couronne fut imprimée sur votre tête, comme l'emblême du sacerdoce royal qui doit vous consacrer un jour rois et prêtres pour l'éternité. Un vêtement vous fut donné, éclatant de blancheur, comme il convient *à la race élue, au peuple choisi, à la nation sainte chargée d'annoncer les vertus de Celui qui vous appelait des ténèbres à son admirable lumière;* et la religion, vous recueillant sous ses ailes comme ses fils de prédilection, chantait sur vous avec amour ce sublime cantique que David semble avoir composé tout exprès sur sa lyre pour célébrer l'alliance du lévite avec le Seigneur : *Conserva me Domine, quoniam speravi in te.* Redisons-le, MM., ce cantique divin, méditons-en toutes les paroles, pénétrons-en l'esprit et le sens caché. Qu'avons-nous besoin

d'autre sujet d'édification dans la cérémonie qui nous rassemble, quand il s'en présente un si naturel et si bien fait pour intéresser notre cœur? la simple paraphrase de ce chant prophétique vaut mieux que tous les discours.

Le Prophète commence par prier le Seigneur de le conserver dans sa grace. Quelle touchante invocation! Quel plus beau début pour la prière du lévite, au moment où il va renouveler ses premiers engagements avec le Ciel! Conservez-moi, Seigneur, dans cette grace de choix qui, me prévenant dès mes plus tendres années, m'a voué, comme le jeune Samuel, au service de notre saint tabernacle. *Conserva me, Domine!* La grace de la vocation est en effet celle qui demande le plus d'assistance de la part de Dieu, non-seulement parce qu'elle est la plus excellente, mais aussi parce qu'elle est la plus exposée. Que de piéges l'environnent! Que de dangers la menacent! Que de tentations l'éprouvent! tentations de dégoût, de découragement, de tiédeur, de retour vers les pensées du siècle! On est plein de zèle et tout de feu à l'entrée de la carrière; puis l'attrait devient moins vif, la lumière s'affaiblit, l'âme se souille de la poussière du monde, l'œil intérieur s'obscurcit, les infidélités s'accumulent, l'or d'abord si brillant se change

et s'altère par le contact des impuretés du siècle, et l'on n'a vu que trop souvent les plus beaux commencements se terminer par les plus déplorables chutes. C'est parce que l'Apôtre avait compris combien cette première fleur de vocation est délicate et facile à se flétrir, qu'il recommandait si instamment à son disciple Timothée de ressusciter en lui la grace qu'il avait reçue par l'imposition des mains; et voilà encore pourquoi l'Eglise, dans sa maternelle prévoyance, a sagement institué cette cérémonie de renouvellement, où l'ancien du sacerdoce, chargé d'années et de mérites, et le jeune lévite à peine initié au service de l'autel, touchés également du besoin de la grace, et pénétrés du même sentiment de leur fragilité, viennent demander au Seigneur de les conserver, de les fortifier, de les rétablir, s'il le faut, dans l'esprit de leur première ferveur. *Conserva me, Domine.*

Au sentiment de sa misère, se joint dans le Prophète, celui de la plus tendre confiance dans son Dieu; ce n'est pas en sa propre vertu qu'il espère; l'expérience lui a trop bien prouvé combien il devait se défier non-seulement de sa faiblesse, mais même de sa force, de ses meilleures dispositions, de cette bonne volonté du moment, toujours si promptes à changer et à se tourner en affections contraires. Il

avait dit tant de fois dans l'abondance et l'exaltation de son zèle : Je ne serai jamais ébranlé; et l'instant d'après il était tombé, parce que le Seigneur avait détourné de lui son visage. Maintenant qu'il est instruit par ses fautes, il sait que toute sa force vient de Dieu, comme tout son recours est dans la prière. Eh! MM., si cette main divine ne vous soutenait, comment porteriez-vous le poids de ce grand ministère qui doit vous être imposé, et sous lequel fléchiraient les anges eux-mêmes, les anges si purs, si fidèles, les anges si forts depuis l'épreuve qui les a confirmés dans la justice et dans la gloire! Oui, mon Dieu, c'est parce que nous avons espéré en vous, parce que nous savons que vous n'abandonnez jamais ceux qui mettent en vous leur confiance, que nous avons osé franchir le seuil redoutable de votre sanctuaire; vous nous avez appelés, et nous sommes venus, dans la douce persuasion que le Dieu de toute grace qui nous a conviés à la gloire du sacerdoce de son Fils, achevera, perfectionnera, consolidera ce qu'il a commencé en nous. *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te.*

Vient ensuite le sentiment de l'admiration, de la reconnaissance, à la vue de la bonté toute gratuite qui a conféré aux hommes une grace si privilégiée. Le

Prophète l'admire, il s'en étonne, et ne peut s'empêcher d'en demander compte au Seigneur : *Dixi Domino : Deus meus es tu : quoniam bonorum meorum non eges*. Comme s'il lui disait : Me sera-t-il permis, à moi, le moindre de ses serviteurs, de parler au Seigneur mon Dieu. Seigneur, vous êtes mon Dieu, et tellement mon Dieu qu'il semble que vous n'êtes Dieu que pour moi : *Deus meus es tu*. Vous m'avez tiré de la foule obscure de votre peuple pour me placer à la tête de votre maison ; vous m'avez établi juge et conducteur de ce peuple bien-aimé. Qu'y avait-il donc en moi qui pût attirer vos regards et me mériter cet excès d'honneur ? Quel retour pouviez-vous vous promettre de ma pauvreté en échange des hautes prérogatives que vous daigniez me confier ? Mes biens, peut-être ? Mais en ai-je des biens ; et si j'en ai, ne sont-ils pas à vous ? et quand je vous les donnerais, quels fruits pourriez-vous en retirer pour votre gloire ? Avez-vous besoin de ma faible vertu pour faire éclater la vôtre, de mon bras de chair pour aider les opérations de votre droite, de ma voix pour chanter vos louanges ? Mais *la poussière peut-elle glorifier votre nom ? Dixi Domino, quoniam bonorum meorum non eges*. Qui ne voit en effet, MM., combien les clauses de ce contrat sublime par lequel Dieu se donne

à nous, et nous nous donnons à Dieu, sont toutes à notre avantage ? Que donnons-nous au Seigneur en nous vouant au ministère de ses autels ? Un cœur fragile, pauvre d'amour, dont pour notre bonheur la possession ne vaut pas le sacrifice ; des sens rebelles qu'il est plus difficile de garder tous les jours que d'immoler une fois ; une volonté inconstante que rien ne peut fixer ; une liberté qui est bien plutôt un triste esclavage, et qui ne mérite proprement ce nom que si l'on sait l'assujétir au joug de la loi ; des espérances vaines que le siècle fait briller de loin et qu'il emporte avec lui devant les regards trompés des insensés qui les poursuivent ? Peut-on appeler cela des biens ? Ces faibles sacrifices peuvent-ils être comparés à toutes les merveilles que Dieu opère dans l'âme de ses ministres, de ceux qu'il daigne nommer *ses saints*, qu'il a fait entrer dans sa terre de promission, dans son héritage de bénédiction ? *Sanctis qui sunt in terrâ ejus.* Il en fait ses amis, ses confidents, il les admet dans sa plus intime familiarité ; c'est à eux qu'il fait connaître ses volontés, à eux qu'il révèle ses oracles, à eux seuls qu'il manifeste toutes ses voies, à eux enfin qu'il confie toutes les richesses de ses sacrements, tous les trésors de sa parole, tous les mérites de son divin sacrifice. *Sanctis qui sunt in terrâ*

ejus mirificavit omnes voluntates meas in eis.

Ici, MM., je m'arrête, incertain de l'interprétation qu'il convient de donner à la suite de mon texte : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, posteà acceleraverunt.* L'abondance des sens spirituels que présente ce verset me fait hésiter sur le choix. Est-ce la différence entre le partage des serviteurs de Dieu et celui des enfants du siècle que le Prophète a voulu marquer, quand il a laissé échapper de sa plume inspirée ces paroles mystérieuses? Tandis que ceux-là, affranchis de tout lien, courent avec ardeur dans la voie des commandements, et s'élèvent comme l'aigle jusqu'aux derniers sommets de la perfection, a-t-il voulu nous montrer les malheureux esclaves du monde, chargés de misères toujours croissantes, entraînés par le poids de leurs infirmités, se précipitant vers l'abîme par la pente rapide du péché, et roulant de chute en chute, jusqu'à ce qu'ils aillent se heurter à la pierre du tombeau, et de là aux portes de l'enfer? *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, posteà acceleraverunt.* Ou bien devons-nous nous appliquer ces paroles à nous-mêmes, et les entendre dans le sens qui faisait dire à saint Paul : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort;* et qui lui faisait placer sa gloire dans ses infirmités ; en

sorte que ce serait à notre faiblesse, à notre misère, à notre néant que nous serions redevables de notre avancement dans les graces de notre Dieu, de notre élévation sur les degrés du sanctuaire, la vertu de Dieu aimant à choisir les éléments les plus infirmes pour opérer ses plus grandes merveilles? *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, posteà acceleraverunt.* Ou bien encore le saint Prophète a-t-il voulu nous peindre le travail secret de la grace qui se fait dans certaines âmes d'élite et qui détermine leur engagement dans la milice sainte? Ah! MM., pour une âme vraiment désireuse de son salut, au milieu d'un monde où les scandales se multiplient, où le mal abonde toujours davantage, la seule connaissance de sa faiblesse, jointe à la vue des dangers sans nombre où sa vertu peut périr, sur cette mer agitée et semée d'écueils, suffit pour la faire soupirer, pour la faire courir après le port tranquille où elle peut s'abriter? Les vocations les plus pures, les plus généreuses prennent leur source dans ce sentiment; la plupart des ministres que l'Eglise compte au nombre de ses prêtres les plus fervents ont obéi à cette inspiration qui ne leur laissait point voir, pour ainsi dire, de milieu entre la corruption du siècle et la sainteté de l'état clérical. *Multiplicatæ*

sunt infirmitates eorum, posteà acceleraverunt.

Quoiqu'il en soit de ces diverses interprétations et du choix qu'on en peut faire, du moment qu'on s'est engagé dans le royaume de Dieu, il n'est plus permis de jeter un regard en arrière. On ne peut s'asseoir à la table du Seigneur et à la table des démons, boire à la coupe de Jésus-Christ et à la coupe des abominations de Babylone. Le Prophète l'avait bien compris ; dès qu'il a embrassé la cause de Dieu, il rompt sans retour avec la société des pécheurs. Loin de lui ces assemblées de séduction, où l'on tend des filets à la simplicité du juste, où se complotent la perte des âmes, la ruine de la vérité, de la piété, de l'innocence ; ces conventicules d'impiété et de licence, où la parole blesse et déchire, où le regard est un feu qui tue, où l'on fait plus que de verser le sang sur les autels de l'infâme Moloch, où l'on immole l'âme de son frère pour l'offrir en holocauste à de plus abominables dieux que n'en inventa la corruption païenne ! Il en repousse avec horreur le souvenir et la pensée ; il ne veut pas même que le nom de ces ignominies souille ses lèvres. *Vos tabernacles, Dieu des vertus, vos tabernacles où tout respire la paix*, la sainteté, la justice : voilà le seul amour qu'il garde au fond de son cœur. *Non con-*

gregabo conventicula eorum de sanguinibus, nec memor ero nominum eorum per labia mea.

Non, MM., ce n'est pas assez que d'avoir abjuré le monde une fois ; nous devons y renoncer tous les jours de notre vie. A chaque nouvelle séduction qu'il nous présente, à chaque invitation qu'il nous fait de participer à ses fêtes, à ses folles joies, nous devons lui répondre avec David : *Le Seigneur est ma part d'héritage et la portion de mon calice!* Monde réprouvé, qu'y a-t-il de commun entre le calice de mon Dieu et ta coupe empoisonnée? Je n'ai point de part avec toi, et tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* Elle est belle, MM., cette part, elle est riche, elle est excellente : avoir Dieu pour son bien, pour son trésor, pour son héritage! A la vérité, nous n'en jouissons encore que par la foi, nous ne la possédons que par l'espérance ; mais il est fidèle, Celui qui nous l'a promise, et il nous la donnera pleine et entière, au jour marqué pour la récompense : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.*

Quand le cordeau était étendu sur la terre promise, pour en faire la distribution entre les tribus et les familles d'Israël, ceux que le sort avait favori-

sés se félicitaient de la bonté de leur partage, et se disaient dans la joie de leur cœur : *Une part m'est échue dans un sol gras et fertile ; qu'il est beau l'héritage qui m'a été mesuré!* Mais c'est à nous que Dieu a mesuré une bonne et précieuse part dans le champ de son Eglise ; c'est nous qui devons nous écrier, dans le transport de la plus vive reconnaissance : *Funes ceciderunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi.* Je ne voudrais me laisser emporter à aucune exagération ; mais pour continuer la comparaison tirée du partage de la terre promise, j'oserai dire que dans la distribution des biens dont il est la source, Dieu a fait comme deux lots immenses, quoiqu'inégaux : la terre, d'une part, et tout ce qu'elle renferme, et de l'autre, lui-même. Il a donné la terre aux enfants des hommes, *terram dedit filiis hominum;* mais pour les enfants de sa tribu bien-aimée, se tournant vers eux avec un visage plein de douceur, il leur a dit : Je serai moi-même votre grande récompense : *Ego ero merces tua magna nimis.*

A la vue de ce magnifique héritage dont la possession lui est assurée, le Prophète s'exalte. Les paroles ne suffisent plus à la vivacité de ses transports ; des flots de sentiments s'épanchent de son

âme sur ses lèvres; toute la suite de ses chants n'est plus qu'un hymne de bénédictions et de louanges, un cri prolongé de reconnaissance et d'amour. On ne peut plus le commenter dans de froides paraphrases; on est emporté par son mouvement; il faut le suivre sur les hauteurs où il s'élève, et obéir à l'Esprit qui soutient son vol au niveau des cieux. *Il bénira le Seigneur qui lui a donné l'intelligence.* Qu'est-ce à dire, l'intelligence? Ah! MM., pouvez-vous le demander? Le zèle de la maison de Dieu, l'attrait de ses fêtes, le goût de ses cérémonies et de ses pompes saintes, la judicieuse préférence qui lui fait considérer comme meilleur un seul jour passé dans les parvis du temple, que mille jours donnés à la vaine représentation du siècle, qui lui a fait choisir d'être abaissé dans la maison de son Dieu, plutôt que de se produire avec éclat dans les tentes des pécheurs. Son cœur en est ému, son âme transportée, sa chair elle-même en est pénétrée de joie, et sans attendre le jour de l'éternité, dans les ombres mêmes, dans la nuit obscure de la vie présente, il éprouve des tressaillements de volupté céleste qui se font sentir jusque dans la moelle de ses os : *Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum; insuper et usquè ad noctem increpuerunt me renes mei.*

Le Dieu qu'il appréhende par la vivacité de sa foi, ce Dieu n'est plus au ciel; il est sous ses yeux, sous sa main; il le sent en lui et hors de lui; il est comme investi et enveloppé de sa présence; il le possède comme son bien propre, dans l'intimité de la plus douce union, de la plus étroite alliance; il marche sous son regard comme à une lumière qui éclaire sa voie, il le voit à sa droite affermissant ses pas et appuyant sa faiblesse : *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam à dextris est mihi ne commovear*. Une si douce pensée réjouit son cœur, invite sa langue à de nouvelles louanges. Il voit dans cette présence habituelle, dans cette garde assidue de son Dieu, non-seulement un charme pour son exil, une sûreté pour sa vertu, la garantie d'une vie heureuse et innocente; il y puise encore son plus puissant motif d'espérance pour ce temps de repos, pour ces heures de sommeil où sa chair doit attendre la résurrection et la vie : *Propter hoc, lætatum est cor meum, et exultabit lingua mea, insuper et caro mea requiescet in spe.*

Et véritablement ce Dieu qu'il a choisi pour son partage, qu'il a aimé de préférence, ce Dieu qui l'a fait son prophète, le dépositaire de ses oracles, abandonnera-t-il son âme, après l'avoir adoptée,

éclairée, sanctifiée? la laissera-t-il s'éteindre dans la nuit du tombeau? permettra-t-il qu'une chair devenue sainte par l'onction qui l'a consacrée, que cette bouche qui l'a chanté, ces mains qui l'ont servi, ces yeux qui ont vu son salut, soient pour toujours la proie de la corruption? Non, au milieu même des ombres de la mort, il ne craindra point; il sait que son Rédempteur est vivant, qu'il verra son Dieu dans sa chair; cette espérance repose dans son sein, et elle ne sera pas confondue; car il connaît Celui à qui il se confie, il sait qu'il est puissant pour conserver sa dépouille terrestre jusqu'au jour où il l'échangera contre un vêtement d'immortalité! *Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.*

Eh! si Dieu avait voulu le laisser mourir, lui aurait-il fait connaître les voies de la vie, l'aurait-il instruit des mystères de la sagesse, lui aurait-il confié l'auguste mission de les enseigner aux hommes? Ah! loin que la mort, ce dernier naufrage où périt tout ce qui est humain, soit un écueil pour ses espérances immortelles, elle est pour lui le port du salut, le commencement du triomphe! Il s'était approché de l'autel du Seigneur, et le Seigneur avait réjoui sa jeunesse, avait consolé et fortifié ses vieux ans;

mais sa joie ne sera complète que quand il aura vu son visage, non plus dans le miroir de la foi, mais dans la claire vision des élus; il sera rassassié, quand apparaîtra sa gloire; la main de Dieu va s'ouvrir sur lui, et de cette main, comme d'une source intarissable, coulent des torrents de délices pour l'éternité : *Notas mihi fecisti vias vitæ, adimplebis me lætitia cum vultu tuo, delectationes in dexterâ tuâ usquè in finem.*

Vous venez, MM., d'entendre le Roi-prophète, autant du moins que ses accents ont pu conserver leur force et leur onction en passant par notre bouche. Il parle en son propre nom, comme l'oint du Seigneur, comme l'une des figures et des images de son Christ; il parle au nom de Jésus-Christ, le souverain Prêtre, dont son œil inspiré voit, à travers les ombres de l'avenir, l'oblation, le sacrifice, la mort, suivis de sa victoire et de son couronnement *dans la gloire et dans l'honneur*; mais il parle aussi au nom des héritiers et des continuateurs de son sacerdoce éternel; et il n'est pas une seule de ces paroles prophétiques que nous ne puissions et que nous ne devions nous appliquer à nous-mêmes. Assurer la grace de notre vocation par la prière, nous féliciter du partage qui nous est échu et bénir

le Dieu qui nous a inspiré cet heureux choix, marcher en sa présence, et demeurer recueillis sous l'impression de la Majesté douce et terrible qui remplit le temple et se rend sensible et presque visible dans la célébration de nos mystères, soutenir les travaux de l'apostolat et les combats de la vertu par l'espérance des biens futurs et la vue de cette auréole de gloire qui doit les couronner : voilà, MM., quels sont les devoirs du ministre fidèle; voilà les sentiments dont il doit être animé, et tel est le sens et l'esprit des promesses que vous allez faire au Seigneur. Mais tandis que vous répéterez en chœur cet admirable cantique de votre affranchissement et de votre alliance, prenez garde que ces paroles de feu ne se refroidissent sur vos lèvres, animez-les des ardeurs de la piété, soutenez-les des mouvements d'un cœur pénétré, donnez-leur cet accent qui part de l'âme, cet accent qui pénètre les cieux; qu'elles montent jusqu'à l'autel sublime du Très-Haut, portées sur les ailes de la ferveur et de l'amour, et que recueillies par la main des anges, présentées par leur auguste Reine, elles fassent descendre sur le clergé de cette Eglise, sur cette sainte maison, et sur nous-mêmes, la grace, la paix, la miséricorde et la vie!

DE

L'ESPRIT ECCLÉSIASTIQUE.

Renovamini spiritu mentis vestræ.

Renouvelez-vous dans cet esprit qui doit être comme l'âme de votre âme. *Eph.* IV, 23.

C'EST, MM., l'exhortation que l'apôtre saint Paul adressait aux Ephésiens, les invitant à se pénétrer de plus en plus de l'esprit du christianisme, auquel ils venaient récemment d'être appelés, afin que cet esprit, répandu dans tout leur être, dans les pensées et les intentions de leurs cœurs, et pour parler avec le même apôtre, jusque dans les moelles de leurs âmes, se produisît naturellement dans des œuvres parfaites et dignes de la sublimité de leur vocation. *Renovamini spiritu mentis vestræ.* C'est moins, en effet, MM., par les œuvres extérieures propres à chacune d'elles, que les professions se distinguent les unes des autres, que par l'esprit qui les anime. Aussi, dit-on de chacun des états dont se compose la société,

qu'il a son esprit, son génie particulier; c'est dans ce sens qu'on entend parler chaque jour de l'esprit militaire, de l'esprit de la magistrature, de l'esprit du négoce et des affaires. Les hommes engagés dans ces diverses conditions remplissent à peu près la même tâche, se meuvent dans le même cercle d'occupations, et, à en juger par les dehors, on ne remarque entre eux aucune différence; mais des yeux exercés, qui les observent de près et les suivent dans le détail de leurs actions, savent bientôt discerner, à leur conduite, à leur langage, à leurs habitudes, au succès et à l'avancement rapide des uns, à la triste nullité des autres, ceux qui n'ont de leur état que le nom et un vain extérieur, de ceux qui en possèdent le véritable esprit.

L'état ecclésiastique, MM., le plus saint, le plus élevé de tous les états, est comme tous les autres, et, à raison même de sa perfection et de sa prééminence, plus étroitement que tous les autres, soumis à l'application de cette règle générale. Il a aussi son esprit propre qui le distingue, qui le vivifie, qui le féconde, et qui lui est d'autant plus nécessaire que son absence aurait des conséquences plus graves dans l'intérêt des grands devoirs qui nous sont imposés. C'est cet esprit, MM., que je viens vous exhorter, non-seulement *à ne pas laisser éteindre en vous*,

comme parle saint Paul, *spiritum nolite extinguere*, mais à entretenir, à exciter, à renouveler sans cesse cet *esprit principal*, comme l'appelle le Prophète, *qu'il nous faut ressusciter jusque dans le fond de nos entrailles* et dans lequel il importe si fort que nous soyons confirmés de plus en plus : *Spiritu principali confirma me*. Eh! quel temps plus favorable à ce renouvellement de l'esprit que celui d'une retraite, où nous sommes, pour ainsi dire, tout enveloppés de son feu, tout investis de sa lumière, tout pénétrés de son action puissante ; où il entre et s'insinue dans nos âmes par tant d'exemples, tant d'instructions, tant de prières et d'inspirations célestes? Dans l'impossibilité d'énumérer tous ces caractères, je me bornerai à vous en indiquer les principaux, dans l'ordre des rapports qu'a l'état ecclésiastique avec Dieu, avec nos frères, avec nous-mêmes, et j'aurai ainsi l'avantage de vous offrir, à la fin de ces saints exercices, comme un résumé des éloquentes instructions de l'homme apostolique [1] que le clergé de France est accoutumé à écouter comme un maître, et à vénérer comme un modèle des vertus qu'il lui prêche avec un zèle qui n'est égalé que par la puissance de sa parole et l'abondance de sa doctrine.

[1] M. l'abbé Boyer, prêtre de Saint-Sulpice.

L'esprit ecclésiastique, si l'on envisage ce saint état dans ses rapports avec Dieu et les choses saintes, est un esprit de foi qui, en nous remplissant d'un sentiment d'adoration profonde et de religieuse terreur pour les mystères que nous traitons, nous pénètre aussi d'un saint respect pour nous-mêmes. Oui, MM., il est une impression qui ne devrait jamais s'affaiblir en nous; nous en sommes touchés dans notre préparation au sacerdoce, au jour de l'imposition des mains, à notre début dans le saint ministère; mais bientôt jetés au milieu des hommes, mêlés dans leurs faiblesses, dans leurs passions, dans leurs erreurs, nous la laissons insensiblement se refroidir, et nous n'en retrouvons plus en nous qu'avec peine la trace presqu'effacée. Le prêtre n'est point un homme ordinaire; c'est un être séparé, voué, consacré comme les vases qui servent au sacrifice, que dis-je? comme la Victime même qu'il offre sur l'autel. Placé au milieu du monde, pour en être la lumière, pour le sauver de la corruption comme un sel préservateur, il n'a rien du monde, rien de ses idées, de ses goûts, de ses sentiments, de ses usages, de ses maximes. Comme l'ange de Tobie, il se nourrit d'un mets invisible qui ne peut être aperçu par des yeux profanes; il s'abreuve à des sources plus élevées que le commun des

mortels ; il puise ailleurs ses pensées, ses jugements, ses conseils, ses craintes et ses espérances. Attaché à la terre par le dévouement de ses fonctions, sa vie n'est point là ; elle est toute dans le secret de son cœur, toute dans l'intérieur du tabernacle, elle est toute au sein de Dieu où est la portion de son héritage. Qu'est-ce encore que le prêtre? Ah ! MM., que la part que le Seigneur nous a faite est excellente! Nous sommes, par une volonté miséricordieuse de notre Dieu, qui nous a discernés, les hommes de Dieu et les prédicateurs des peuples, les ambassadeurs de Jésus - Christ et les dispensateurs de ses mystères, de nouveaux Moïses, chargés de conduire le peuple élu dans la terre de promission, les continuateurs de l'œuvre des Prophètes et du ministère des Apôtres, et pour tout dire, dans un seul mot, d'autres Jésus-Christ. *Sacerdos alter Christus.* Voilà ce que nous devons nous rappeler sans cesse, non pour nous en élever à nos propres yeux, ni pour nous en glorifier aux yeux des hommes, mais pour nourrir et fortifier en nous l'Esprit de foi.

Animé de cet esprit, le prêtre, dans toute la suite d'un long ministère, célébrera les fonctions saintes, sinon avec la même sensibilité et la même tendresse de ferveur qu'aux premiers jours de son

sacerdoce, du moins avec le même sentiment de la Divinité présente, avec les mêmes impressions de cette grace qui coule de ses mains dans l'administration des sacrements. Il soutiendra, pour ainsi parler, la majesté des mystères terribles par la gravité de sa démarche, la dignité de son maintien, par un air, une expression de piété, de recueillement, de modestie et de religion empreints dans toute sa personne. En présence de miracles toujours nouveaux, de prodiges sans cesse renaissants de graces et de miséricorde, qui fournissent toujours de nouveaux aliments à son amour et à sa reconnaissance, il évitera avec un soin religieux, et la négligence qu'on se pardonne si aisément, et néanmoins si coupable dans les œuvres de Dieu même les moins apparentes, que l'Esprit saint n'a pas craint de la maudire : *maledictus qui facit opus Dei negligenter* ; et la précipitation des paroles et des mouvements dans les cérémonies qui scandalisent les fidèles, et que le Roi-prophète juge avec tant de sévérité, qu'il confond dans une même réprobation la parole précipitée et la parole menteuse : *verba præcipitationis, lingua dolosa ;* et cette indécente familiarité avec les choses saintes qui les livre au mépris et à la dérision des peuples, et la routine surtout, cette rouille funeste, cette lèpre

hideuse, qui ternit l'éclat des meilleures œuvres, et leur ôte tout leur prix devant Dieu. *Il aimera la beauté de la maison du Seigneur*, et mettra ses plus chères délices à la rendre moins indigne de la haute Majesté qui veut bien y faire habiter sa gloire. On le verra dans les moindres détails, dans les plus simples appareils du service du temple, aussi jaloux de l'honneur du tabernacle que dans les cérémonies les plus imposantes et les jours les plus solennels. S'il ne peut enrichir les autels d'or et de pierres précieuses, il les parera de décence et de cette éclatante blancheur de propreté qui répond à l'innocence et à la sainteté de nos mystères aussi bien qu'à la pureté de son cœur; et les peuples édifiés, à la vue de ces soins pieux, apprendront à révérer la grandeur du Dieu dont ils lui révèlent la présence.

Toujours inspiré par ce même Esprit, le prêtre, MM., s'accoutume à voir et à adorer dans tous les évènements la main de Dieu et la conduite de sa providence; il ne cherche pas, dans une vaine et creuse politique, l'intelligence et la solution de ces tristes problêmes qui partagent les hommes; et sa parole, toujours pleine de gravité et de sagesse ramène constamment les esprits à étudier dans le ciel l'histoire de la terre. Il aime l'Eglise comme une mère, il s'af-

flige de ses épreuves, il se réjouit de ses victoires, il souffre, il gémit, il prie, il triomphe avec elle. C'est de cette hauteur où sa foi l'a placé qu'il envisage ces grands déchirements qui décomposent le monde, quand les trônes tombent, quand les sociétés s'en vont en poussière. Si chers que lui soient d'autres intérêts, il les subordonne tous aux grands intérêts de cette Epouse du Christ, de peur de compromettre ceux-ci, en se dévouant témérairement à la défense de ceux-là; mais il se garde bien de lui chercher de nouvelles voies, de l'appeler dans des sentiers qu'elle n'a pas suivis, d'invoquer sur elle les tempêtes pour l'amener au port. Il sait que l'esprit de foi ne peut être séparé de l'esprit d'humilité et d'obéissance; il aime tendrement l'Eglise, mais telle que Dieu l'a faite dans le commencement et l'a conservée dans la suite des siècles, et non telle qu'il plaît à des imaginations emportées de se la représenter ou de la reprendre en sous-œuvre sur un nouveau plan. Il fait plus que de se soumettre par nécessité à la hiérarchie des pouvoirs instituée par Jésus-Christ, il chérit cette dépendance qui fait sa force et sa sûreté. L'horreur qu'il a des nouveautés égale son respect pour les anciennes traditions, pour ces règles saintes consacrées par les siècles, enseignées et pratiquées par tout ce

que l'Eglise compte de personnages éminents en piété et en doctrine, discipline vénérable à laquelle il a été formé lui-même dans ce berceau de la science et des vertus ecclésiastiques; et le talent des novateurs, quelque brillant et prestigieux qu'il soit, ne le rend que plus circonspect et plus réservé, en lui montrant comment l'on peut abuser des plus beaux dons de Dieu, dès qu'on ne prend plus pour guide et pour conseil que la témérité de ses pensées!

Esprit ecclésiastique, esprit de foi : combien d'autres applications encore et d'utiles développements je pourrais tirer de cette première considération, si les bornes de cet entretien me le permettaient; mais forcé de me réduire, je me hâte d'ajouter: Esprit ecclésiastique, esprit de zèle, en considérant notre ministère dans ses rapports avec le prochain. Le zèle, MM., est une vertu toute évangélique; elle nous a été apportée du ciel par Jésus-Christ qui en a été tout à la fois le modèle et la règle; c'est ce feu qu'il est venu allumer sur la terre, et dont il exprime le désir qu'il s'anime et s'étende toujours davantage. Cette flamme sainte, cet amour des âmes, ce besoin de leur indiquer la voie, de leur enseigner la vérité, de leur donner la vie et une vie plus abondante, de glorifier Dieu par la sanctification et le

salut des hommes s'est communiquée aux Apôtres ; elle s'est perpétuée dans une succession non interrompue d'ouvriers évangéliques, et graces au Ciel, les gardiens de ce feu sacré ne l'ont point laissé éteindre. Le zèle fait encore le caractère propre du prêtre catholique, comme il fait la gloire de la seule religion qui l'inspire. Les ministres des sectes séparées, qui ont voulu essayer de l'imiter, n'ont réussi qu'à le contrefaire : ils ont pu emprunter à l'Eglise, les uns sa hiérarchie, les autres quelques-unes de ses institutions et de ses pratiques ; ils ont laissé à son clergé le mérite des dévouements et des sacrifices, le privilége de s'immoler et de mourir pour le salut des âmes.

Mais s'il n'est point de vertu qui appartienne plus proprement au prêtre que le zèle, il est vrai de dire aussi qu'il n'en est pas qui soit plus sujette à l'illusion, et dans laquelle se mêlent des imperfections plus nombreuses. Il est donc bien important de connaître les qualités qui distinguent le zèle véritable de celui qui n'en a que de trompeuses et vaines apparences.

Or la première qualité du zèle évangélique est d'être pur et désintéressé. Je n'entends pas seulement ici par ce désintéressement l'absence de toute vue cu-

pide, de toute prévoyance sordide de profit et de lucre dans l'exercice des fonctions sacrées. Loin de la pensée du prêtre, dont les mains sanctifiées répandent la rosée du ciel, un honteux retour vers la grassie de la terre! Loin ces pasteurs mercenaires, ces avides conducteurs du peuple, à qui le Prophète reproche d'*aimer les présents et de ne marcher qu'à la suite des rétributions : Diligunt munera, sequuntur retributiones*[1]. Sans doute, il est permis à celui qui cultive la vigne de goûter de son fruit, à celui qui paît le troupeau de manger de son lait, et le pasteur qui emploie sa vie à jeter et à faire fructifier dans les cœurs la semence des biens spirituels, a le droit de recueillir une part des biens temporels. C'est la réponse de saint Paul[2] à tous les censeurs chagrins qui, pour un motif ou pour un autre, envieraient aux ministres de l'Evangile leur modique subsistance. Mais le même Apôtre, après avoir établi le principe, en règle l'application : il veut qu'*ayant la nourriture et le vêtement*, nous n'étendions pas au-delà nos désirs, et il regarde la piété comme notre plus riche profit et notre gain le plus honorable quand nous pouvons y joindre une honnête suffisance : *Est quæstus magnus pietas cum sufficientiâ.*

[1] Is. I. 23. [2] I. Cor. IX.

Non, MM., je vous crois l'âme trop élevée, trop généreuse, trop sacerdotale, pour avoir besoin de vous prévenir contre ces vues mercenaires et ces calculs intéressés qui ne soutiennent le zèle que par l'appât de la récompense. Je parle d'un désintéressement plus délicat, plus parfait, et toutefois non moins nécessaire au succès de nos fonctions, du désintéressement spirituel, de cette sainte indifférence à l'égard de la mission et des emplois ecclésiastiques, qui nous rend indépendants des diverses considérations de lieux, de personnes, de convenances, comme de celles qui auraient pour objet le rang et l'importance des ministères; qui fait que nous travaillons avec la même ardeur au service des âmes dans un ordre inférieur que dans un degré plus élevé, avec le même dévouement dans le poste où la volonté toute seule de Dieu nous a appelés, que dans celui qui serait plus de notre goût et de notre choix; que dis-je? avec plus de joie et de confiance, puisque d'une part l'humilité et la dépendance même de nos fonctions nous rassure contre les terreurs d'une responsabilité plus redoutable, et que de l'autre nous n'avons point à craindre les dangers et les illusions de notre propre volonté, qui, en nous appelant nous-mêmes, ne nous garantit plus les graces de vocation, de mis-

sion que l'obéissance nous promet et nous assure. En parlant du désintéressement du zèle, j'entends exclure encore ces susceptibilités jalouses, ces rivalités envieuses, ces prétentions au monopole des consciences qui sèment les divisions, fomentent les partis, et séparent en deux camps la maison d'Israël. Le vrai zèle ne connaît pas ces misérables inquiétudes de la vanité; il applaudit à tout ce qui est louable; il ne rend pas seulement justice au mérite de tous ceux qui courent avec lui la même carrière; il se réjouit de leurs succès comme des siens propres. Que lui importe que ce soit Paul, Céphas, ou Apollo qui recueille les témoignages de la confiance et les suffrages de la considération publique, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, et que son royaume s'établisse dans les âmes?

Ici, MM., je me vois encore forcé, pour me prescrire des limites dans un sujet qui serait immense, de ne toucher qu'en passant tant d'autres qualités précieuses qui caractérisent le zèle: — et cette universalité, qui s'étend à toutes les œuvres du ministère évangélique, aux plus obscures comme aux plus apparentes, à l'instruction des enfants comme à la prédication solennelle des vérités saintes, aux soins des malades, à l'exhortation des mourants, à la conduite des pécheurs comme à la direction

des parfaits au tribunal de la pénitence, dans les temps ordinaires et les moindres détails de la vie comme dans les occasions d'éclat qui portent avec elles leur encouragement; — et cette activité qui embrasse tout, qui suffit à tout, qui répond à tous les besoins et à tous les devoirs, qui croit n'avoir rien fait s'il reste quelque chose à faire, qui ne se laisse décourager ni par les mécomptes sans nombre qui viennent tromper ses espérances, ni par tous les genres de dégoûts dont est abreuvé si souvent notre ministère; — et cette mesure, cette discrétion qui tempère le zèle par la sagesse et le dirige par l'obéissance; qui sait attendre le temps de Jésus-Christ et les moments de la grace; qui comprend que le plus grand des abus est de vouloir les réformer tous, et tous à la fois, et de déraciner l'arbre qui peut porter de bons fruits, au lieu de retrancher les branches qui nuisent à sa fécondité.

Je m'arrête à une des conditions du zèle qui me paraît plus importante, parce qu'elle contribue davantage à son efficacité. Rendons-le persuasif, MM., par le charme de la douceur évangélique, animons-le par une tendre et miséricordieuse charité. C'est ainsi qu'en a usé notre divin Sauveur. Il est amour, et c'est par l'amour, bien plus que par la crainte, qu'il gagne les cœurs à sa parole et qu'il entraîne sur

ses pas les multitudes affamées de le voir et de l'entendre. La plainte, le reproche, la menace est rare sur ses lèvres ; l'ardente charité se produit dans toutes ses actions et tous ses discours. S'il tonne contre l'hypocrisie, s'il éclate contre les Pharisiens, les faux docteurs de la loi, s'il s'émeut d'une sainte indignation contre les profanateurs du temple, pour nous apprendre qu'il est des occasions où le zèle doit s'armer de sévérité, voyez comme, dans toute la suite de son ministère de grace et de paix, il se montre patient envers l'ignorance, charitable, compatissant envers la faiblesse, miséricordieux envers le repentir. Les Apôtres ont hérité de cet esprit. Entendez saint Paul, souhaitant d'être anathême pour ses frères, et les exhortant sans cesse par la douceur et les entrailles de Jésus-Christ. C'est la persuasion de ce zèle animé par la charité qui a converti le monde à la foi chrétienne. C'est elle qui nous rend si chers et si doux à prononcer les noms d'un François de Sales, d'un Vincent de Paul, d'un Fénelon. Pouvons-nous faire mieux que ces grands modèles qui marchent eux-mêmes à la suite du divin Exemplaire qui nous est montré dans l'Evangile ? Ah ! sans doute, prêchons la religion avec les tonnerres du Sinaï ; mais souvenons-nous des miséricordes et des pardons du Cal-

vaire : prêchons-la avec ses terreurs et ses menaces, comme avec ses promesses et ses espérances; mais appliquons-nous surtout à la faire aimer, à la présenter moins comme un joug que comme un appui, la consolation, le rafraîchissement et le repos de nos âmes. *Reprenons les esprits inquiets, corrigeons les esprits rebelles; mais soutenons les infirmes, encourageons les timides et soyons patients envers tous.* Ne faisons pas plier la règle au gré des passions; mais que ceux à qui nous devons l'appliquer sentent la main d'un père, d'un ami qui ne les blesse que pour les guérir. Un ancien a dit que l'éloquence vient du cœur; on peut dire aussi que la vertu du pasteur est toute dans ses entrailles. C'est bien assez à nous autres hommes, à nous ministres imparfaits, à nous pécheurs et quelquefois plus pécheurs que ceux qui viennent nous demander la grace; c'est bien assez, dis-je, de leur imposer les délais et les épreuves de la pénitence; ne désespérons pas les âmes par des rigueurs que la charité né connaît pas. Mon Dieu ! combien de fois l'on croit servir les intérêts de votre justice et de votre gloire, quand on ne sert que son humeur et sa passion ! Ecartons avec soin de nos exhortations, toute dureté, toute aigreur et toute amertume. A Dieu ne plaise que le caprice, la pré-

vention fasse jamais pencher cette balance où se pèsent les péchés des hommes, et que nous devons tenir toujours droite dans nos mains ! Gardons-nous surtout d'une sévérité outrée qui rebute et éloigne les fidèles, les rend déserteurs des pratiques saintes. Nous n'avons les trésors de la grace que pour les répandre, et placés entre deux écueils, entre l'excès de l'indulgence et celui de la rigueur, s'il nous faut donner quelque chose à l'infirmité de notre nature, inclinons plutôt du côté de la miséricorde, espérant que le Dieu de bonté nous pardonnera d'avoir, dans la perplexité de nos consciences, essayé d'imiter la seule de ses adorables perfections qui soit à la portée de notre faiblesse. Songeons que nous aurons à répondre devant Dieu des sacrements que nous aurons refusés comme de ceux que nous aurons conférés; que nous ne sommes pas plus libres de lier que de délier, de retenir que de remettre les péchés en dehors des règles prescrites, et qu'enfin nous ne sommes pas les maîtres, mais les dispensateurs des sacrements.

Mais qui le trouvera ce dispensateur fidèle? l'Apôtre le cherche avec inquiétude, et se demande à quels traits on pourra le reconnaître : *Hic jam quæritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur*[1].

[1] I. Cor. IV, 2.

Ce sera celui qui, à l'esprit de foi, à l'esprit de zèle, joindra l'esprit de prière et d'étude. C'est par où je finis, en envisageant les devoirs de notre saint état par rapport à nous-mêmes. L'esprit de grace, MM., est intimement lié à l'esprit de prière : *Spiritus gratiæ et precum.* La grace ne peut tomber dans les âmes, si la prière ne l'attire. Nos paroles seront faibles, nos exhortations languissantes, toutes nos œuvres inefficaces, si elles ne sont accompagnées de l'onction de l'Esprit saint, et cette onction ne se répand dans nos cœurs pour passer de là sur nos lèvres, et de nos lèvres dans l'âme de nos frères, qu'autant que nous la puisons à sa source dans de saintes communications avec Dieu. De grands docteurs ont avoué qu'ils avaient plus appris aux pieds de la Croix que dans la multitude des livres ; on peut dire de même, qu'un prêtre, un pasteur des âmes fait plus de fruits par sa prière que par ses discours, que par tous les soins et les empressements de son zèle. C'est dans la chaire évangélique qu'il annonce la loi ; mais c'est aux pieds des autels qu'il obtient la grace de la faire goûter, d'en rendre la pratique aimable et douce à ses auditeurs. C'est au tribunal sacré qu'il avertit, qu'il reprend, qu'il exhorte ; mais c'est à sa prière bien plus qu'à ses avis et à ses

instructions que sont réservées les graces de conversion, de sanctification et de persévérance. La source de tous les dons parfaits et de tous les biens excellents est dans nos saints tabernacles. Le Seigneur s'y est mis, si j'ose le dire, à notre discrétion, avec tous les trésors de ses miséricordes. Le prêtre a la clef de cette fontaine scellée, de ces trésors inestimables; il peut les ouvrir quand il lui plaît, et il ne tient qu'à lui d'en verser les riches effusions sur tout son peuple.

Mais quand notre prière serait inutile à nos frères, pourrions-nous nous refuser ce secours à nous-mêmes? La prière n'est-elle pas notre force, notre repos et le délassement de nos fatigues, notre plus douce consolation dans nos afflictions et nos peines, notre conseil et notre lumière dans nos doutes et nos perplexités? L'Eglise l'a bien compris, quand elle a mis dans nos mains le livre de la prière comme le fidèle et inséparable compagnon de notre carrière ecclésiastique, quand elle nous a commandé de *rendre à Dieu sept fois le jour le tribut de nos louanges sur la justice et l'équité de ses jugements*[1]. Elle a prévu nos besoins; le dirai-je? elle a prévu nos infidélités et nos négligences. Hélas! et sans cette prévoyance salutaire, peut-être aurions-nous la douleur

[1] Ps. CXVIII, 164.

de voir des prêtres, des hommes de la prière qui ne trouveraient jamais le loisir de prier.

Je sais toutes les excuses qu'on allègue pour justifier le relâchement dans ce saint exercice : les soins multipliés du troupeau, les exigences et les importunités des affaires, les préoccupations d'un ministère infini dans ses détails, et les mille incidents qui déconcertent tout un ordre de journée, et viennent à la traverse du règlement de vie le mieux concerté. Sans rappeler la conduite de Jésus-Christ, qui dans ses plus grands travaux se réservait des moments pour la prière, je pourrais répondre par les exemples, plus proportionnés à notre faiblesse, de ces hommes apostoliques qui trouvaient encore le temps de l'oraison et de la prière, quand on pouvait douter que toutes leurs heures pussent suffire à la multitude et à l'étendue de leurs œuvres : l'exemple d'un saint Paul, qui ne cessait de prier, comme il l'atteste à chaque page de ses divines épîtres, bien qu'il eût la sollicitude de toutes les églises ; l'exemple d'un saint François Xavier, qui donnait de longues heures à la méditation, tout chargé qu'il était de la conversion de tout un monde ; l'exemple de tant de prêtres fervents, de tant de saints pasteurs qui prient et de la bouche et du cœur avec exactitude et fidélité,

ils n'en remplissent que mieux les devoirs de leur charge pastorale. Mais je veux admettre, comme il arrive en effet quelquefois, que des dérangements inattendus viennent contrarier la régularité de la prière : aussi est-ce moins la prière elle-même que je vous recommande, MM., que l'esprit de prière : je veux dire, une âme toujours ouverte aux impressions de la grace, un cœur toujours disposé à prier, toujours tourné du côté du ciel pour en recueillir et en aspirer les divines influences ; je veux dire, l'habitude, le goût, le désir de la prière, le regret de ne pas prier, et s'il est permis de parler ainsi, la transformation de tous les travaux, de toutes les fonctions, de toutes les souffrances, de tous les sacrifices en prière, par l'offrande que nous en faisons à Dieu, par l'union que nous entretenons avec Dieu, par l'amour qui nous enflamme pour Dieu.

L'esprit d'étude est un précieux auxiliaire de l'esprit de prière pour perfectionner le prêtre dans la science des devoirs, non moins que pour le préserver des dangers de l'oisiveté, dangers si funestes qu'on peut leur attribuer la cause de la plupart des chutes et des scandales dont gémit l'Eglise. Un prêtre, en effet, qui n'aime pas la prière, qui n'aime pas l'étude, et qui n'est pas d'ailleurs chargé de soins excessifs,

que fera-t-il, après qu'il aura pourvu aux besoins ordinaires de son troupeau? que fera-t-il dans ces longs jours d'été, où les travaux des champs suspendent pour son peuple et pour lui les travaux de l'instruction et de la pénitence, dans ces longues soirées d'hiver, où il reste seul en présence de lui-même, c'est-à-dire en face de son plus redoutable ennemi? Ah? MM., les solitaires qui réduisaient leur chair par d'effrayantes macérations, qui se prosternaient cent fois le jour devant la majesté de Dieu, qui psalmodiaient chaque jour en entier ces divins cantiques que l'Eglise nous partage et nous mesure avec une maternelle indulgence, qui se plaignaient que les premiers rayons du soleil vinssent les distraire de cette douce extase qu'ils avaient commencée au crépuscule de la veille; ces âmes héroïques, ces hommes de fer, ces géants de la foi, sentaient encore se réveiller en eux l'aiguillon du vieil homme; et nous si faibles, si sensuels, si immortifiés, nous ne nous défierions pas de notre propre fragilité? Un saint Jérôme, dans son extrême vieillesse, pour bannir de sa pensée le souvenir des fêtes et des délices de Rome, ajoutait à toutes ses autres austérités la rude tâche de dévorer les difficultés de l'étude de la langue sainte, et abaissait son génie aux éléments

l'enfance; et nous, pour chasser de notre esprit les images du monde, nous ne demanderions pas à l'application de l'étude les secours qu'elle peut nous prêter? désarmés, nous espérerions vaincre l'ennemi que redoutait ce vigoureux athlète, tout armé, tout hérissé d'études, de prières et de pénitence?

Oui, MM., joignons l'étude à la prière. Si nous voulons que notre adversaire nous trouve toujours prêts au combat, qu'il nous trouve toujours occupés. L'étude ne nous est pas seulement nécessaire, comme moyen de précaution, de préservation; nous en avons besoin pour ne pas désapprendre et oublier, comme il nous arriverait infailliblement si nous n'avions le soin d'entretenir et de cultiver nos connaissances acquises; nous en avons besoin pour nous instruire de plus en plus dans une science infinie dont l'horizon s'ouvre et s'agrandit à mesure qu'on avance sur ses hauteurs. Mais suivons dans nos études les règles tracées par saint Bernard[1]; observons avec lui ce que nous devons apprendre avant tout et plus que tout le reste; sachons dans quel ordre et pour quelle fin nous devons étudier; appliquons-nous d'abord à bien connaître les choses les plus voisines du salut; ne cherchons pas à savoir uniquement pour savoir, pour

[1] Serm. XXXVI, *in Cant.*

satisfaire les inquiétudes de notre esprit, ce qui serait une honteuse curiosité ; ne cherchons pas à savoir et à connaître pour être connus nous-mêmes, pour être réputés plus sages et plus habiles, ce qui serait une honteuse vanité ; ne cherchons pas à savoir pour tirer un profit de notre science, pour nous en servir comme d'un marchepied à la fortune ou aux honneurs, ce qui serait une honteuse cupidité. J'ajouterai aux conseils du saint Docteur : ne cherchons pas à savoir pour disputer, pour embarrasser et éterniser les questions dans d'interminables querelles, ce qui serait l'abus le plus déplorable du temps, de la parole et de la raison ; mais cherchons à savoir pour édifier les hommes, les amener à la connaissance, à l'amour de la vérité, à la pratique des vertus chrétiennes, et ce sera charité ; cherchons à savoir pour nous édifier nous-mêmes, pour en devenir meilleurs, et ce sera prudence et véritable sagesse.

Voilà, MM., quel est l'esprit de notre vocation sainte. Un esprit de foi, et avec cet esprit tous les sentiments et toutes les impressions qu'il inspire, le respect de nous-mêmes et de notre grand ministère, le recueillement et la dignité dans les fonctions, la décence dans les cérémonies et dans tout ce qui touche au culte saint, l'amour de l'Eglise, la

soumission à son autorité, l'attachement aux règles et la fuite de toute profane nouveauté dans les paroles ou dans les doctrines. Un esprit de zèle, mais d'un zèle épuré par le désintéressement, éclairé par la science, tempéré par la discrétion, toujours animé par la charité. Un esprit de prière fortifié par l'étude, et un esprit d'étude béni, sanctifié par la prière. Le voilà cet esprit, que des hommes prévenus ou passionnés ont voulu flétrir dans ces derniers temps, qu'ils ont essayé de rendre suspect et odieux, sous l'injurieuse dénomination d'esprit-prêtre! Bienheureux esprit! puisse-t-il régner et abonder dans le cœur de tous les ministres de l'Eglise, pour l'avantage de ceux-là mêmes qui le calomnient, comme pour la gloire de la religion et le bonheur de la société! La face de la terre serait bientôt renouvelée; les esprits rebelles, gagnés par la persuasion de nos vertus, viendraient à nous pour aller à Dieu, et l'Eglise verrait renaître et refleurir la beauté de ses premiers jours! Vous allez le porter, MM., dans vos paroisses, cet esprit dans lequel vous venez de vous retremper à cette sainte retraite. Vous ferez part de ses fruits à ceux de vos confrères qui n'ont pu, comme nous, dans le silence de la méditation, en aspirer le souffle divin. Il se manifestera sensiblement dans toutes vos

œuvres, et nul ne pourra vous résister ni vous contredire, quand il parlera par votre bouche. J'aime à reconnaître que vous le possédez cet esprit, l'âme et la vie du sacerdoce, et c'est un témoignage qu'il m'est doux de vous rendre avant de quitter ce saint asile, où j'ai eu tant de joie à m'enfermer et à me recueillir avec vous. Jusqu'à ce jour, le clergé de mon diocèse m'a donné, de son excellent esprit, des preuves qui me le rendent toujours plus cher, comme elles me rendent heureux de le présider. Mais de même que celui qui est juste doit se justifier encore, et celui qui est saint, se sanctifier davantage; nous, prêtres du Seigneur, nous ne saurions jamais trop étudier et comprendre de *quel esprit nous sommes*, puisque c'est de cet esprit que dépend tout le mérite de nos œuvres, et au mérite de nos œuvres qu'est attachée cette couronne incorruptible de justice que nous attendons du Prince des pasteurs. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE CIRCONSTANCE.

POUR UNE VÊTURE.

1817

Exultabit anima mea in Deo meo, quia induit me vestimentis salutis, quasi sponsam ornatam monilibus suis.

Mon âme se réjouira dans le Seigneur, parce qu'il m'a revêtu des ornements du salut et de la justice, comme une épouse parée pour son époux. *Is.* **LXI, 10.**

Puis-je vous mettre à la bouche, ma chère sœur, un plus beau cantique de louanges et d'actions de graces, au moment où, affranchie d'une épreuve dont il vous était si doux de voir approcher le terme, il vous est enfin permis de vous dépouiller des parures profanes du siècle, pour vous couvrir des vêtements mystérieux de la religion. Ces pompes mondaines, ce luxe fastueux de la vanité, qui dé-

guise une misère réelle sous une vaine apparence de bonheur et de joie, vous allez les déposer en triomphe aux pieds des sacrés autels, comme des dépouilles enlevées sur les ennemis de votre salut, pour en composer un trophée à la gloire de votre Dieu. Heureuse de pouvoir échanger ainsi les richesses de l'Egypte contre le vêtement simple et modeste des servantes du Seigneur, et de secouer jusqu'à la poussière qui s'attache aux âmes les plus pures dans leur commerce avec le monde[1]!

Mais dans l'édifiante cérémonie qui nous rassemble il y a plus, ma chère sœur, que ce dépouillement extérieur, qui n'est lui-même que la figure de celui qui doit s'opérer dans votre âme. C'est peu de retrancher au dehors la superfluité des parures, si l'on ne porte au-dedans de soi-même un cœur circoncis et crucifié; c'est peu de se revêtir du symbole, si l'on ne se revêt du mystère. Cet habit religieux, plus précieux aux yeux du Seigneur que la pourpre des rois, ce voile sacré, que Tertullien compare éloquemment à un bouclier où viennent se briser les traits enflammés de l'esprit de malice[2], sont, pour

[1] *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere.* S. Bern.

[2] *Scutum in quo possitis tela inimici ignea extinguere.* Ephes. VI, 16.

user de cette expression, une espèce de sacrement, je veux dire un signe visible des dispositions intérieures et des sentiments invisibles de l'âme religieuse. Ce que l'apôtre saint Paul recommande aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de Jésus-Christ :* mais en prenant plus à la lettre les paroles du grand Apôtre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus justement d'une âme appelée à la religion, que dans la cérémonie de sa vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. Qu'est-ce en effet que se revêtir de Jésus-Christ? C'est suivre les exemples, c'est marcher sur les traces de Jésus-Christ, qui est la voie. *Ego sum via.* C'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes et des sentiments de Jésus-Christ, qui est la vérité, *veritas.* C'est vivre de Jésus-Christ, qui est la vie, *et vita.* Or, dans quel autre état, ma chère sœur, pouvez-vous mieux suivre cette voie, goûter et croire cette vérité, jouir de cette bienheureuse vie, que dans l'état religieux auquel vous allez être admise, après en avoir reçu des mains de l'Eglise le vêtement sacré? Trois réflexions qui vous découvriront, par rapport au salut, les avantages de la retraite où vous entrez, sur le monde que vous quittez, et qui vont faire le partage de cette courte instruction.

O Esprit saint, qui allez consumer cette victime dans les flammes de votre amour, soyez vous-même dans ma bouche une langue de feu; donnez, Seigneur, donnez des paroles pour la louange de votre grace. Marie, Reine des Vierges, priez pour nous. *Ave Maria.*

Iʳᵉ RÉFLEXION. — ***Jésus-Christ est notre modèle.*** Jésus-Christ est le soleil des âmes : Je suis, dit-il, la lumière du monde : *Ego sum lux mundi.* Et de même que l'astre du jour procure surtout aux hommes ces trois avantages, de les régler, de les éclairer, de les vivifier; c'est à ces trois chefs que le Sauveur réduit les bienfaits qu'il est venu apporter à la terre. Il nous règle par ses exemples, il nous éclaire par sa doctrine, il nous vivifie par sa grace; il est donc la voie que tout Chrétien doit suivre, la vérité que tout Chrétien doit croire, la vie à laquelle tout Chrétien doit participer, afin d'accomplir en lui cette parole de l'Apôtre: Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ : *Quicumque baptizati estis in Christo, Christum induistis.* Mais dans le monde, que d'obstacles détournent le Chrétien de se revêtir ainsi de Jésus-Christ, et dans la retraite, au contraire, que de moyens y conduisent l'âme religieuse !

Et d'abord, qu'il est difficile à un Chrétien de suivre Jésus-Christ qui est la voie, je veux dire, de marcher sur ses traces, d'imiter ses vertus, au milieu d'un monde réprouvé, dont tous les exemples sont des scandales, dont toutes les œuvres sont marquées d'un sceau de contradiction avec les œuvres de Jésus-Christ! Ici, ma chère sœur, s'offre à mes yeux un grand spectacle. Je me représente le monde comme une vaste plaine, où s'ouvrent en sens divers deux voies opposées : l'une, large, spacieuse, facile, conduit à Babylone, lieu de trouble et de confusion, cité des impies ; l'autre, étroite, rude, escarpée, conduit à Jérusalem, cité sainte, séjour de la paix. A l'entrée de ces deux voies, s'élèvent l'un contre l'autre deux étendards, autour desquels deux chefs ennemis invitent les hommes à se ranger. D'un côté, dans la voie étroite, sur un trône modeste, je vois Jésus-Christ, chef des prédestinés. O mon Maître! ô mon modèle! je vous reconnais à votre douceur, à votre charité tendre et généreuse! Voyez comme il lève l'étendard du salut, avec cette inscription évangélique : pauvreté, humilité, souffrances [1]. J'entends sa voix qui nous appelle : Heureux les pauvres, s'écrie-t-il; apprenez de moi que je suis

[1] *Beati pauperes spiritu.* Matth. v, 3.

doux et humble de cœur[1]; que celui qui veut être mon disciple porte sa croix et me suive; je vous ai donné l'exemple, afin que vous marchiez sur mes traces[2]. Par ses ordres, des ministres zélés volent à la conquête des âmes, et se répandent dans l'univers, pour inspirer aux hommes le mépris des honneurs, des richesses, des plaisirs, et les attirer tous sous sa bannière sacrée. Mais, hélas! où sont les fruits de leur mission? A la suite de Jésus, je ne vois que le petit nombre, et dans ce petit nombre combien ne suivent que de loin leur divin Maître, combien regardent en arrière, combien reviennent sur leurs pas! Disciples en esprit et en vérité, fidèles imitateurs de Jésus-Christ, vous êtes rares dans le monde comme les grappes après la vendange, rares comme les épis dans un champ déjà moissonné.



A l'autre extrémité, dans la voie large, sur un trône d'orgueil, qu'environnent des tourbillons de feux et de fumée, figure du trouble, de l'agitation, des ténèbres et de la vanité, j'aperçois Satan, chef des impies, qui triomphe. Voyez-le qui déploie contre le Seigneur et contre son Christ l'étendard de la révolte, qui porte pour inscription : Richesses, hon-

[1] *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Matth. xi. 29.

[2] *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis.* Joan. xiii, 15.

neurs, plaisirs : heureux ceux qui jouissent de ces biens [1], heureux ceux qui rient, heureux les riches et les grands du siècle ! A sa voix, s'assemblent autour de lui des ouvriers d'iniquités, qu'il envoie au loin, qu'il disperse de toutes parts, pour attirer les hommes dans les pièges de l'avarice, dans les filets de la volupté, dans l'abîme de l'orgueil. Voyez avec quelle promptitude, quelle activité, ces vils esclaves exécutent les ordres de leur maître, et s'empressent d'étendre son empire soit par eux-mêmes, soit par ceux qu'ils ont déjà séduits. Que leurs succès sont rapides ! La foule aveugle et insensée se précipite dans la voie large ; lâches déserteurs des camps d'Israël, le grand nombre entre à flots pressés dans les camps de Babylone ; rien ne résiste, tout cède à la séduction des exemples ; les élus mêmes sont ébranlés. Voie du ciel, que vous êtes étroite, et qu'il en est peu qui vous suivent [2] ! Mais, dans le monde, cette voie du ciel, déjà si étroite, se resserre encore, à mesure que celle de l'enfer s'élargit.



Placé dans le monde, entre ces deux voies, entre l'étendard de Jésus-Christ et celui du démon, il faut de nécessité qu'un chrétien se prononce, qu'il s'at-

[1] *Beatum dixerunt cui hæc sunt.* Ps. CXLIII, 15.

[2] *Quam arcta via est quæ ducit ad vitam, et quam pauci sunt qui intrant per eam !* Matth. VII, 14.

tache à un chef, et se déclare ennemi de l'autre. Il ne peut suivre l'un et l'autre à la fois, nul ne pouvant servir deux maîtres[1]. Il ne peut rester neutre et comme indifférent entre les deux partis : Celui qui n'est pas avec moi, dit le Seigneur, est contre moi[2]. Essentiellement imitateur de Jésus-Christ dès là qu'il est chrétien, il ne saurait sans crime balancer un moment sur le choix ; il s'engage donc à imiter Jésus-Christ. Mais le Sauveur nous a laissé surtout trois grands exemples que tout chrétien doit avoir sans cesse sous les yeux, s'il veut être un disciple digne de lui ; je veux dire l'exemple d'une vie pauvre et dépouillée, l'exemple d'une vie humble et cachée, l'exemple d'une vie souffrante et crucifiée. Or, je vous le demande, ma chère sœur, comment suivre Jésus pauvre et dépouillé, un Jésus dans la crèche, un Jésus qui n'a pas où reposer sa tête? Comment se défendre de la tentation des richesses, c'est-à-dire de cette complaisance criminelle qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa ressource, sa confiance ; qui fait que le cœur s'attache et se fixe à la terre, qu'on la regarde comme sa patrie et comme son héritage, dans un monde où la pauvreté évangélique, loin d'être

[1] *Nemo potest duobus dominis servire.* Matth. VI, 24.

[2] *Qui non est mecum contrà me est.* Matth. XII, 30.

pratiquée, n'est plus connue même de nom; que dis-je? où la pauvreté est un opprobre dont on rougit comme d'un crime, où l'on refuse de croire à une vertu pure et désintéressée, où tous les cœurs sont là où est leur trésor, où chacun s'estime assez vertueux pourvu qu'il soit assez riche, où la vertu elle-même n'est comptée pour rien, si elle n'est rehaussée par l'éclat de l'or; où la fureur de posséder, d'amasser, de jouir, est l'âme de tous les entretiens, de tous les projets, de toutes les entreprises; où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend n'est que le spectacle ou le récit des faveurs et des disgraces de la fortune; où les plus innocents d'entre les riches sont ceux qui ont les mains nettes du bien d'autrui; où les justes eux-mêmes, séduits par un amour-propre aveugle et timide, qui craint toujours de manquer, sont inépuisables en prétextes pour couvrir de beaux noms leurs attaches les plus honteuses, et ne savent plus ce que c'est que d'être pauvres par le détachement du cœur, pauvres par la nécessité du travail, pauvres par le retranchement des superfluités, pauvres dans la simplicité des parures, pauvres dans tout le détail de la vie? dans un monde, enfin, où la fortune est une roue rapide, qui fatigue sans cesse les yeux et les oreilles



par son éternelle agitation; un char lancé dans la carrière, et dont la course précipitée imprime un mouvement universel à une multitude d'esclaves qui tous le poursuivent avec une égale ardeur, quoiqu'avec des succès différents, qui tous brûlent de l'atteindre et de s'y enchaîner pour y faire le voyage de la vie; une source où chacun veut puiser, et où la soif s'irrite et s'allume à mesure qu'on la désaltère? et pour tout dire en un mot avec l'Apôtre, dans un monde où l'amour des richesses est une véritable idolâtrie, *idolorum servitus;* où l'or est une divinité qui a son temple et ses autels dans tous les cœurs, à laquelle on ne refuse de sacrifier aucune victime, pas même son âme, et qui attire à elle seule tous les regards, tous les hommages et tous les vœux, si l'on en excepte un petit nombre de serviteurs fidèles qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole.

Comment suivre Jésus-Christ humble de cœur, un Jésus dans le désert, un Jésus dans la retraite obscure de Nazareth, un Jésus soumis à Marie et à Joseph, obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix? Comment se défendre de la tentation de l'orgueil, c'est-à-dire de cet amour de soi-même poussé jusqu'à l'oubli de Dieu, qui fait qu'on se

complaît dans sa propre sagesse, qu'on se recherche dans toutes ses œuvres, qu'on rapporte tout à soi; qui fait qu'on veut être flatté, estimé, honoré; qu'on ne craint rien tant que de dépendre d'une autre volonté que de la sienne; dans un monde ambitieux, avide de gloire, affamé d'honneurs, de distinctions; extrême dans ses prétentions, plein des illusions de la vanité, ami de la flatterie, impatient de tout frein, jaloux de sa liberté quoiqu'il n'en conserve au fond que l'ombre et les apparences; d'une délicatesse outrée sur les procédés, les attentions, les bienséances, les égards; d'une susceptibilité qui s'irrite de la moindre contradiction; d'une sensibilité qui s'offense d'un reproche, d'un mot, d'un regard, d'un oubli, d'un air qu'on prend pour de l'indifférence ou du mépris; dans un monde qui met l'orgueil au nombre des vertus, l'indépendance au rang des besoins, l'amour-propre sur la ligne des devoirs; qui regarde l'humilité comme une bassesse indigne d'une âme noble et élevée, comme le partage des esprits faibles et vulgaires; la docilité aux volontés d'autrui fondée sur la juste défiance de ses propres lumières, comme un joug tyrannique auquel on ne peut se plier sans outrager les droits de la nature, et dans un siècle surtout qui se distingue de tous les autres par une

intempérance d'orgueil, espèce de maladie qui travaille tous les esprits, plaie honteuse qui infecte tous les cœurs, fléau universel dont les influences malignes, répandues dans toutes les classes de la société, pénètrent presqu'à leur insu dans l'âme des justes, tandis qu'ils respirent l'air contagieux du monde.

Comment suivre Jésus-Christ pénitent et crucifié, un Jésus au jardin de Oliviers, un Jésus au prétoire, un Jésus au Calvaire? Comment se défendre de la tentation des plaisirs, je ne dis pas de ces plaisirs grossiers que le monde lui-même n'ose justifier, mais de ces plaisirs qui se présentent à nous avec une apparence plus innocente, de cette vie molle, inutile, dissipée, ennemie de la gêne et de la contrainte, qui fait que le cœur est toujours prêt à s'ouvrir aux épanchements de la joie, à toutes les impressions agréables, et frémit à la seule idée de la mortification, de la pénitence chrétienne; dans un monde où au dehors tout nous rit, tout nous enchante, quoiqu'au dedans tout y soit plein de dégoûts, d'ennuis, de chagrins amers, où l'on attache aux plaisirs la même importance qu'aux affaires, où la vie tout entière est une dissipation continuelle, un enchaînement, un tissu de frivolités, une succession rapide d'heures oisives, vides de bonnes œuvres, perdues pour le Ciel, en sorte que le

moindre mal est de n'y faire aucun bien ; où l'on donne tout aux sens, à la nature, rien à l'esprit, rien à la grace ; où la délicatesse des tables, le luxe des parures, la magnificence des édifices, le désœuvrement et le danger des sociétés et des cercles, les jeux, les fêtes, les spectacles, les réjouissances publiques, la recherche de tout ce qui peut flatter et nourrir la sensualité, la mollesse, sont des usages et des bienséances dont la sagesse et la régularité elle-même n'oseraient se dispenser ; disons-le en gémissant avec l'Apôtre, dans un monde où, de quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que des ennemis de la croix de Jésus-Christ : *Flens dico inimicos crucis Christi*[1] ? Ici je vous donne la parole de Dieu, et cette parole est vraie : Que celui qui est attaché au monde par des nœuds légitimes que la Providence a formés y demeure en paix ; mais qu'il veille, qu'il prie et adore les desseins de Dieu. Je vais plus loin : Que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et le Seigneur sera avec lui ; mille traits tomberont à sa gauche et mille à sa droite sans le toucher ; rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mène par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils

[1] Philipp. III, 18.

s'exposer d'eux-mêmes? craindraient-ils de s'éloigner des tentations, de faciliter leur salut, de passer de l'Egypte dans le désert, d'obéir à cette parole du Prophète : « Fuyez, fuyez du milieu de Babylone[1], » et de se soustraire à ce terrible anathème sorti de la bouche même de Jésus-Christ[2] : « Malheur au monde à cause de ses scandales? » Non, non; quiconque est libre et chrétien, doit chercher la retraite; quiconque veut suivre Jésus-Christ, doit fuir le monde, autant que son état le permet de le fuir

Je le sais, ma chère sœur, le Ciel vous a fait naître dans une famille selon le cœur de Dieu, où l'on ne voit de tous côtés que des modèles dans l'exercice de la foi et de la piété chrétienne, où la vertu passe des pères aux enfants comme un héritage, et semble ne s'être associée aux distinctions de la naissance et de la fortune, que parce qu'elles lui servent d'auxiliaires pour briller avec plus de gloire et protester avec plus d'éclat contre la prescription des scandales. Je sais que les exemples domestiques sont d'un secours puissant contre la séduction des exemples du siècle, et que le monde, qui, au témoignage du bien-aimé Disciple, consiste tout entier dans la malice

[1] *O Sion, fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis.* Zach. XI, 7.

[2] *Væ mundo à scandalis.* Matth. XVIII, 7.



et dans la perversité, ne saurait prévaloir contre la simplicité des enfants de Dieu : *Sciemus quoniam ex Deo sumus, et mundus totus in maligno positus est*[1]. Je dis plus, jusqu'ici vous avez usé du monde, selon le conseil de l'Apôtre, comme n'en usant pas; la grace qui vous a prévenue dès vos tendres années, et votre docilité toujours constante à ses divines inspirations, étaient déjà comme un présage heureux qui semblait vous promettre et le don et le prix de la persévérance. Mais enfin, ma chère sœur, la parole de l'Evangile ne passera point; le monde sera toujours le monde, et cette mer semée d'écueils et sans cesse agitée par les orages ne vous offrira jamais la paix et la sûreté du port heureux et tranquille de la religion.

Malgré toutes les précautions de la prudence et de la sagesse, ces exemples pernicieux que le monde oppose aux exemples du Sauveur ne laissent pas d'être une tentation séduisante qui, je l'avoue, peut se changer en une source de mérites, si nous sommes fidèles, mais qui trop souvent nous entraîne dans des chutes déplorables, et nous empêche du moins d'avancer, si elle ne nous fait reculer dans les voies de la perfection. On ne peut s'empêcher de voir et d'entendre, et

[1] I. Ep. Joan. v, 19.

quand les objets extérieurs ont surpris nos sens, sentinelles de l'âme, il est bien difficile de défendre un cœur où notre propre fragilité ménage toujours à l'ennemi de secrètes intelligences. A force de voir le prix qu'on attache aux honneurs, aux plaisirs, aux biens de la vie, on croit y trouver quelque chose de solide et de réel, et l'on peut être encore libre, que déjà l'on est esclave. Interrogez ces âmes justes que Dieu condamne à vivre au milieu du monde; elles vous diront combien cette tentation est délicate, combien elles ont besoin de grace, de force et de vigilance, pour se conserver dans cet esprit de détachement et de pauvreté, d'humilité et d'abnégation, de componction et de pénitence, unique et véritable esprit du christianisme, sans lequel il n'y a point de christianisme; vous les entendrez gémir et s'écrier avec le Roi-prophète : Hélas ! que mon exil est prolongé ! mon âme est lasse d'habiter dans cette terre d'iniquités, et de vivre avec les habitants de Cédar ! *Hei mihi quia incolatus meus prolongatus est*[1] ! Mais en supposant même que vous préservassiez votre cœur de la contagion des exemples du monde, et que le Seigneur, pour emprunter le langage de l'Ecriture, vous donnât de fouler aux pieds l'aspic et le basilic, le lion et le dragon, et commandât à ses

[1] Ps. CXIX, 5.

anges de vous garder dans toutes vos voies, et de vous porter dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez contre la pierre des scandales, hélas ! ma chère sœur, quel exercice, quelle rude épreuve pour votre foi, quel déplaisir amer de voir les exemples de votre divin Maître contredits, jugés, condamnés par les exemples du monde, de voir tant de brebis infidèles qui s'éloignent du bercail, et qui refusent d'entendre la voix du pasteur ! et quelle douce consolation pour une âme qui brûle du feu de Jésus et du zèle de sa gloire, de pouvoir détourner les yeux d'un spectacle si douloureux, et se réfugier sous les ailes du Seigneur, à l'ombre du sanctuaire ! Ah ! je ne m'étonne plus qu'aux beaux jours de l'Eglise naissante les premiers fidèles, dont l'oreille était encore toute effrayée des malédictions foudroyées contre le monde, aient mis, à le fuir, la même ardeur que les lâches chrétiens de nos jours mettent à le rechercher ; je ne m'étonne plus que dans ces temps désastreux où les barrières sacrées des cloîtres furent forcées par des mains impies, les chastes épouses de Jésus-Christ, errantes dans des terres étrangères, comme autrefois Israël captif dans Babylone, aient refusé de participer aux joies coupables du siècle, et les yeux tristement tournés vers la cité sainte, aient répété dans leur



exil, cette hymne touchante, que David semblait avoir composé pour elles sur sa lyre [1]. « Assises sur les » bords des fleuves de Babylone, nous avons senti » nos cœurs tressaillir, et nos yeux attendris se » mouiller de larmes, au souvenir de Sion ! Nos » harpes muettes demeurent suspendues aux saules » qui couronnent leurs rives. En vain nos ennemis » triomphants ont dit dans leur malice : Chantez-nous » maintenant les paroles sacrées, les hymnes de Sion ! » Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur, » dans une terre étrangère ? O Jérusalem ! si jamais » je t'oublie, que j'oublie aussi ma main droite ! » Que ma langue glacée s'attache à mon palais, si » ton nom s'efface de ma mémoire, si tu n'es pas à la » tête de tous mes chants d'allégresse ! » Et doit-on s'étonner qu'on ne trouve pas dans le monde Jésus-Christ, qui a dit de lui-même . Je ne suis pas du monde. *Ego non sum de hoc mundo* [2].

Mais dans la retraite, sous le voile de sainte Ursule, ah ! ma chère sœur, votre conduite ne sera plus en contradiction avec les exemples que vous aurez sous les yeux ; le trouble et les bruyantes agitations du monde viendront expirer au seuil de votre paisible demeure ; c'est un paradis terrestre que des fleuves

[1] Ps. CXXXVI, I. [2] Joan. VIII, 23.

de paix et de grace entourent et rendent inaccessible aux approches et aux regards des hommes profanes. Que dis-je? le monde entier et sa figure trompeuse s'évanouiront pour vous comme l'illusion d'un vain songe, et vous resterez seule avec Jésus-Christ. Là il vous sera donné de l'imiter, de le suivre, de respirer ses parfums et la bonne odeur de ses vertus. Il vous a dit à l'oreille du cœur : Venez avec moi, à l'écart, dans un lieu désert, et reposez vos yeux sur de plus douces images : *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum.* Dès ce moment, il s'est fait lui-même votre guide, il vous prend par la main, il vous ouvre les voies, il vous applanit les sentiers, vous n'avez qu'à vous laisser conduire avec la docilité des enfants de Dieu. La voilà cette sainte montagne où votre modèle doit vous être montré, où vous serez transformée en son image [1], où nouvelle créature, vous serez revêtue de de Jésus-Christ. Ici tout est plein de son esprit, de ses maximes, de ses vertus, de sa présence. Il vit dans le cœur de ses épouses; c'est lui qui parle par leur bouche, c'est lui qui préside à tous les exercices religieux; c'est lui qui commande, et c'est lui qui obéit; c'est lui qui prie, et c'est lui qui exauce; c'est

[1] *Conformes fieri imagini Filii ejus.* Rom. VIII, 29.

lui qui souffre, et c'est lui qui console; c'est lui qui combat, et c'est lui qui couronne. Ce sanctuaire, cet autel, les murs mêmes de ce saint asile, tout est rempli de sa divinité : *Omnia in omnibus Christus.*

Cette parole : *Bienheureux les pauvres d'esprit,* c'est-à-dire bienheureux ceux qui sont pauvres par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, qu'il vous sera doux de l'entendre, de la goûter, et facile de l'accomplir, quand vous la verrez vivante dans ces vierges fidèles qui ont tout quitté pour suivre leur Epoux; dans ces âmes dont le monde n'est pas digne[1], qui n'ambitionnent d'autre trésor que celui de la pauvreté, et dont toutes les affections sont au ciel, où est leur héritage; quand dépouillée de ces richesses dont il est plus facile de se priver tout-à-fait que de régler l'usage, vous aurez ôté à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvait avoir sur vous; quand vous ne serez riche que des biens de la grace que personne ne peut vous ravir et qui seuls vous accompagneront au-delà du tombeau; quand vous n'aurez plus aucun bien qui vous attache, et que vous posséderez tout en vous contentant de Dieu seul. Cette parole : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir;* ap-

[1] *Quibus non diguus erat mundas.* Héb. XI, 38.

prenez de moi que je suis doux et humble de cœur, c'est-à-dire apprenez de moi à renoncer à votre propre esprit, à votre propre sagesse, à votre propre volonté, à vivre sous la main des règles, toujours sûres, toujours égales, ou plutôt sous la main de Dieu par le sacrifice d'une liberté trompeuse qui n'est au fond qu'un trop réel esclavage, à anéantir jusqu'à ce moi humain, si jaloux, si subtil, si habile à se déguiser, à se retrancher dans les derniers replis des cœurs; cette parole, dis-je, vous venez de l'entendre sortir de la bouche du Sauveur; et qu'il vous sera facile de l'accomplir, quand vous serez secondée par les exemples de l'humilité, de l'obéissance évangélique, dans toute leur perfection; défiance de soi-même : vie cachée en Dieu, avec Jésus-Christ, amour du silence et de l'obscurité; désir d'être reprise, contredite, humiliée; saint empressement à choisir les offices les plus obscurs, les plus capables d'affliger l'amour propre; nulle autre distinction que celle d'une humilité plus profonde; le nom de supérieure qui se confond avec celui de mère, car elle en a, vous le savez, les sentiments et les entrailles, disons mieux, avec le nom de servante des servantes du Seigneur; toutes les sœurs tributaires des autres, tous les exercices réglés, tous les moments

occupés, tous les jours pleins, l'inconstance naturelle fixée par une discipline uniforme, toute la conduite de la vie soumise à l'ordre, à l'obéissance, à la foi. Enfin, cette autre parole : *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix et me suive; heureux ceux qui pleurent; heureux ceux qui souffrent!* c'est-à-dire, heureux ceux qui abjurent les joies du siècle et les délices de la vie, qui crucifient leur chair avec ses convoitises, qui se refusent les plaisirs même les plus légitimes pour se dévouer aux pieuses rigueurs de la pénitence; cette parole, quelqu'effrayante qu'elle soit pour la nature, combien l'onction de la grace vous la rendra douce et constante, quand vous verrez autour de vous la pénitence du premier homme unie à la joie du paradis terrestre, des yeux baissés et presqu'éteints, mais dans lesquels reluit la sérénité du divin amour, des corps exténués par les macérations et les jeûnes, mais où l'esprit de Dieu se plaît à habiter comme dans son temple; quand vous vivrez parmi des âmes qui, long-temps exercées dans les épreuves de la croix, vous en inspireront l'amour, vous soutiendront dans vos faiblesses, vous animeront dans vos découragements, et portant le joug avec vous, en adouciront les rigueurs; quand vous ne marcheriez jamais si vite dans

les voies de Dieu que vous n'en voyiez toujours qui vous devancent, et que dans ces moments de dégoût où les forces semblent manquer, vous serez comme portée par le mouvement unanime de vos sœurs qui fournissent la même carrière. En un mot qu'il vous sera facile d'imiter Jésus-Christ pauvre, humble, crucifié, quand il se donnera lui-même en spectacle à vos regards, quand tous les exemples qui vous environnent seront marqués de son sceau, et tracés sur son image, et vous amèneront à l'heureuse et douce nécessité de ne désirer d'autre trésor que celui de la pauvreté, de n'ambitionner d'autre distinction que celle de l'humilité, de ne goûter d'autre plaisir que celui de souffrir pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. Mais en marchant sur ses traces, en imitant ses vertus, vous pratiquez l'Evangile dans toute sa pureté, et vous vous assurez la possession du salut, parce que la voie que vous aurez suivie est la voie qui mène au ciel. *Ego sum via.* Telle est la vie religieuse dont vous allez jouir; oh! qu'elle est belle, qu'elle est touchante, et que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi! Telle doit être aussi la vie du chrétien, puisque l'état religieux n'est autre chose que le christianisme dans sa perfection, avec cette seule différence, que dans le monde

les obstacles sont plus grands, les tentations plus dangereuses, et que dans la religion les secours sont plus puissants, et les consolations plus abondantes et plus pures.

PÉRORAISON. — Descendez maintenant, ô Esprit invisible, hâtez-vous de plonger votre épouse dans les flammes de votre amour. Anges saints, préparez la couronne de vie pour cette tête dont la chevelure va tomber sous le fer sacré. Eglise de Jésus-Christ, levez-vous et jouissez de votre gloire, environnez-vous de ces chastes vierges comme des ornements de votre couronne; triomphez au milieu d'elles comme une mère s'applaudit et s'admire au milieu d'une nombreuse postérité; déjà ce sanctuaire, autrefois désert, est trop étroit pour les contenir; agrandisez votre temple à mesure que vous élargissez vos entrailles. Et vous, ma chère sœur, allez à l'autel bienheureuse victime de la charité, allez offrir votre sacrifice; le Ciel vous contemple avec ravissement, le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré, l'auguste pontife vous attend avec le voile mystérieux qui doit vous mettre à couvert des séductions du monde; regardez les vêtements sacrés dont la religion vous revêt aujourd'hui, et qui vont succéder aux dépouilles du siècle, regardez-les comme les signes éclatants de

votre délivrance et les témoignages éternels de la miséricorde de Dieu sur vous, et répétez avec transport ces paroles de mon texte : Mon âme se réjouira dans le Seigneur, parce qu'il m'a revêtue des ornements du salut et de la justice : *Exultabit anima mea in Deo meo, quid induit me vestimentis salutis.* Puissent-ils être le gage de cette robe blanche et de cette âme si brillante que l'Agneau réserve aux vierges dans les tabernacles éternels !



POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

1816.

Sponsabo te mihi in sempiternum, et scies quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais, par une alliance sainte, et vous saurez que je suis le Seigneur.

Osée, II, 19.

« COMMENT ma bouche pourra-t-elle suffire à raconter la gloire et les richesses de cette alliance, que l'Eglise accorde, que le sacrifice confirme, que la bénédiction consacre, que les anges proclament dans les cieux, que le Père céleste ratifie d'en haut [1]? » Ainsi s'exprimait Tertullien, au sujet de ce sacrement qui unit les époux mortels par un lien sacré et indissoluble, et que l'apôtre saint Paul appelle grand en Jésus-Christ et dans l'Eglise. Or, s'il relève en des termes si magnifiques une alliance terrestre, secours permis à notre faiblesse, mais qu'il est plus

[1] *Undè sufficiamus ad enarrandam felicitatem ejus matrimonii quod Ecclesia conciliat, et confirmat oblatio, et obsignat benedictio, angeli renuntiant, Pater cœlestis ratum habet.* Tertull. *ad uxorem.*

heureux et plus parfait de se refuser, qu'aurait-il dit, ma chère sœur, et que ne puis-je pas dire moi-même, de cette autre alliance, bien plus sublime et bien plus glorieuse, que vous allez contracter avec Jésus-Christ, entre les mains du respectable et zèlé supérieur que la Providence a choisi pour être le protecteur par son autorité, le père par ses bienfaits et par sa charité, le modèle fidèle par ses vertus d'une institution qui a la gloire singulière de s'associer à tous les genres de bonnes œuvres, et d'allier la pratique des plus sublimes vertus de la vie religieuse avec l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde. Ici tout est saint, tout est divin, tout est si pur que les sens n'en soupçonnent rien, tant cette alliance est au-dessus de leur région ! C'est l'union invisible des esprits, de l'âme avec son Dieu, dans les ardeurs d'une céleste charité.

Oui, ma chère sœur, il me semble voir en ce beau jour, le Père céleste qui vous présente son Fils pour époux, et l'Eglise, votre mère, qui vous conduit par la main aux pieds des saints autels, pour vous offrir à Jésus-Christ comme son épouse. Déjà un choix libre et mutuel avait préparé cette union ; des engagements réciproques, une société commune vont à jamais en resserrer les nœuds. Les anges sont

témoins de cette auguste alliance, et s'empressent de la publier au plus haut des cieux, tandis que l'Eglise, réjouie et consolée par votre consécration, en reçoit les vœux solennels qu'elle dépose sur l'autel avec les reliques des martyrs. C'est à la face du ciel et de la terre, parmi les prières et les bénédictions des âmes fidèles, pendant l'immolation de la Victime sainte, que se célèbrent ces noces spirituelles et ce contrat inviolable que l'Agneau scelle de son sang. Un voile noir, symbole de la mort et de la sépulture du Sauveur, annonce à l'épouse sa mort au monde et sa vie cachée et ensevelie avec Jésus-Christ. Les fruits de cette alliance *sont esprit et vie*, l'édification de l'Eglise, la bonne odeur des vertus, le royaume de Dieu formé dans de jeunes cœurs, tous fruits de grace et de salut pour les siècles des siècles.

O sainte, ô divine alliance, heureux ceux qui ont des oreilles pour entendre ces mystères et un cœur pour les sentir ! Mais voici, ma chère sœur, le caractère singulier qui distingue éminemment votre engagement de tous les autres. Une alliance suppose nécessairement des avantages réciproques, des concessions mutuelles : d'une part, la dot de l'épouse; de l'autre, les biens que lui assure son époux. Les vues d'ambition, d'intérêt et de fortune sont presque tou-

jours les seuls liens qui unissent les sociétés hum[illegible]
Les princes, en recherchant la main d'une épouse royale, cherchent en même temps à placer sur leur tête une nouvelle couronne, ou du moins à raffermir la leur. Il en est tout autrement de l'Epoux céleste. Il ne reconnait pour biens véritables que ceux qu'il a légués à ses disciples par son testament de mort: la pauvreté, l'abnégation, les souffrances. Pour que l'épouse trouve grace devant ses yeux, il exige qu'elle ne lui apporte rien autre chose que le parfait dénuement, le sacrifice entier de tout et le néant de soi-même, parce qu'il est assez puissant pour enrichir sa pauvreté. Portez donc à cette divine alliance, non des trésors, non des dignités, non des talents naturels ou cultivés par l'étude, mais un cœur vide de tout ce qui n'est pas Dieu. En deux mots, dépouillez-vous, sacrifiez-vous, oubliez-vous, c'est toute la dot qu'on vous demande pour l'alliance de toutes la plus auguste et la plus sublime: sujet de la première réflexion. De son côté l'Epoux, content de votre sacrifice, s'engage à vous rendre dans l'autre vie, et même dès celle-ci, le centuple promis à ceux qui quittent tout pour le suivre : c'est la seconde réflexion.

O Esprit saint, qui allez consumer cette victime dans les flammes de votre amour, soyez vous-même

[illegible] ma bouche une langue de feu ; donnez, Seigneur, donnez-moi des paroles pour la louange de votre grace. Marie, Mère des Vierges, priez pour nous. *Ave, Maria.*

Iʳᵉ PARTIE. — En choisissant Jésus-Christ pour votre époux, ma chère sœur, vous vous engagez à quitter tout pour le suivre, à lui garder inviolablement la foi promise, en consacrant votre corps par la charité, à lui obéir comme il convient que l'épouse obéisse à son époux. Tels sont les trois sacrifices qui composent cet admirable trésor de dénuement et de pauvreté que vous devez apporter en dot dans votre alliance avec Jésus-Christ.

1° *Séparation.* Je dis, un sacrifice de séparation par lequel vous vous détachez du monde, et de toutes les choses du monde, pour vivre, retirée avec votre époux, dans le secret de la solitude. La voilà cette colombe qui se hâte de rentrer dans l'arche, de peur de contracter quelque souillure, en posant le pied sur une terre inondée d'un déluge d'iniquités! Le Seigneur lui a dit à l'oreille du cœur, comme au père des croyants : Sortez du lieu de votre naissance : *Egredere de terrâ tuâ.* Epouse de Jésus-Christ, poursuit saint Ambroise, ne cherchez pas votre époux où il n'est pas. Or, Jésus-Christ n'est pas du monde, *Christus non est circum-*

foraneus. Jésus-Christ est la paix, et dans le monde règne la discorde; Jésus-Christ est la justice, et dans le monde triomphe l'iniquité; Jésus-Christ n'est point oisif, et la vie du monde n'est qu'un tissu d'inutilités et de frivolités; Jésus-Christ est charité, et le monde ne se plaît que dans les haines, les inimitiés, dans la division des esprits et des cœurs; Jésus-Christ est fidèle dans ses promesses, le monde est parjure et sans foi; on trouve Jésus-Christ dans la solitude, et dans le monde on ne trouve que des idoles; où est Jésus-Christ, là est aussi la liberté, et dans le monde on ne connaît que l'esclavage.

Que quittez-vous donc en quittant le monde? ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. Vous foulez aux pieds des biens fragiles, passagers et terrestres, pour conquérir des biens solides, célestes, éternels; vous fuyez les ténèbres pour jouir de la lumière; vous brisez vos chaînes pour respirer en liberté; vous sortez d'une mer orageuse pour entrer dans un port tranquille; vous quittez un lieu d'exil, d'où l'on ne voit la patrie que de loin, pour vous fixer dans les sacrés parvis de la sainte Jérusalem; en un mot, vous passez de la mort à la vie; car vivre au siècle, c'est mourir, et mourir en Jésus-Christ c'est la vie. Sortez donc, sortez de

cette terre maudite et réprouvée, qui est le lieu de votre naissance : *Egredere de terrâ tuâ* [1].

Mais l'esprit tentateur lui dit : Ne peut-on vivre dans le monde sans vivre comme le monde? pourquoi rompre éternellement avec lui, si l'on peut en user, selon le conseil de l'Apôtre, comme n'en usant pas? Ces biens que vous possédez sont un présent de la main de Dieu : s'il est permis d'en jouir, pourquoi s'en détacher? Vous le voyez, il veut attirer cette âme dans les filets de l'avarice ; mais la grace, qui l'appelle à la perfection de la vie évangélique, lui crie une seconde fois : Sortez, sortez, *egredere*. Heureux celui qui n'a plus d'autre trésor que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi ! L'amour de la pauvreté fait des rois, l'attache aux biens de cette vie ne fait que des esclaves. O pauvreté, pauvreté, notre douce amie, notre chère compagne! O trésor infini, qui se communique sans s'épuiser, qui se donne à tous sans que personne n'y perde rien, qui n'est jamais plus riche qu'alors que celui qui le possède est plus pauvre ! Royaume admirable qui se partage entre tous, sans que le nombre des rois en resserre les limites ! C'est le royaume des cieux, perle vraiment précieuse, et digne d'être achetée au prix de tout le reste ! celui qui l'a trouvée sait bien

[1] Gen. XII.

qu'il est riche, mais il n'en paraît rien au-dehors, parce qu'il la cache et qu'il peut la tenir dans le creux de sa main ! Fermez donc les yeux à l'éclat trompeur de ces richesses dont la possession nous charge, dont l'amour nous corrompt, dont la perte nous tourmente. Rejetez-les loin de vous, comme on se dépouille d'un vêtement inutile, ou d'une parure étrangère, qui devient un fardeau, bien plus qu'un ornement. La seule beauté de l'âme a droit de plaire aux yeux de l'Epoux, parce qu'elle nous est personnelle, et qu'elle nous suit au-delà du tombeau. Sortez, sortez de ce nouveau piège que l'esprit de mensonge dresse sous vos pas : *Egredere*.

Mais voici bien une séparation plus sensible, parce qu'elle touche aux penchants les plus doux et les plus légitimes que la nature ait mis au fond des cœurs. Qui ne sait combien forts sont les nœuds qui nous unissent à une famille chérie ? qui ne connaît les douceurs de l'amitié, le charme de la société domestique, et les touchants souvenirs attachés au toit paternel, berceau de notre enfance, demeure de nos aïeux ? Quoi ! ne puis-je quitter le monde, sans renoncer à ce que j'ai de plus cher au monde ? Faut-il ouvrir une plaie si douloureuse, après tant d'autres sacrifices ? Nœuds du sang, nœuds d'amitiés, nœuds

engagements, nœuds de bienséance, nœuds d'emplois, nœuds d'affaires, Dieu! que de chaînes à briser à la fois! Oui, ma chère sœur, mais qu'importe, si l'on est heureux d'en être délivré? Souvenez-vous que vous n'êtes pas née pour vos parents ni pour vous, mais pour ce Dieu à qui vous avez commencé d'appartenir, avant même que vous eussiez commencé d'être. Sortez donc du sein de votre famille, oubliez la maison de votre père : *Egredere de cognatione tuâ et de domo patris tui.* — Et où irai-je, Seigneur, séparée du monde, dépouillée de mes biens, éloignée de parents chéris? — Venez dans la terre que je vous montrerai : *Veni in terram quam monstravero tibi.* Héritière de la foi d'Abraham, elle marche, comme lui, sans savoir où tendent ses pas; une voix secrète l'appelle; une main invisible la conduit de l'Egypte dans la terre promise; l'Esprit la ravit dans le désert, où habite son Epoux. Ainsi, ma chère sœur, vous remplissez ce premier engagement de tout quitter pour suivre votre Époux; ainsi vous acquittez une partie de la dot que réclame votre alliance avec Jésus-Christ, en vous dépouillant, par le vœu de pauvreté évangélique, de tous les objets que ce soleil d'un jour éclaire; ainsi vous restez seule avec vous-même; mais c'est encore trop de vous-même, pour un Dieu qui

ne veut de vous que l'oubli de tout vous-même. Préparez-vous à de nouveaux sacrifices.

2° *Privation.* Je dis en second lieu, un sacrifice de privation, par lequel vous refusez à vos sens l'usage des plaisirs, même légitimes, pour consacrer votre corps à Jésus-Christ, par le vœu de la sainte virginité, vœu sublime, qui acquiert spécialement aux âmes religieuses le titre d'épouses de l'Agneau, en même temps qu'il donne à Jésus-Christ sur leur corps un droit sacré et inaliénable. Vivez donc désormais, ma chère sœur, comme si déjà vous étiez affranchie de l'esclavage des sens. Que votre âme prenne l'essor, et se détache de cette maison de boue, qui de toutes parts menace ruine. N'ayez d'autre commerce avec votre corps, que celui d'un maître avec un esclave rebelle, qui veut être servi, si on ne le force à servir lui-même. Réformez cette chair d'humiliation et de péché, à l'image du corps glorieux de Jésus-Christ ressuscité ; qu'elle devienne impassible, spirituelle, j'ai presque dit, angélisée, *angelisata caro* [1]. Fiancée, comme une vierge chaste, à l'Epoux qui ne se plaît que parmi les lis, respectez votre corps comme le temple de l'Esprit saint, vos membres comme les membres de Jésus-Christ ; mais ne crai-

[1] Tertullien.

gnez pas de les dévouer aux pieuses rigueurs de la pénitence, sans laquelle il n'y eut jamais de véritable chasteté. C'est la chasteté qui fait les anges, dit saint Ambroise[1]. Une âme chaste, dit saint Bernard, est par vertu ce que l'ange est par nature; il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange, mais il y a plus de courage dans celle de l'homme.

Ne vous souvenez donc plus que vous avez un corps, que pour en faire un sujet continuel de mérites, que pour vous réjouir d'avoir trouvé une victime dont votre Epoux agrée le sacrifice. Ainsi vous entrerez en participation de ce glorieux sacerdoce que les Pères de l'Eglise attribuent aux vierges, sans doute parce qu'elles s'immolent elles-mêmes, comme des hosties vivantes, sur l'autel du divin amour. A l'exemple du saint homme Job, vous ferez un pacte avec vos yeux et avec votre cœur, pour n'admettre aucune pensée qui puisse blesser les saintes jalousies de l'Epoux sacré. Vous marcherez sur les traces de Marie, qui la première a levé l'étendard de la virginité. Vierge comme elle, non-seulement de corps, mais surtout d'esprit, humble de cœur, grave dans vos discours, modeste dans toutes vos démarches, appliquée à un travail assidu et sanctifié par une

[1] *Castitas angelos facit.* S. Ambroise.

prière fervente, jalouse de réserver, dans un profond recueillement, tous vos sentiments et tous vos désirs au Dieu que votre cœur aime, vous refuserez à vos sens les consolations les plus innocentes, pour mieux jouir des délices de l'esprit. Comme Marie, dont saint Ambroise nous a laissé dans ses écrits une image si parfaite, vous ne donnerez à votre corps qu'autant de nourriture qu'il en faut pour soutenir sa faiblesse, jamais assez pour flatter ses appétits ; nourriture commune et sans apprêts, dont la nécessité seule assaisonnera la frugalité. Le sommeil se règlera toujours sur le besoin, sans jamais le prévenir ou l'étendre au-delà des justes bornes ; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions, en sorte que vous puissiez dire avec l'épouse des Cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille[1], » et que les fonctions mêmes de la nature commencent à devenir des opérations de la grace. Vous le voyez, ma chère sœur, une vierge chrétienne imite sur la terre la vie des purs esprits dans le ciel, où l'on ne connaît plus les tribulations de la chair ; elle semble avoir oublié qu'elle a un corps, ou du moins elle vit comme un ange dans un corps mortel, parce que la chasteté ne sait point être captive de la tyran-

[1] *Ego dormio, sed cor meum vigilat.* Cant. v, 2.

nie des sens[1]. Il ne lui reste plus, pour acquitter entièrement sa dot, que de se dépouiller de son esprit et de sa volonté propre, par le vœu de la sainte obéissance, troisième sacrifice, que j'appelle un sacrifice d'abnégation.

3° *Abnégation*. Dieu, dit saint Bernard[2], a établi une loi proportionnée à la dignité de l'alliance des vierges avec Jésus-Christ. Pour un époux mortel on est obligé de quitter son père et sa mère ; mais il a ordonné que pour l'Epoux céleste on se quitterait soi-même. N'est-il pas juste que nous fassions hommage de tout à Celui de qui nous avons tout reçu? Malheur donc à qui se réserve soi-même, après avoir fait don de tout le reste! Malheur à l'âme avare qui retranche la meilleure partie de l'holocauste, en oubliant de se compter elle-même dans le nombre des victimes qu'elle doit immoler à son Dieu! C'est la parole de l'Evangile, je vous la donne toute pure, sans exagération : Que celui qui veut être mon disciple, se renonce lui-même : *Abneget semetipsum*. Mais, ma chère sœur, comment renoncerez-vous à

[1] *Pudicitia nescit esse captiva*. S. Ambroise.

[2] *Totum exigit, qui totum dedit. Non est devotionis dedisse propè totum, sed fraudis est retinuisse vel minimum....*

Qui relinquere universa disponis, te quoque inter relinquenda numerare memento, immo maximè et principaliter. S. Bernard.

vous-même? En obéissant aux supérieurs pour obéir à la règle, et à la règle pour obéir à l'Evangile. Hélas! qui n'a pas fait une triste expérience des erreurs et des désordres qui prennent leur source dans l'attache à notre propre volonté? C'est par elle qu'est tombé le premier homme, et depuis cette chute, que de fruits amers a produits cette déplorable épreuve d'une dangereuse liberté! Quelle liberté que celle dont il est si facile d'abuser, qui nous expose sans cesse à nous rendre indépendants de Dieu, esclaves de nous-mêmes! Ce n'est pas être libre; c'est servir, en nous livrant à notre propre volonté, le maître le plus aveugle et le plus injuste; ou si c'est une liberté, le meilleur usage que nous puissions en faire, c'est de consentir à n'en point user. Vous trouverez, ma chère sœur, dans la solitude, comme dans le monde, une imagination qu'il faut ramener de ses écarts; un esprit volage qu'il faut rappeler de sa dissipation; un cœur prompt à s'échapper qu'il faut retenir; des souvenirs importuns qu'il faut effacer; des goûts frivoles qu'il faut éteindre; des désirs qu'il faut diriger; des sens qu'il faut crucifier; un temps précieux dont il faut profiter; une éternité invisible et éloignée qu'il faut rapprocher de vous et vous rendre présente. Mais ce que vous chercheriez en vain dans ce monde,

et ce que vous trouverez dans la solitude, c'est un rempart qui vous défendra contre votre propre fragilité; une règle sûre et infaillible, dont la douceur tempère la fermeté, qui vous ferme les yeux pour mieux vous éclairer, qui vous conduit sans vous égarer, qui vous captive sans violence, qui vous impose un joug qu'en même temps, elle vous fait aimer, qui vous presse et vous resserre de toutes parts, afin que vous ne puissiez plus respirer que du côté du ciel! Ecriez-vous donc volontiers avec saint Bernard : « Qui me donnera cent supérieurs au » lieu d'un pour me gouverner? ce n'est pas une gêne » c'est un secours; plus je dépendrai de mes supé- » rieurs, moins je serai exposée à moi-même. » Hélas! en me demandant de renoncer à ma volonté, on ne me demande rien qu'il ne fallût aussi sacrifier dans le monde. Que dis-je? et quelle différence entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les caprices, les rebuts, les bizarreries, les bienséances gênantes du monde, et les sujétions faciles d'une communauté! Là ce sont des croix d'esclaves; ici, des croix qu'on aime, qu'on adore, qu'on porte avec joie. O douce paix! ô heureux oubli de soi-même! ô pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse, comme de son argent

vous-même ? En obéissant ar ... icité des enfants à la règle, et à la règle ... par la main, sans Hélas ! qui n'a pas fai ... is s'informer ! Obéis-reurs et des désordr ... ues les démarches ; obéis- l'attache à notre ... rend le cœur prompt, docile, tombé le prem ... nances de la nature ; obéissance du de fruits ... qui renonce à ses lumières pour suivre d'une dr ... autrui ! O divine vertu ! heureux celui qui il est ... possède ! Enfin, ma chère sœur, votre dot de ... ement et de désappropriation est acquittée, vous vous êtes perdue vous-même pour vous retrouver en Dieu. Il ne vous reste rien, pas même ce *moi* si chéri, si subtil, si habile à se déguiser, à se retrancher dans les plus intimes replis de notre cœur. Mais peut-être dites-vous avec le prince des Apôtres : Seigneur, voilà que j'ai tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc ma récompense ? *Ecce reliquimus omnia, et secuti sumus te; quid ergo erit nobis*[1]. Et l'Epoux vous répond : En vérité je vous le dis : vous recevrez le centuple dès ici-bas, et vous posséderez la vie éternelle : *Centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit*[2]. C'est le sujet de la seconde partie.

IIe PARTIE. — *Avantages de la vie religieuse.*

[1] Matth. XIX, 32. [2] Ibid.

·eu n'attacherait pas des graces spéciales et
·ves singulières à la profession des vierges,
·s vrai de dire, ma chère sœur, qu'en
.e vocation sainte, vous avez choisi,
.arie, la meilleure part[1]; en sorte que, sans
.ier des compensations que Jésus-Christ vous assure
dès cette vie, et de ces magnifiques promesses dont
l'héritage vous attend dans le Ciel, lorsque, heureuse
épouse, il vous sera donné de suivre votre Epoux partout
où il va, et de répéter ce cantique nouveau que
les compagnes de l'Agneau ont seules droit de chanter;
sans parler de cette couronne plus brillante, de cette
place plus sublime, où vous appelle l'éminente dignité
des vierges, vous trouveriez toujours votre avantage
dans cette alliance, puisque vous n'y engagez
rien que déjà vous ne deviez à Dieu à titre de justice
et de reconnaissance, rien que tôt ou tard il ne vous
faille quitter, rien dont la jouissance et la possession
ne soit au fond plus à charge que le sacrifice. Mais
votre Epoux, qui veut être aimé et servi en Dieu, sait
aussi, quand il lui plaît, récompenser en Dieu. Vous
saurez, dit-il, que je suis le Seigneur: *Scies quia
ego Dominus*. Vous le saurez, et cette connaissance
sera la règle de vos devoirs envers moi; vous le

[1] *Meliorem partem elegit*. Luc. x, 42.

saurez, et l'expérience que vous allez en faire vous donnera la mesure de mes bienfaits : ce que vous avez semé dans un si riche fonds, vous le recueillerez au centuple.

1° *Temporels*. Je dis premièrement *le centuple* dans les avantages même temporels dont jouissent les âmes religieuses. La promesse de Jésus-Christ est formelle : *Centuplum accipiet* : Il recevra le centuple en cette vie. Et de peur que cette interprétation que je donne au texte ne paraisse arbitraire, je dois rappeler en passant qu'elle est adoptée unanimement par tous les Pères [1], justifiée par le sens même des paroles qui établissent une distinction entre ce centuple promis et les biens de la vie éternelle, enfin clairement développée, expliquée dans ce passage d'un autre Evangéliste : Personne ne laisse sa maison, ou ses parents, pour le royaume de Dieu, qui n'en reçoive beaucoup plus dès cette vie, et qui n'ait au siècle à venir la vie éternelle [2]. D'où je conclus, d'après le langage ordinaire de l'Ecriture, qui prend un nombre certain pour un nombre indéterminé, qu'une vierge chrétienne qui a tout quitté pour suivre Jésus-Christ, son époux, a droit de s'at-

[1] S. Ambros. *de Virginibus*, lib. I, c. XI, n° 64.

[2] *Et non recipiat multo plura in hoc tempore, et in sæculo venturo vitam æternam*. Luc. XVIII, 30.

tendre à retrouver, même dès cette vie, tout ce qu'elle a perdu, et beaucoup plus qu'elle n'a perdu, ou, si vous le voulez, des biens plus abondants et plus précieux : *Centuplum accipiet.* Cette parole a de quoi surprendre ces hommes aveugles et insensés qui ne voient dans le cloître qu'un tombeau où l'on meurt tous les jours sans cesser de vivre ; dans la solitude, qu'un exil affreux dont la joie et la paix sont bannies ; dans la pauvreté volontaire, qu'une indigence honteuse ; dans l'obéissance, qu'un injuste et douloureux esclavage ; dans la plus belle des vertus, qu'une éternelle souffrance de la nature ; dans la perpétuité des engagements, qu'un joug odieux, un état violent où l'âme est accablée à chaque instant de tout le poids et de toute la durée d'un long et rigoureux sacrifice ; dans les saintes épouses de Jésus-Christ, que d'innocentes victimes arrachées aux douceurs de la société pour être immolées sous le glaive d'une superstition cruelle. Fausse et stérile pitié ! que ne puis-je attirer le monde entier dans la solitude; j'arracherai de sa propre bouche l'aveu de son injustice, et la louange du désert.

En effet, ma chère sœur, qu'avez-vous donné au Seigneur, qu'il ne vous rende avec usure ? Pour lui vous avez quitté le monde, et il vous ouvre un asile

dans sa maison sainte ; il vous recueille à l'ombre de ses ailes, dans le secret de son sanctuaire. Qu'y trouvez-vous ? des plantes qu'un fleuve de paix et de grace arrose, où fleurissent les plus odoriférantes vertus ; des yeux baissés et presqu'éteints, mais dans lesquels reluit la sérénité du divin amour ; un silence semblable à celui de la sainte Jérusalem, et qui n'est interrompu que par le bruit des travaux et les sacrés cantiques ; la joie du paradis terrestre avec la pénitence du premier homme ; votre demeure transformée en un temple ; Dieu qui préside à l'assemblée des justes ; l'Esprit saint qui verse la plénitude de ses dons et de ses lumières ; la bonne odeur de Jésus-Christ répandue de toutes parts ; une paix douce et constante, qu'aucun nuage n'altère, que nulle crainte n'alarme, qu'aucun désir ne trouble, que nul souvenir, que nulle inquiétude n'empoisonne ; tous les cœurs et tous les esprits qui n'en font qu'un, parce qu'il sont tous unis dans une même charité. Là brille un ciel nouveau sur une nouvelle terre, ou plutôt le ciel lui-même est descendu sur la terre, et semble s'y rendre visible et presque sensible à travers les voiles de la foi. Bienheureuses cellules, s'écrie saint Jean Chrysostôme, qui ne le cèdent point aux demeures célestes, puisqu'elles sont embellies par la visite des

anges et du Roi même des anges ! Heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher leurs délices dans la maison du Seigneur ! Mais hélas ! que leur bonheur est peu goûté ! Où sont-ils ces beaux jours de l'Eglise primitive, où les fidèles, sans sortir de leurs familles, vivaient en religieux ; c'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées, après que le siècle se fut introduit dans l'Eglise. Les villes se changèrent alors en monastère, les solitudes devinrent des villes. J'ouvre les Pères, je ne trouve de toutes parts que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens dans la solitude. La louange du désert et de la fuite du siècle ne tarissait point dans leur bouche. Saint Grégoire, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, autant de trompettes évangéliques qui invitent les fidèles à venir dans le silence et la retraite apprendre à être heureux. Si quelques-uns étaient retenus dans le monde par des liens plus forts ou des obstacles imprévus, on les voyait s'affliger sans mesure, et se plaindre amèrement que leurs péchés leur eussent fermé l'entrée du paradis terrestre. Chaque famille avait ses vierges. On méprisait si fort le monde, qu'en consacrant les enfants au Seigneur avant l'usage de la raison, on croyait leur rendre un

service. Hélas ! nous avons oublié aujourd'hui qu'être chrétien et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose ; nous attendons pour le quitter, qu'il nous repousse lui-même ; éloignés de Dieu par le désordre de notre volonté et forcés de renoncer au monde qui ne veut plus de nous, nous ne vivons point à Dieu, parce que nous ne le voulons pas, ni au monde, parce que nous ne le pouvons plus. Que les temps sont changés ! O Eglise de France ! mère autrefois si féconde en enfants du cloître ; mais aujourd'hui, épouse veuve et désolée, qui me donnera de voir ces temps heureux où florissaient tant d'illustres solitudes, cultivées par des mains pures, où de tous les points, s'élevaient tant de monastères, asiles de la religion, de la charité, de l'innocence ou du repentir. Hélas ! de tous ces monuments de la piété de nos pères, il ne reste plus que des ruines ; la race impie a passé, et la destruction a marché devant elle ; mais ils revivront ces beaux jours ; les voilà qui viennent avec la paix de l'Eglise !.....

Pour Jésus-Christ, vous vous êtes dépouillée des faux biens du monde ; mais la même main qui donne leur pâture aux petits des oiseaux, et qui habille les fleurs des champs avec tant de magnificence, [illegible]

pourvoir à vos besoins et enrichir votre pauvreté ; mais à la place de ces soins inquiets, de ces soucis amers, de ces éternelles alarmes, auxquelles sont assujettis les gens du monde, pour étendre ou conserver, pour défendre ou disputer les limites ou les droits d'un misérable héritage, vous trouverez dans les saints exercices, dans les douces sollicitudes de la vie commune, une source inépuisable de plaisirs purs et de joies sans mélange. Ici, ma chère sœur, je ne puis résister au désir de détacher quelques fleurs des écrits des SS. Pères, pour en embellir votre couronne. Ecoutons S. Jean Chrysostôme [1] sur les avantages attachés à l'état religieux : « Les âmes qui vivent au Seigneur » dans la solitude ne sont plus exposées ni aux chagrins de la vie, ni aux pertes qui accompagnent les » richesses, ni aux distractions des affaires, ni aux » orages des passions ; elles ont préféré au tumulte » des villes et aux agitations du monde le silence » d'un monastère retiré. Là elles s'entretiennent » dans une paix profonde avec les montagnes et » les vallées, les fontaines et les ruisseaux, avec le » ciel et les astres, et surtout avec Dieu, à qui elles » parlent sans cesse dans la joie d'une conscience » pure. Dégagé du poids des vices, leur esprit libre et

[1] Serm. LXVIII, sur S. Matth. 21.

» léger, s'élève en haut comme l'air le plus délié et
» le plus serein. On voit ces lumières du monde se
» lever avant le soleil, tenir leurs affections et leurs
» pensées unies au Seigneur, avec un cœur ardent,
» une vigilance modeste, une attention respectueuse.
» Bientôt elles vont toutes ensemble composer un
» chœur sacré, pour chanter d'une commune voix,
» des hymnes et des cantiques à la gloire de l'E-
» poux. On les prendrait pour des anges descendus
» du ciel, puisqu'aussi bien elles en ont l'innocence,
» et ne s'occupent comme eux qu'à louer et bénir le
» Seigneur. Jésus-Christ parle par leur bouche; leur
» voix est soutenue par la grace du Saint-Esprit,
» qui se sert de leur langue pour en tirer une har-
» monie divine. Tous ceux qui les approchent, s'en
» reviennent édifiés des charmes de leur désert, de
» la douceur de leur conversation, du bonheur et
» de la sainteté de leur vie. L'une s'entretient avec
» les prophètes et les apôtres; une autre occupe son
» esprit des grandeurs de Dieu, des misères de cette
» vie, et de l'éternelle félicité des saints. Ainsi la pa-
» role de Dieu, plus douce que le miel, devient leur
» nourriture; c'est l'Esprit saint lui-même qui ré-
» pand ce miel dans leurs cœurs, comme dans des
» vases bien préparés. Elles-mêmes semblables à des

» abeilles saintes, composent un miel céleste avec
» la fleur des vertus. Là les entretiens sont assai-
» sonnés d'une joie modeste et tranquille; nulle pa-
» role profane, vaine, ou superflue : on se contente
» de demander ce que c'est que le sein d'Abraham,
» quelles sont les couronnes que Dieu promet aux
» vierges, quelle sera cette union ineffable que nous
» devons avoir un jour avec Jésus-Christ. » Otez de
cet état les ombres et les voiles, vous êtes transporté
dans le ciel, sans quitter la terre.

Enfin, pour Jésus-Christ vous êtes sortie du sein
de votre famille. Vous avez dit à Dieu : Vous êtes
mon père et ma mère ; et voici que dans cette sainte
maison, vous devenez membre d'une famille spiri-
tuelle, qui vous adopte au nombre de ses enfants.
Ce n'est point la chair ni le sang qui forme cette
nouvelle alliance, mais la grace et la charité, et les
nœuds n'en seront que plus étroits et plus doux.
Céleste union, qui confond tous les cœurs, qui ne
connaît d'autres noms que ceux de mère et de sœur,
d'autre distinction que celle d'une humilité plus pro-
fonde, qui, en nous rendant tous libres, nous fait
en même temps esclaves et tributaires les uns des
autres! Vous serez sœur, vous serez servante, vous
serez encore mère, selon la grace, de cette précieuse

jeunesse qui, cultivée et redressée par vos soins, donnera des vierges au cloître, des exemples au monde, des consolations à l'Eglise, au ciel des élus.

2° *Spirituels*. Je dis en second lieu, le centuple dans les trésors de la grace et les augustes prérogatives dont le Seigneur se plaît à honorer les âmes qui lui sont consacrées. *Centuplum accipiet*. Jusqu'ici nous n'avons considéré que les dehors et comme l'écorce de leur vie; nous nous sommes, pour ainsi dire, arrêtés sur le seuil du temple: que serait-ce s'il nous était permis de pénétrer dans le secret du sanctuaire, si nos yeux pouvaient soutenir l'éclat de ces lumières vives et de ces consciences pures qu'aucune tache n'obscurcit. Il faudrait la bouche d'un ange et le cœur d'un séraphin pour dire et les délices d'une oraison sublime, et ces états divers où l'âme se purifie, s'éclaire, se transforme en Dieu, et cette échelle mystérieuse où elle monte par degrés et de vertus en vertus jusqu'à la splendeur du jour parfait, et cette union intime où se consomme l'alliance de l'âme avec Jésus-Christ, qui épuise en elle tout désir, et cette vie cachée et recueillie dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste et tranquille, riche en la présence de Dieu[1], et tous ces biens spirituels

[1] *Petr*. I, Ep. III, 4.

et invisibles, au prix desquels toute beauté s'efface, toute gloire s'éclipse, tout sentiment s'éteint[1]. Mais la grace a ses mystères, aussi bien que la foi. Respectons les voiles dont le Seigneur couvre ses dons, et que la bouche de l'homme ne révèle pas ce que Dieu dit en secret et comme à l'oreille de ses épouses. Arrêtons-nous aux privilèges attachés à la profession des vierges. Saint Cyprien les appelle les fleurs du jardin de l'Eglise, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ[2]. Tertullien ne craint pas de les associer à la famille des anges[3]. Saint Ambroise, en plaçant dans le ciel l'origine de la virginité, la fait découler comme de sa source, de Dieu dans Jésus-Christ, de Jésus-Christ dans Marie, et de Marie dans toutes les âmes pures qui marchent à sa suite dans les voies de l'innocence; d'où il conclut que la terre n'est pas digne de posséder ce trésor, et que le ciel en est la véritable patrie[4]. Enfin, l'écrivain sacré nous représente cette belle vertu, comme le plus sûr moyen de nous approcher de Dieu, et de

[1] *Cui comparata omnis jucunditas mæror est, omnis suavitas dolor, omne dulce amarum, omne decorum fœdum.* S. Ambros.

[2] *Flos ecclesiastici germinis illustriorem portionem gregis Christi.* S. Cyp.

[3] *Virgines de familiâ angelicâ deputantur.* Tert.

[4] *Si ibi est patria, ubi genitale domicilium, in cœlo profectò est patria castitatis; itaque hìc advena, ibi incola est.*. S. Ambros.

devenir son image : *Incorruptio facit esse proximum Deo.* Mais le titre le plus doux et le plus glorieux qui soit spécialement attribué aux vierges, c'est sans doute celui d'épouses de l'Agneau. Seules dans toute l'Eglise, elles s'engagent par un vœu formel à ne contracter aucune alliance terrestre, et pour reconnaître un si généreux sacrifice, le Seigneur leur donne droit de l'appeler leur époux : *Vocabit me vir meus*[1]. Pour justifier, ma chère sœur, la sagesse de votre choix, et vous faire sentir toute la dignité de ce titre auguste, qu'il me suffise de vous mettre sous les yeux ce trait si touchant rapporté par saint Ambroise [2], dont je ne fais que citer les paroles : « Une jeune vierge illustre selon le monde, » plus illustre encore devant Dieu, pressée par ses » parents et ses proches de donner sa main à un époux » mortel, courut se réfugier dans le lieu saint ; et » quel asile convenait mieux à une vierge, que le » temple où s'immole l'Agneau sans tache ? On la » voyait, debout près de l'autel, cette hostie de la » pudeur, cette victime de la chasteté, d'abord suppliant le Pontife de lui imposer les mains, de la » bénir par les prières sacrées, puis impatiente d'un » délai, commandé par la prudence, mais trop long

[1] Osée. II, 16. [2] *De virginitate.* XI, 65.

» au gré de ses désirs, embrassant étroitement les
» saints autels. Le voile que vous me refusez, s'écrie-
» t-elle, couvrira-t-il mieux ma tête que cet autel
» qui le sanctifie? Puis-je être mieux voilée que par
» cet autel, où Jésus-Christ, notre chef, s'immole
» tous les jours? O mes parents, que faites-vous? pour-
» quoi me proposez-vous une nouvelle alliance? je
» suis déjà pourvue. Vous m'offrez un époux, j'en
» ai trouvé un plus digne de moi : supposez au vôtre
» toutes les richesses, exaltez sa naissance, parlez-
» moi de son pouvoir et de ses dignités; nul autre
» n'oserait se comparer au mien : l'univers est dans
» ses domaines, sa puissance ne connaît d'autres
» bornes qu'un empire absolu, et ses titres sont dans
» le ciel. Si vous en avez un qui lui ressemble, je
» veux bien que vous me proposiez le choix; que
» si vous n'en trouvez point, ce n'est plus vouloir
» mon bonheur, c'est me porter envie. »

3° *Eternels.* Il est temps, ma chère sœur, de vous montrer, dans les richesses de la gloire, le dernier sceau que Jésus-Christ met à ses récompenses, et c'est par là que je termine ce discours : *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* Venez voir mourir la vierge fidèle, après l'avoir vue s'user et se consumer peu à peu dans les saintes ardeurs de

la charité, comme la lampe du sanctuaire qui luit suspendue devant la face du Très-Haut. Enfin le moment suprême est arrivé. Son âme, à demi échappée de son corps, se rend presque visible sur son visage. Déjà elle entend les concerts des Séraphins; elle semble goûter d'avance la douceur des joies célestes. Comme une flamme s'élève et vole d'ellemême au lieu de son centre, comme un fruit mûr tombe et se détache sans effort, ainsi le souffle du divin amour cueille cette âme sainte et mûre dès long-temps pour le ciel. Elle meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; elle meurt, et l'on dirait qu'elle sommeille encore, tant elle a passé avec douceur. Cependant le ciel s'ouvre, et voici venir une voix, c'est la voix de l'Epoux qui appelle l'épouse: Levez-vous, lui dit-il, hâtez-vous, chaste colombe, et venez, le temps des épreuves est passé, venez recevoir la couronne: *Veni, sponsa mea, veni, coronaberis*. Vous avez choisi la dernière place dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs; vous vous êtes estimée heureuse d'être appelée la servante du Seigneur, et voici que l'humilité vous élève un trône de gloire. Epouse de l'Agneau, montez au ciel. Alors il lui donne le baiser de paix; elle reçoit un nom nouveau; il orne sa

tête de l'auréole des vierges; il lui met au doigt l'anneau royal, et à la bouche ce cantique mystérieux que chantent sur les collines éternelles, les compagnes de l'Agneau, en marchant à sa suite partout où il va[1] : A Jésus-Christ et pour toujours; à Jésus-Christ dans l'abondance; à Jésus-Christ dans la pauvreté; à Jésus-Christ dans la joie; à Jésus-Christ dans les larmes; à Jésus-Christ dans les consolations; à Jésus-Christ dans les honneurs; à Jésus-Christ dans l'ignominie; à Jésus-Christ et pour toujours; à Jésus-Christ à la vie; à Jésus-Christ à la mort; à Jésus-Christ sur la terre; à Jésus-Christ dans le ciel; à Jésus-Christ dans le temps, à Jésus-Christ dans l'éternité; à Jésus-Christ et pour toujours! O le beau cantique qui doit être un jour éternel dans les cieux!

[1] *Sequuntur Agnum quocumque ierit.* Apoc. XIV, 4.

APOLOGIE DE LA VIE CONTEMPLATIVE.

1840.

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ.

Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée.

Vous connaissez, M. T. C. F., les circonstances dans lesquelles le Seigneur Jésus rendit ce témoignage. Reçu dans la maison de Lazare, il voit d'un côté les empressements de Marthe, s'employant avec zèle aux divers ministères que réclame l'hospitalité; de l'autre, il contemple Marie, recueillie à ses pieds dans un religieux silence, méditant avec amour les paroles qui sortent de sa bouche; et, comparant les mérites de ces deux femmes, d'ailleurs si admirables, qui lui consacrent des soins pieux, il n'hésite pas à donner la préférence à Marie. *Maria optimam partem elegit.* Ce n'est point ainsi que juge un monde aveugle ou irréfléchi. Il ne veut pas comprendre qu'il y a dans l'ordre du salut des voies différentes, des vocations diverses, des états de vie de plus d'un genre, et que

l'Esprit souffle, quand il lui plaît et selon qu'il lui plaît, dans les âmes ou cette ardeur de charité expansive qui les pousse à l'action, ou cet attrait de solitude, ce goût du désert qui les fait se reporter sur elles-mêmes, ou plutôt dans le sein de Dieu, pour y vaquer aux doux loisirs de la contemplation. En ce qui touche en particulier l'état religieux, le monde veut bien tolérer, en considération des avantages matériels qu'en retire la société, les vocations qui se partagent entre les exercices de la vie intérieure et les œuvres de la vie active. Il lui arrive même quelquefois de leur décerner des éloges. Ainsi il célèbre et bénit ces filles de Vincent, et ces hospitalières de tous les ordres, si dignes en effet de l'admiration de la terre comme des complaisances du ciel, qui vont chercher et consoler le malheur dans ses réduits obscurs, s'asseient au chevet du malade, recueillent dans leurs bras l'enfant abandonné et l'entourent de soins maternels. Il reconnaît les services des congrégations enseignantes qui initient les jeunes générations à l'étude des lettres humaines. Mais il n'éprouve que de l'indifférence, pour ne pas dire du dédain, pour ces cloîtres et ces monastères où fleurit la vie de silence, de prières et d'expiation, se persuadant qu'une telle vie est oiseuse, si on l'envisage en elle-même, et inutile, si on la

considère dans ses rapports avec la société. Eclairons, s'il se peut, ces esprits prévenus; montrons-leur combien il y a d'injustice et de précipitation dans leurs jugements; et cette éminente prérogative que Jésus-Christ a reconnue à Marie et à ses généreuses émules, prouvons que les aveugles préventions du monde ne la leur raviront pas : *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ.* C'est tout le sujet de ce discours.

O Marie, Reine des Vierges, il s'agit ici de votre gloire, priez pour nous ! *Ave Maria.*

Et d'abord, peut-on raisonnablement appeler oiseuse une vie qui est employée à la louange de Dieu, à la culture et au perfectionnement de l'âme ? Louer Dieu ! est-il une occupation plus noble, plus sainte, plus sérieuse, plus digne de la créature raisonnable que celle-là ? Louer Dieu ! mais c'est la vie du ciel commencée sur la terre; c'est la vie de ces esprits bienheureux qui ne cessent et ne cesseront de chanter l'hosanna sans fin dans l'éternité des siècles. Louer Dieu ! mais c'est l'exercice de nos facultés, sans contredit le plus consolant et le plus glorieux. Car pourquoi Dieu, en créant l'homme intelligent et sensible, l'a-t-il établi roi sur l'univers, si ce n'est pour être glorifié dans ses œuvres par celui

qui peut seul en comprendre les merveilles ? Pourquoi ce cœur qu'il lui a donné, si ce n'est pour aimer le bien infini ? et pourquoi cette langue, si ce n'est pour dire et répéter qu'il l'aime et l'adore ? Parmi tous les soins divers qui partagent votre existence, nommez-en un qui approche seulement de celui-là, vous tous qui, blasphémant ce que vous ignorez, prenez en pitié les enfants du cloître, les filles de la solitude ! Vos envies, peut-être, vos intrigues, vos rivalités, vos tourments d'ambition, la stérilité de vos journées, l'inutilité de vos veilles, le vide ou la malignité de vos entretiens, la vanité de vos prétentions ? ou bien encore votre ennui promené de cercle en cercle, la frivolité de vos lectures, vos longues heures perdues dans une indigne mollesse, ou ces heures plus oiseuses encore employées à parer un corps de boue ? Et remarquez que nous ne parlons ici que de la partie de votre vie la plus innocente : que serait-ce, grand Dieu, si nous en voulions examiner les hontes et les excès ? Mais par respect pour le sujet que nous traitons, et pour ces saintes âmes qui nous écoutent, tirons le voile sur ce tableau d'ignominies !

Non, non, N. T. C. F., la vie de l'homme ne s'exerce pas seulement par les inquiétudes de l'esprit, les mouvements tumultueux du cœur, les impressions

grossières des sens. Il est en nous un autre principe de vie, et de vie plus pleine et plus abondante, qui a aussi son activité; c'est la vie de l'âme, de la pensée, du sentiment dont la piété nourrit les saintes flammes. Ceux qui ne voient pas cela ne comprennent l'homme que par ce qu'il y a de plus vil et de plus vulgaire dans sa nature. Rien n'existe pour eux en dehors des sens, en dehors de la matière et des intérêts misérables qui s'agitent dans ce monde inférieur. Ils n'aperçoivent rien au-delà de cet étroit horizon, où tout se voit par les yeux ou se touche de la main. Peu d'hommes, il est vrai, sont assez insensés pour adopter le matérialisme comme principe et comme doctrine. L'esprit résiste à tous les efforts qu'on fait pour l'étouffer; l'âme remonte sur les arguments qu'on entasse pour la nier, comme le ressort comprimé qui réagit avec plus de force. Mais que le nombre est grand de ceux qui, spiritualistes en théorie, se montrent matérialistes dans la conduite, qui jugent et raisonnent, parlent et agissent, comme si tout l'homme se terminait à ce corps qui va se dissoudre, à cette figure du monde qui passe et va bientôt s'évanouir. Aux yeux de tels hommes, on est oisif dès qu'on ne se mêle pas à leurs intrigues, à leurs passions, à leurs folies, dès qu'on s'éloigne

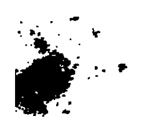
prudemment du tourbillon qui les emporte par tous les vents qui soufflent des quatre points du ciel, dès qu'on s'affranchit des mille liens qui les enchaînent à la terre, pour prendre un essor plus libre vers le séjour de la lumière et de la paix. Faut-il leur dire que les plus sages d'entre les païens avaient des idées plus élevées de la nature humaine que des chrétiens nourris dans les splendeurs de la foi ? Ils avaient compris, malgré les ténèbres qui couvraient leur intelligence, que l'âme, céleste émanation de la Divinité, en s'isolant du monde, s'épure et se fortifie, qu'elle s'illumine en s'approchant de la source de son être. Veilles, abstinences, privations, fuite du commerce des hommes, longues années de méditation assidue et de rigoureux silence, aucun sacrifice ne coûtait à leur générosité pour payer le bonheur de s'élever à la contemplation de la vérité pure. Ecoutez ces oracles de la sagesse antique qui semble avoir comme pressenti la perfection de l'Evangile. L'un résume tous les devoirs de l'homme dans ce précepte unique : *Connais-toi toi-même !* L'autre, dans cette formule encore plus concise : *Abstiens-toi !* Celui-là, seul impassible, au milieu d'une foule en larmes qui déplore le naufrage de ses richesses, proclame qu'il *porte tout avec lui*, parce qu'en effet notre





âme est le seul trésor qu'à travers les tempêtes de ce monde agité, nous puissions sauver et amener au rivage. Blâmerez-vous dans la règle des Benoît, des Thérèse, des abbé de Rancé, ce que vous admirez dans les préceptes de Socrate, de Zénon, de Pythagore? Ou bien ceux-ci seraient-ils dignes d'éloges pour avoir obéi aux inspirations d'une raison élevée, et ceux-là dignes de mépris, parce qu'ils ont puisé aux sources de la foi les motifs de leur abnégation et de leur sacrifice?

Converser avec Dieu, aspirer à l'invisible, se nourrir de la méditation des vérités éternelles, dans une profonde séparation du monde, de ses passions, de ses intérêts, de ses vanités, n'est donc point une vie oiseuse et vide; mais une existence pleine, sérieuse et la plus noblement occupée, surtout si vous considérez que ces âmes, vouées par état à la contemplation, tout en s'unissant à Dieu par la prière, s'appliquent sans cesse, par tous les exercices de la vertu, à s'éclairer, à s'enrichir, à se perfectionner elles-mêmes. A-t-on jamais accusé d'oisiveté le savant qui s'abstrait du monde sensible pour vivre dans le monde des idées, qui poursuit dans de laborieuses veilles la solution d'un problême, qui à force d'études et de réflexions parvient à saisir les rapports



des êtres, à découvrir le principe et la raison des choses? Or voilà des âmes qui, jalouses d'avancer dans la première de toutes les sciences, dans la science de Dieu, s'appliquent exclusivement à en étudier les sublimes proportions, se plongent avec ravissement dans ses profondeurs, y découvrant toujours de nouveaux abîmes de grandeur, de bonté, de sagesse et de miséricorde. Dites-vous qu'il est oisif, le commerçant qui calcule et saisit toutes les chances de fortune, se rend compte chaque jour à lui-même de ses profits ou de ses pertes, qui, par d'habiles spéculations, étend son crédit et grossit incessamment ses capitaux? Or voilà des âmes qui entretiennent un saint commerce avec le Ciel, échangeant la prière pour la grace, tirant sans cesse du trésor de leurs cœurs de nouveaux mérites, et du trésor de la bonté de Dieu de nouvelles richesses; des âmes qui, connaissant la valeur de cette pierre précieuse, figure de la vie bienheureuse, dès qu'elle a brillé à leurs yeux, ont tout vendu, ont tout quitté pour l'acquérir. Et le guerrier qui prend les villes, le conquérant qui emporte les provinces et les empires, direz-vous aussi qu'il est oisif? Or voilà des conquérants spirituels qui le matin [1] se nourrissent du Pain des forts, et se parta-

[1] *Manè comedet prædam et vespere dividet spolia.* Gen. XIX, 27.

gent le soir les dépouilles de l'ennemi ; une généreuse milice, toujours armée pour le combat, qui fait une guerre à mort aux passions, réduisant les puissances de l'âme et les pliant à la règle, domptant la nature et les monstres qu'elle enfante, livrant sans pitié au glaive de la pénitence toutes les convoitises du vieil homme. Dominer la matière par l'esprit, se rendre maître de son cœur, est-ce une tâche plus facile que d'emporter les places fortes? et prendre d'assaut le royaume du ciel, est-ce une moindre victoire que de soumettre les royaumes de la terre[1]? Le plus sage des hommes, et le plus puissant des monarques, Salomon, ne l'a pas pensé.

Mais à quels soins si sérieux et si importants employez-vous votre vie, que les enfants du cloître ne les remplissent comme vous et dans un ordre plus élevé et dans une perfection plus éminente? Vous bâtissez des maisons que le souffle de l'aquilon peut renverser, que le sol ébranlé peut engloutir. Ils élèvent dans leur âme un tabernacle à Dieu, et dans le sein de Dieu un tabernacle à leur âme, saint édifice dont la base repose sur le rocher inébranlable de la Foi, et dont le sommet monte bien au-delà

[1] *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. XVI, 32.



de la région des orages. Vous défrichez une terre ingrate qui ne vous rend pas le prix de vos sueurs; vous semez, vous plantez, vous arrosez pour recueillir de vos labeurs une nourriture qui périt. Ils se livrent aussi à une culture assidue, défrichant la terre de leurs cœurs, en arrachant les racines des vices, y déposant la semence des vertus, et cette terre qu'échauffe de ses rayons le divin Soleil de justice, que féconde de ses douces influences la rosée de la grace, se couronne des plus beaux fruits d'innocence, de paix, de sagesse, de sainteté, se couvre d'abondantes moissons de pur froment qui vont remplir les greniers du Père céleste. On vous voit vous agiter, vous empresser aux avenues du pouvoir et de la fortune, comme des abeilles autour de leur ruche. Eux aussi, abeilles spirituelles, après avoir puisé dans la fleur de chaque vertu ses sucs les plus odorants, en composent dans leurs cellules un miel délicieux dont elles se nourrissent et dont le Seigneur savoure lui-même les parfums avec une suprême complaisance. Vous courez après une gloire qui se dissipe comme la fumée; vous poursuivez un honneur vain, une distinction frivole, vous aspirez à laisser après vous une mémoire immortelle. Eux aussi travaillent pour la gloire; mais pour une gloire qui ne

passe pas avec le bruit; pour les honneurs, mais pour leur réalité, et non pour leur ombre; pour l'immortalité de leur nom, mais dans ce livre de vie dont les pages ne seront jamais déchirées par les mains de l'envie, ni emportées dans les tourmentes des révolutions!

Mais, disent les mondains, nous remplissons les devoirs de la famille, nous portons les charges de la paternité, et ces victimes de la superstition monastique usent leur vie dans un célibat stérile qui ne contribue en rien à la force et à la gloire de l'Etat. Cette accusation n'est pas nouvelle. La philosophie du dernier siècle ne s'est pas fait faute de la reproduire sous toutes les formes avec cette affectation de sensibilité et cette hypocrisie de langage qui fit longtemps tous ses succès. Nous toucherons en passant cette objection, au risque d'anticiper sur les considérations que nous pourrons un jour présenter, quand nous en viendrons à parler des services que ces anges de la terre rendent à la société. Vous déplorez donc la stérilité à laquelle les condamne la perfection qu'ils ont embrassée. Ne récriminez pas, si vous le voulez, en invoquant ici les abus du célibat philosophique, bien autrement improductif, qui couvre la terre de générations sans passé et sans avenir, hideuse plaie de nos

campagnes et de nos cités, et ces calculs homicides qui rejettent dans le néant tant d'êtres qui devaient voir le jour. Mais ne voyez-vous pas que ces époux du cloître, que ces amantes du désert, peuplent la solitude de saintes pensées, qu'ils l'animent de célestes affections? Ne voyez-vous pas qu'ils font naître en eux l'homme nouveau, l'homme parfait, qu'ils souffrent les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en eux? Chose admirable! le plus étonnant mystère de notre foi, c'est le prodige d'une vierge mère, et c'est même l'écueil où vient se briser une raison téméraire qui ne prend conseil que des inspirations de la chair et du sang! et toutefois, l'on peut dire qu'il n'y a de fécondité véritable que dans la virginité. Que d'élus ont été enfantés par les saints soupirs des vierges! Que de grandes œuvres ont été opérées par ces eunuques spirituels qui, cessant volontairement d'être des hommes, se sont faits anges à cause du royaume de Dieu! Et à la vue de tant de merveilles sorties de leur cœur et de leur main, ne pourrait-on pas avancer que la vie, la production, la puissance créatrice, la génération des pensées charitables, des généreux dévouements, la fertilité des vertus ne se trouvent que là? Loin donc de nous étonner du miracle de la maternité virgi-

nale de Marie, admirons plutôt comment Dieu a semblé vouloir nous familiariser avec ce mystère, en nous montrant la fécondité, compagne inséparable de la virginité. Jésus-Christ est demeuré vierge, et sa parole a donné la vie au monde. La plupart des Apôtres ont vécu vierges, et il n'y a eu pour ainsi dire des hommes que depuis leur prédication. Le clergé catholique, vierge comme son divin Chef, en veillant, par l'enseignement, par le ministère du tribunal sacré, à la garde des mœurs publiques et privées, a conservé plus d'enfants à l'Eglise, plus de citoyens à l'Etat, qu'il ne leur en a ravi par un renoncement qui fait sa gloire, qui assure le respect à son caractère, l'autorité et la persuasion à sa parole. Comptez, si vous le pouvez, les myriades de créatures humaines que la miséricordieuse prévoyance du prêtre Vincent de Paul a sauvés d'une mort certaine, tous les esclaves que les moines de la Rédemption des captifs ont rendus à la patrie, tous les établissements, toutes les institutions charitables qui ont pour but d'éclairer, de réformer, de secourir, de consoler tout âge, tout sexe, toute condition, toute phase de l'humanité; et toutes ces créations, tous ces dévouements sont le fruit de la virginité, sont les œuvres de cette Eglise, vierge aussi, quoiqu'épouse et mère, vierge

toujours belle, toujours sans ride et sans tache, comme aux premiers jours de sa jeunesse, épouse toujours féconde qui ne cesse de donner des enfants à l'Epoux céleste, mère modèle et incomparable qui a toujours du lait dans ses divines mamelles pour nourrir les faibles et les petits, toujours des entrailles pour compatir à leurs maux, et dans ses veines toujours du sang à verser, si ce sacrifice est nécessaire pour leur assurer la vie!

Et gardez-vous de croire, N. T. C. F., que les enfants du cloître, parce qu'ils vivent retirés à l'ombre du tabernacle, soient étrangers à cette action féconde de charité et de dévouement qui exerce sur la société de si heureuses influences. Ils y ont au contraire une part des plus efficaces, qui n'échappe à ses yeux que parce qu'ils sont distraits et inattentifs. Mais sans aborder cette discussion, qui s'ouvre trop vaste devant nous, laissez-nous vous dire, pour achever de justifier leur vie du reproche d'oisiveté, que tout occupées qu'elles sont au travail intérieur de leur propre perfection, ces âmes d'élite ne dédaignent pas de s'exercer par le travail des mains, se souvenant de l'anathème qui pèse sur tous les enfants d'Adam et les condamne à manger leur pain à la sueur de leur visage, à

l'exemple de ces anciens solitaires de Tabène et de Scété, qui employaient à dériver des sources, à creuser des grottes, à tisser des nattes, à façonner en corbeilles le jonc et l'osier, à se faire des vêtements de l'écorce et de la feuille du palmier, les heures qu'ils ne donnaient pas à la méditation des vérités saintes. Les uns, comme le Trappiste, demandent à leurs bras le pain grossier qui sert moins à sustenter leur vie qu'à alimenter leurs longs jeûnes, et par une culture aussi laborieuse qu'intelligente, domptent un sol rebelle et forcent des landes infertiles à se couvrir de tous les trésors d'une végétation que leur envient, sans pouvoir l'égaler, la science avec ses procédés, et l'opulence avec les moyens dont elle dispose. D'autres, comme le studieux Bénédictin, défrichent dans leurs doctes veilles, les terres incultes de nos annales, et à force de patience et de recherches, éclairent d'un jour inespéré les points obscurs de notre histoire. D'autres enfin, comme les filles du Carmel, sans interrompre leurs entretiens avec le Ciel, filent la laine et le lin, cultivent les herbes et les racines, seul luxe permis à leur table, façonnent leur robe de bure, seule parure accordée à leur pénitence, et ne voulant rien demander à la charité qu'elles puissent obtenir de leur travail, leur

activité industrieuse sait encore prendre sur les courts moments de relâche et d'indulgence autorisés par la règle, le temps de confectionner les tuniques des prêtres, de préparer avec la plus pure farine du froment les pains azymes du sacrifice, d'assortir les fleurs et d'apprêter les blancs tissus destinés au service et à la décoration des autels. C'est donc à tort que Marthe reprocherait à Marie de laisser peser sur elle toute la charge du ministère actif pour s'endormir dans les pieuses langueurs d'une passive et molle quiétude. Elle n'est donc point vaine et oiseuse cette vie, qui tient constamment en éveil les facultés supérieures de l'âme, qui exerce, élève, fortifie l'esprit par des communications assidues et une sorte de contact immédiat avec la Divinité, qui épure, embellit, fertilise le cœur par la culture des vertus et l'émulation des voies les plus parfaites, sans exempter le corps de la loi de travail et de pénitence imposée à des membres de péché; cette vie si bien remplie, qu'elle ne compte pas un jour, et à chaque jour une heure, un moment aüquel ne soit assignée sa tâche; cette vie tellement emprisonnée dans la règle, qu'elle ne laisse à la curiosité, à la fantaisie, au caprice, à l'inquiétude de la volonté aucune issue par où elles puissent se faire

jour ; cette existence si pleine, si riche en la présence de Dieu, et si méritoire pour ceux qui l'ont embrassée, qui remplit de la plus suave odeur toute la maison de Dieu, comme ce vase de parfums répandu par Madeleine aux pieds du Sauveur; cette existence enfin, l'avant-goût des joies ineffables, le vestibule du Paradis, la clef du Ciel, imprimant aux âmes, dès cette vallée de larmes, un calme, un repos, une sérénité qui tiennent de la félicité et de la paix éternelle.

POUR UNE PREMIÈRE COMMMUNION.

AVANT LA COMMUNION.

Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos; talium enim est regnum Dei.

Laissez venir à moi les enfants, et gardez-vous de les repousser; car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. *Marc.* 10, 14.

Les touchantes paroles, mes chers enfants,.... Et comme elles doivent retentir doucement au fond de vos cœurs! Le Seigneur est le Dieu de tous les âges, parce qu'il est le Dieu de l'éternité : toutes les âmes lui sont chères, parce qu'il les a toutes acquises au prix de son sang; mais il a pour les vôtres une tendresse de choix et de prédilection, il veut que votre âge soit le modèle de tous les autres, et la couronne n'est promise qu'à ceux qui se seront faits petits comme vous, qui se seront mis, pour ainsi dire, à votre mesure. Ah! sans doute, il est Dieu, Celui qui a attaché le plus de bénédictions aux deux portions de l'humanité les

plus nombreuses et les plus obscures, les pauvres et les enfants! *Sinite parvulos venire ad me,... talium est enim regnum Dei.* Il se souvient de sa crèche et des jours de son infirmité; il retrouve en vous l'image de son enfance et de ses premières années, où, sous les yeux de Joseph et de Marie, il croissait en grace et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Aussi, lorsque dans Jérusalem, les mères empressées lui présentaient leurs enfants sur son passage, et que ses disciples, par un zèle indiscret, voulaient les écarter : « Laissez, disait-il, laissez venir à moi ces enfants ;» et leur imposant les mains, il les couvrait de ses bénédictions et de ses caresses. *Sinite parvulos venire ad me.* Ces tendres marques de familiarité, il vous les prodigue encore à tous, M. C. E., et d'une manière plus admirable, dans le sacrement de son amour. Là s'accomplit à la lettre cet oracle de l'écrivain sacré : La Sagesse, le Fils de Dieu s'est bâti une maison, la sainte Eglise, qu'il a élevée sur les sept colonnes des sacrements; il s'est immolé lui-même comme notre victime; la coupe de son sang est pleine, la table est dressée. Il a dit par la bouche de ses serviteurs : Si quelqu'un est faible, qu'il vienne à moi. Il s'est adressé aux ames simples et innocentes : Venez, mangez le pain et buvez le vin que je vous ai pré-



parés[1]. Ah ! pour ces grands, ces riches, ces sages du siècle, qu'ils viennent en tremblant adorer ma majesté sainte, qu'ils humilient leur front dans la poussière! Mais vous, petit troupeau, ne craignez rien[2]; ministres du sanctuaire, ne les éloignez pas : *Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos*. Ah! chers enfants, nous nous garderons bien de vous repousser, quand Jésus vous appelle ; mais avant de vous rendre à une invitation si douce, écoutez les instructions qu'il adressa lui-même à ses apôtres, dans une circonstance semblable à celle qui nous rassemble, puisqu'elle fut aussi l'époque heureuse de leur première communion.

1° *Acte de Foi*. Jésus-Christ est notre pâque, selon l'expression de l'Apôtre. Comme cet agneau dont le sang répandu sauva les Israélites de la fureur du glaive exterminateur, et que les Juifs mangeaient chaque année en mémoire de leur délivrance, il devait donc être immolé, et en même temps nous servir de nourriture, pour accomplir en sa personne ces deux grands traits sous lesquels il avait été figuré : *Pascha nostrum immolatus est Christus* [3]. Mais avant d'instituer le sacrement de son Corps et de son Sang, il voulut lui-même préparer les esprits, et la première

[1] Prov. IX, 1.

[2] *Nolite timere, pusillus grex*. Luc. XII. 32.

[3] I. Cor. V, 7.

disposition qu'il exigea de ses disciples fut un acte de foi sur l'auguste mystère auquel ils devaient participer : En vérité, en vérité, je vous le dis; si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous [1]. A cette parole, les Juifs grossiers et charnels se récrient et se demandent en murmurant : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum* [2] ? Comment peut-il ? *Quomodo ?* voilà l'incrédulité. L'homme raisonne toujours contre la bonté de Dieu et les intérêts de son propre bonheur. Jésus venait de rassasier avec cinq pains une multitude affamée, et après cette merveille, les aveugles ! ils se défient de sa puissance, et ne croient pas qu'il puisse trouver un moyen de se donner lui-même en nourriture sans révolter tous leurs sens ! Le Sauveur insiste : Oui, ma chair est vraiment une viande, et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui [3]. Des disciples faibles se scandalisent : *Cette parole est dure, et qui peut l'entendre ?* Ils se retirent et ne marchent plus à la suite de leur Maître. Et vous aussi, dit le Sauveur en se tournant vers

[1] Joan. VI, 54. [2] Ibid. VI, 53. [3] Ibid. VI, 61.

les apôtres, voulez-vous m'abandonner ? *Numquid et vos vultis abire ?* Eh ! Seigneur, s'écrie saint Pierre au nom des douze, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ; vous êtes le Fils de Dieu, et tout vous est possible. *Tu es Christus Filius Dei* [1].

Voilà le cri de la foi, de cette foi vive et pénétrante dont vous devez être animés vous-mêmes, M. C. E., en approchant du banquet sacré ! J'entends Jésus-Christ du fond de son sanctuaire, vous demander comme aux apôtres : *Numquid et vos vultis abire?* Voulez-vous aussi déserter mes autels ? Doutez-vous de mon amour ou de ma puissance ? Pensez-vous que je ne puisse pas faire plus que vous ne pouvez comprendre ? Eh ! Seigneur, où irai-je, si ce n'est à vous ? Qui croirai-je, si ce n'est vous ? Ah ! je ne vous demande pas la raison de vos mystères, de peur de perdre le mérite de ma foi. Vous avez parlé, et vos paroles sont esprit et vie. *Domine, ad quem ibimus ; verba vitæ æternæ habes?* Sans doute, vous êtes un Dieu caché [2] ; mes yeux ne voient que du pain sur l'autel, et du vin dans la coupe sacrée ; mais votre parole toute-puissante est venue ; elle a tout pénétré au-dedans de ce pain et de ce vin ; un feu descendu du ciel a tout consumé ; ce que je vois est comme la cendre qu'il

[1] Joan. VI. 70. [2] *Verè tu es Deus absconditus.*

a laissée. Mais non, la cendre est une substance, et ce qui reste n'est qu'une enveloppe, une ombre, une apparence vaine; il n'y a plus que votre Chair et votre Sang. Ma foi lève ces voiles, perce ces nuages dont vous vous couvrez, pour ne pas accabler mes faibles yeux du poids de votre gloire : à travers ces ténèbres vénérables, je vous vois tel que le Père vous a engendré avant l'aurore [1], tel que vous avez été conçu dans le sein virginal de Marie, tel que sur la Croix vous avez donné votre vie pour le salut du monde. Je crois, Seigneur, aidez ma foi [2]. Que ma raison s'étonne, que mes sens se révoltent, que les âmes grossières qui n'entendent rien aux mystères de Dieu se scandalisent; votre parole me suffit, je me tais, et j'adore. Loin d'ici les impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent! Les aveugles-nés ne croient pas aux prodiges de la lumière; l'incrédule ne croit pas aux prodiges de l'amour, parce qu'il n'a pas d'entrailles. Pour nous, nous croyons et nous confessons avec votre Apôtre que vous êtes le Fils de Dieu: *et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.*

2° *Préparation du cœur.* Les Apôtres étant ainsi confirmés dans la foi de l'Eucharistie, Jésus les dis-

[1] *Antè luciferum genui te.* Ps. CIX, 3.
[2] *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* Marc. IX, 23.

pose par de nouvelles instructions à recueillir les fruits de sa promesse. Au premier jour des Azymes fixé pour l'immolation de la pâque, comme il s'approchait de Jérusalem, ses disciples lui demandent dans quel lieu il veut célébrer cette solennité[1]. Rendons-nous attentifs, M. C. E., et ne perdons aucune des paroles mystérieuses prononcées à cette époque mémorable pour l'exemple et la consolation de tous les siècles à venir. Allez, leur dit-il, vous trouverez un homme qui vous montrera une salle spacieuse et richement ornée; c'est là que le Maître fait la pâque avec ses disciples. *Ostendet vobis cœnaculum grande, stratum, et ibi parate nobis.* Quelque chose de grand se médite et se prépare. Il y a ici plus que la pâque juive qu'il n'avait pas coutume de célébrer avec tant d'appareil. A ce Jésus, jusqu'alors simple dans ses goûts, humble dans ses désirs, pauvre par choix, il faut aujourd'hui une salle spacieuse et décorée avec magnificence: *cœnaculum grande, stratum.* Mes enfants, quel est ce mystère? Ah! n'en doutons pas, il voulait nous apprendre que pour offrir le redoutable sacrifice, il ne saurait y avoir de sanctuaires trop riches, d'autels trop brillants, de temples trop magnifiques; et c'est pour entrer dans les vues de son Epoux, que

[1] [illegible]. XIV, 12.

l'Eglise, dans la suite des temps, a couvert la terre de ces édifices augustes, monuments non moins chers aux arts qu'à la religion, et qu'aujourd'hui même, où la scène touchante du cénacle doit se renouveler en votre faveur, elle a pris soin d'embellir ces autels, et de donner à son culte un éclat et une pompe plus solennels. Mais après tout, ce n'est pas cette magnificence extérieure dont le Seigneur est le plus jaloux; il n'a pas toujours eu des vases d'or, des autels de cèdre et de porphyre, des temples de marbre; dans les plus beaux siècles du christianisme, la maison des morts, la caverne de la montagne, une pierre au désert, suffisaient au plus auguste comme au plus simple des sacrifices.

Quel est donc, M C. E., ce cénacle riche et spacieux qu'il faut préparer à Jésus Christ pour la pâque eucharistique? Ah! s'écrient à la fois tous les Pères et tous les docteurs de l'Eglise; ce cénacle, c'est votre cœur. Voilà la salle du festin, la salle du trône, l'autel du sacrifice. Préparez-lui donc ce cénacle intérieur, mais qu'il soit grand et spacieux : *cœnaculum grande*. Oui, ce cœur si étroit, si resserré par l'amour de soi-même et par celui des créatures, il faut l'agrandir, le dilater par la charité de Jésus-Christ. Elargissez, élargissez vos entrailles; donnez à votre âme, une

sorte d'immensité, égale à celle du Dieu qui vient vous honorer de sa présence. Voici, dit-il que je me tiens à la porte, et que je frappe; si quelqu'un entend ma voix et qu'il m'ouvre, j'entrerai dans sa maison, et je ferai la cène avec lui, et lui avec moi : *Cœnabo cum illo, et ipse mecum*[1]. Ouvrez-vous donc, jeunes âmes, aux approches de cet hôte aimable dont vous allez être les heureux convives. Préparez-lui un cœur libre de toute affection terrestre, dégagé de toute attache coupable, vide de tout bien créé; un cœur généreux et magnanime, prêt à tout entreprendre, à tout faire, à tout souffrir, à tout sacrifier pour sa gloire; un cœur ouvert aux inspirations de la grace, où le Sauveur puisse entrer en triomphe comme maître et seigneur, sans trouver de rival qui lui dispute l'empire, en sorte qu'à sa présence tout se retire pour faire place à sa Majesté suprême : *Cœnaculum grande*. Mais en même temps préparez-lui un cénacle orné, *stratum*, c'est-à-dire un cœur paré de candeur, de pureté, d'innocence, où Jésus-Christ puisse respirer le parfum des bonnes œuvres et la bonne odeur des vertus. Ah! sans doute, M. C. E., ornez vos corps dans cette heureuse solennité; couvrez-vous des vêtements de joie; que tout soit beau dans un si beau

[1] Apoc. III, 20.

jour ! Mais prenez garde, reprend saint Jean Chrysostôme [1], c'est surtout le cœur qu'il faut orner ; que chacun de vous travaille à vêtir son âme d'une robe blanche et sans tache, et à lui donner une parure intérieure et spirituelle. Si l'on voulait orner votre maison de tapis brodés d'or et enrichis de pierreries, et qu'on vous laissât dans une nudité honteuse, souffririez-vous cette injure ? Traitez votre âme avec la même justice. Donnez à votre corps un vêtement modeste ; mais couvrez votre âme de pourpre ; faites asseoir cette reine sur le trône, et ceignez-lui le front d'une couronne d'or ; sachez que vous n'êtes pas invités à des noces profanes, mais au festin de l'Agneau. Quels vêtements seront assez précieux pour entrer dans cette chambre nuptiale ? et une âme admise à cet honneur ne doit-elle pas s'y montrer brillante de l'or le plus pur de la charité, riche et belle des fruits et des fleurs de toutes les vertus ? *Cœnaculum grande, stratum, et ibi parate nobis.*

3° *Désir.* Jésus entre dans le cénacle, et à la vue de cette table qui doit servir d'autel à son sacrifice, et où il va s'offrir lui-même comme notre victime et comme notre nourriture, une grande joie saisit son cœur, et portant sur ses disciples des re-

[1] Serm. LXXXII. *in* Matth. XXVI.

gards attendris : J'ai désiré, leur dit-il, de manger avec vous cette pâque : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*[1]. Entendez-vous, M. E., la force et la vivacité de ce désir? Désir ardent, impatient, excessif qui le presse, qui le travaille, qui le brûle, qui le transporte; désir impérieux, qu'il n'est plus maître de comprimer, qui fait passer son âme toute entière sur ses lèvres; désir immense qu'il ne peut exprimer qu'avec effort, en faisant violence au langage qui refuse de lui prêter des paroles égales à la grandeur du sentiment qu'il éprouve! « J'ai désiré... » Quel désir!... Comment le rendre?... Ce vœu vif et tendre, nous le partageons en ce moment, Seigneur! et nous aussi nous avons désiré de manger avec vous cette pâque, de goûter ce pain fait chair, de boire cette coupe enivrante de votre sang. Comme Abraham, nous avons souhaité de voir votre jour, qui est aussi le nôtre, nous le voyons, et notre cœur en est ravi : *Vidit et gavisus est*. Oh! que cet heureux moment tardait à notre impatience! mille fois nous l'avons appelé par nos soupirs et par nos larmes; mille fois nos âmes, pressées du besoin de vous posséder, se sont élancées vers vous, Dieu des vertus! Nous disions à la nuit : Pliez vos voiles. Et à l'au-

[1] Luc. XXII, 15.

rore : Annoncez-nous le lever du soleil de justice. Heures trop lentes, hâtez-vous de fuir. Non, le voyageur altéré, dans ces contrées brûlantes où le soleil dévore la terre, ne désire pas avec plus d'ardeur de mouiller ses lèvres à une source fraîche, à une claire fontaine que je soupire après vous, source de vie, fontaine de délices ! Encore quelques moments, enfants de désirs, et vos vœux seront comblés. Jésus a entendu la préparation de vos cœurs[1]. Il a dit : Oui, je viens bientôt : *Etiam venio cito.* Heureuse nouvelle ! A cette douce espérance, mes os ont tressailli, mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance. Venez, Seigneur Jésus, venez ! *Amen, veni, Domine Jesu*[2] !

4° *Humilité.* Mais il lui reste encore des leçons et des exemples à vous donner. Venez le voir aux pieds de ses apôtres[3]. Le Maître se dépouille de ses vêtements d'honneur (les vêtements du maître étaient particuliers le jour de la pâque[4]) ; il se ceint d'un linge, et dans l'attitude de l'esclave, il se met à laver les pieds de ses serviteurs. Je le comprends, Seigneur, vous êtes *humble de cœur*, et il n'y a que les cœurs humbles qui soient dignes de vous recevoir. Vous nous

[1] *Exaudivit Dominus præparationem cordis eorum.* Ps. x, 17.
[2] Apoc. xxii, 20. [3] Joan. xiii. [4] Voy. Nomb. c. 15.

donnez cet exemple d'une humilité profonde, pour nous apprendre à quel point nous devons nous humilier nous-mêmes en approchant de votre table sacrée. Vous le voyez, chers enfants, Jésus est à vos pieds dans la divine Eucharistie. Il a abaissé les cieux, et il est descendu. Quel espace il lui a fallu franchir pour arriver jusqu'à vous! Qu'il y a loin de Dieu à l'homme! d'abord quelle élévation, et ensuite quel abîme! L'humilité a trouvé l'admirable secret d'unir les extrêmes, la bassesse et la grandeur. Le Verbe s'est anéanti, selon l'effrayante expression de l'Apôtre, il a pris la forme de l'esclave, et l'humanité sainte du Sauveur, comme si elle était jalouse d'imiter les abaissements de la Divinité, se couvre elle-même d'ombres impénétrables, et n'est plus visible qu'aux yeux de la foi. Mais si notre Seigneur et Maître se dévoue à cet excès d'humiliation, nous autres serviteurs à quels degrés nous arrêterons-nous? Nous ne descendrons jamais trop bas devant un Dieu qui descend de si haut. Humiliez-vous donc, M. C. E., à l'exemple de Jésus-Christ; prosternez votre âme avec un saint tremblement de toutes ses puissances, abaissez-vous, cendre et poussière; creusez, creusez, jusqu'à votre néant; c'est là votre place. Dites avec le centenier : Non, Seigneur, je ne suis pas digne que

vous entriez dans mon âme; une parole seulement, une parole de votre bouche serait une grace insigne. *Domine, non sum dignus*. Et d'où me vient cet honneur que mon Seigneur et mon Dieu vienne à moi? Ah! retirez-vous, je ne suis qu'un pécheur. *Recede à me, quia homo peccator sum*.

5° *Pureté de la conscience*. Mais prenez garde, M. C. E., il y a ici un autre mystère. Pierre proteste avec force contre l'excessive humilité du Sauveur. Quoi! s'écrie-t-il, vous me laveriez les pieds! vous! à moi! Non, je ne le souffrirai jamais. Et le Sauveur lui répond : Si je ne vous purifie de vos souillures, vous n'aurez point de part avec moi : *Nisi lavero te, non habebis partem mecum*. O pureté d'une âme appelée au banquet céleste! le rayon le plus pur, l'eau la plus limpide, le cristal le plus transparent, l'or éprouvé sept fois dans la fournaise, n'en sont qu'une imparfaite image. Voulez-vous manger ce pain et boire ce calice? ah! éprouvez-vous, dit l'Apôtre : *Probet seipsum homo*. Allez aux sources de Siloë et aux fontaines de Jérusalem; comme Naaman le lépreux[2], plongez-vous sept fois, s'il le faut, dans ces eaux vivifiantes; elles ont la vertu de guérir la lèpre du péché; n'en sortez point

[1] Joan. IX, 24. [2] IV. Reg. V.

que votre âme n'y ait repris sa première blancheur, et ne soit redevenue nette et saine, comme la chair d'un enfant nouveau-né [1]. Venez ensuite, et rétablis dans l'innocence, nourrissez-vous du *froment des élus*, buvez le *vin qui fait germer les vierges.* Cette innocence précieuse, vous l'avez recouvrée hier, du moins nous l'espérons, dans le sacrement de la pénitence; c'est là que vos larmes, mêlées avec le sang de Jésus-Christ, ont été le bain salutaire qui a guéri toutes vos plaies, et lavé toutes vos souillures ; mais il reste toujours quelques taches plus légères à effacer; il faut qu'une sainte jalousie, qu'une attention délicate de plaire à l'Epoux céleste, enlèvent jusqu'à cette poussière qui s'attache aux pieds, et que les saints Pères nous représentent comme la figure des fautes vénielles, afin de tirer de la bouche de Jésus-Christ cette belle louange qu'avaient méritée ses apôtres : Vous êtes purs. *Mundi estis.*

6° *Crainte.* Vous êtes purs. Que cette parole est rassurante! Mais, grand Dieu, que ce qui suit est terrible! Vous êtes purs, mais non pas tous : *Mundi estis, sed non omnes.* Celui qui d'un regard sonde les reins et les cœurs [2], connaît déjà le traître

[1] *Restituta est caro ejus, sicut caro pueri parvuli.* IV. Reg. V, 14.
[2] Ps. VII, 10.

qui doit le livrer. Il frémit, il se trouble dans son esprit, par puissance et non par faiblesse, dit saint Augustin; ses yeux interrogent tour-à-tour la pensée de ses disciples, et poussant un profond soupir, il leur dit avec serment : En vérité, en vérité, un de vous me trahira : *Amen, amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me*. Je vous ai choisis douze pour mes confidents et mes amis, des anges de paix et de lumière, et l'un d'entre vous a la malice de l'enfer et le cœur d'un démon : *Et ex vobis unus diabolus est*[1]. Une terreur soudaine descend dans l'âme des Apôtres; muets de surprise et d'effroi, ils se regardent l'un l'autre, comme pour reconnaître le coupable. Judas seul, l'horrible Judas, ose interroger son Maître et son Juge : Serait-ce moi, Seigneur? *Numquid ego sum Rabbi*[2]? Voyez-vous l'hypocrisie qui prend la voix et le langage de l'innocence? Oui, tu l'as dit, ce sera toi : *Tu dixisti*; mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi, il vaudrait mieux qu'il ne fût point né! Quoi, Seigneur, un traître parmi vos disciples! un, sur douze! Ah! chers enfants, je tremble à cette pensée; je ne sais quel trouble m'agite; mais avant de vous envoyer à la table sainte, mes yeux inquiets parcourent tous vos rangs,

[1] Luc. VI, 71. Marc. XV, 21.

avec une curiosité mêlée d'horreur, et je me sens pressé de vous dire : En vérité, un de vous trahira Jésus-Christ. Vous me demandez : Sera-ce moi? *Numquid ego?* Hélas! je ne puis vous répondre, *ce sera vous*, parce que je ne sais pas, comme Jésus-Christ, lire au fond des consciences; mais, n'en doutez pas, ce sera celui qui, sans la robe nuptiale, je veux dire sans l'innocence conservée ou reconquise par la pénitence, osera s'asseoir à la table du Seigneur; celui qui, par l'insuffisance de son repentir et de ses résolutions, ou par le défaut d'un examen sévère et approfondi, ou par une mauvaise honte d'avouer ses faiblesses, sera sorti du tribunal de la réconciliation plus pécheur qu'il n'y était entré, chargé de tout le poids d'une absolution sacrilège que le Ciel n'aura pas ratifiée. Ce sera lui, mais qu'il tremble : il se rend coupable, dit l'Apôtre[1], du corps et du sang de Jésus-Christ; coupable de son corps, comme s'il l'avait crucifié; coupable de son sang, comme si lui-même l'avait répandu. Voilà pour l'énormité du crime. Qu'il tremble encore, poursuit le même Apôtre, il boit, il mange son jugement et sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* Que dis-je? il prend son jugement! il prend, il s'incorpore son

[1] 1. Cor. XI, 27.

juge, et sans parler des maladies, des morts prématurées, de toutes les calamités temporelles, qu'au témoignage de saint Paul, les indignes communions attiraient à leur suite dès la naissance de l'Eglise, n'est-ce pas assez qu'il porte dans son sein un germe de réprobation, et que dès cette vie, il commence son enfer? Voilà pour le châtiment du coupable. Qui sera-ce encore une fois? je l'ignore. Ah! s'il plaisait au Seigneur de nous le révéler, avec quelle force nous crierions : Loin, loin les indignes! Prêtres de Jésus-Christ, plutôt votre main droite se dessécher que de donner le Saint des saints aux animaux immondes! *Foris canes et impudici.* Mais Jésus le connaît cet enfant perfide; pour ménager son honneur, il lui dit à l'insu des autres, à l'oreille du cœur : Ingrat, je sais votre secret affreux, vous voulez me trahir; il est temps encore de tout réparer; je vous offre le pardon, allez le recevoir aux pieds de mon ministre; il ne vous en coûtera qu'une larme, et moi, je donnerai mon sang.

7° *Amour.* Mais vous, précieux enfants, à qui l'Esprit saint rend témoignage au fond du cœur que vous êtes les amis de Dieu [1], si ces tristes réflexions

[1] *Spiritus reddit testimonium spiritui nostro quod sumus filii Dei.* Rom. VIII, 16.

avaient pu alarmer vos consciences timides, ah! rassurez-vous, ce que je viens de dire ne vous regarde pas. Sans doute, approchez avec crainte et tremblement. Eh! quel est le mortel qui oserait se croire assez pur aux yeux du Seigneur? quel rayon du soleil ne doit pas céder en splendeur à la main qui distribue cette chair, à la langue qui est teinte de ce sang, au cœur qui devient le sanctuaire et le tabernacle d'un Dieu? Mais approchez avec une crainte filiale, avec une crainte adoucie et corrigée par la tendresse, ou plutôt chassez la crainte, et ne laissez de place que pour l'amour [1]. Aimez, et soyez en paix sur tout le reste; aimez; et que vous faut-il de plus, au moment où vous allez recevoir l'Amour même dans vos entrailles? Aimez; et comment n'aimeriez-vous pas un Dieu qui vous a aimés le premier [2], et qui vous aime jusqu'à la fin [3], jusqu'à l'excès, en se donnant lui-même? Il est pasteur, il est père, ce n'est pas dire assez, il est mère; et encore, dit saint Jean Chrysostôme, plus tendre que les mères qui souvent ne nourrissent pas de leur lait les enfants qu'elles ont mis au jour, il ne peut souffrir que ses enfants recoivent d'autre nourriture que lui-même.

[1] *Charitas foràs pellit timorem.* I. Joan. IV, 18.
[2] *Prior dilexit nos.* I. Joan. IV, 19.
[3] *Cùm dilexisset suos, usque in finem dilexit eos.* Joan. XIII, 1.

Aimez, et sans sortir du cénacle où nous avons déjà puisé tant d'instructions solides et touchantes (car je ne veux rien dire de moi-même, dans un discours tiré et comme tissu des paroles et des faits de l'Evangile), vous trouverez, dans le bien-aimé disciple le modèle de ces affections vives et pures, de ces tendres épanchements, de ces élans, de ces transports enflammés, de cette délicieuse ivresse d'une âme aimante qui va s'unir avec son Dieu. Il touche, comme vous, à l'heure si désirée de sa première communion : voyez-le, la tête penchée sur la poitrine embrasée de son divin Maître, les yeux remplis de douces larmes, le cœur inondé de joies, buvant à longs traits l'amour à sa source, sans pouvoir épuiser ses désirs toujours rassasiés et toujours avides. Jésus aimait ce disciple, parce qu'il en était aimé ; aimez de même, chers enfants, et vous serez aussi les disciples bien-aimés du Sauveur, la portion la plus pure comme la plus chère de son héritage. Venez donc, ô amour, feu consumant, descendez avec la Victime sainte du ciel sur l'autel, et de l'autel répandez-vous comme un torrent dans toutes les âmes; brûlez tout ce qu'il y a d'impur et de terrestre dans nos affections et dans nos pensées; qu'il ne reste que votre flamme toujours plus ardente et plus vive;

et de ces jeunes cœurs si tendres et si prompts à s'enflammer, puisse le céleste amour passer dans les nôtres pour échauffer le sang chrétien refroidi dans nos veines, afin que la voix des pères unie à celle des enfants, et la voix des ministres à celle des fidèles, répète de concert ce vieux cri de la charité chrétienne : *Anathème à qui n'aime pas Jésus-Christ*[1]!

Chrétiens, voilà un grand spectacle! Le ciel va s'unir avec la terre; le Dieu de vos pères va faire alliance avec vos enfants. C'est la fête de l'Eglise qui place dans cette génération naissante la consolation de ses maux passés et l'espérance d'un meilleur avenir. C'est la fête de la société qui renouvelle ses engagements avec l'autel et avec le Dieu qu'on y adore, en lui députant ce qu'elle a de plus aimable, de plus pur, de plus digne de fléchir sa colère et d'intéresser sa bonté, l'enfance avec son innocence et ses graces. C'est la fête des familles, la fête de ces mères tendres, qui se promettent qu'en offrant leurs enfants au Seigneur, elles auront leur part des bénédictions qu'ils auront obtenues, et qu'en les recevant des mains de la religion, elles les trouveront

[1] *Qui non amat Dominum nostrum Jesum Christum sit anathema.* 1. Cor. XVI, 22.

plus dociles, plus tendres et plus respectueux. C'est la fête du pasteur qui recueille en ce jour le fruit de ses peines et la plus douce récompense de ses travaux. C'est une fête pour tous les cœurs sensibles et religieux. Celui-là serait bien à plaindre qu'une cérémonie si belle et si touchante n'attendrirait pas! Unissons-nous donc, M. F., d'esprit et de cœur, pour accompagner de nos vœux ces jeunes néophytes aux pieds des autels. Ames justes, aidez-les de vos prières; pécheurs, servez-vous de leur crédit et de leur faveur auprès de Dieu, pour obtenir, par leur entremise, la grace de votre conversion. Parents vertueux, ah! je ne vous demande aujourd'hui que des larmes de tendresse et de joie. Pasteur vénérable, élevez vos mains vers le ciel, pour offrir au souverain Pasteur des âmes et les brebis et les agneaux. Et vous, chers enfants, attendez dans un profond recueillement qu'une voix venue du sanctuaire se fasse entendre et vous dise : Voilà l'Epoux, allez au-devant de lui. *Ecce Sponsus venit, exite obviam ei.*

APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?
Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui? *Ps.* CXV, 12.

C'EST une remarque importante de l'Evangile, que les apôtres ne quittèrent le divin banquet, et ne sortirent du cénacle, qu'après avoir chanté l'hymne d'actions de graces : *Hymno dicto, exierunt in montem Oliveti.* Et cette hymne qu'était-elle autre chose que celle que je viens de vous mettre à la bouche, et que David semble avoir composée tout exprès sur sa lyre pour un jour de première communion? *Quid retribuam?* Que rendrai-je? C'est le premier sentiment, et comme le premier cri d'une âme généreuse, au souvenir des bienfaits de son Dieu, parce que la reconnaissance est le premier besoin de son cœur. Saintement impatiente d'en acquitter la dette sacrée, elle voudrait que la mesure de ses actions de graces égalât celle des dons qu'elle a reçus; sa première pensée est de chercher en elle et autour

[1] Matth. XXVI, 15.

d'elle de quoi reconnaître la générosité de son bienfaiteur, et sa première parole est déjà comme le début d'un cantique de louanges : *Quid retribuam?* Que rendrai-je? Mais quand elle vient à penser que son bienfaiteur est en même temps son Seigneur et son Dieu, et que c'est à une Majesté si haute qu'elle doit offrir le tribut de sa reconnaissance, alors ses transports redoublent avec le sentiment de son impuissance; son cœur s'enflamme et se consume en saints désirs, et, après s'être donnée elle-même à Celui de qui elle a tout reçu, elle s'adresse à toutes les créatures, elle les invite à lui prêter leur voix, à s'associer à ses louanges, afin que Dieu puisse trouver dans ce concert de vœux et de bénédictions un hommage plus pur et plus digne de lui : *Quid retribuam Domino?* Que rendrai-je au Seigneur? Ah! si sa bouche et son cœur ne peuvent suffire à reconnaître le moindre bienfait de son Dieu, où trouvera-t-elle une source de louanges assez abondante, pour célébrer tant de faveurs signalées, dont l'union double encore le prix? Sa vie tout entière est un tissu de graces; elle ne possède rien qui ne vienne du Seigneur et qui ne soit un présent de sa main; et lorsqu'à cette chaîne continue de bienfaits, se joint un bienfait nouveau qui sur-

passe tous les autres, et qui ne peut lui-même être surpassé ni égalé par aucun autre, quand, pour combler la mesure de ses miséricordes, Dieu met le sceau à ses premiers dons par le don de lui-même, n'est-elle pas en droit de s'écrier : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?*

1° *Adoration*. Et tels sont aussi, heureux enfants! les sentiments qui vous animent, en ce jour, le plus précieux sans doute et le plus beau de votre vie. Mais avant de vous occuper de ce que vous devez rendre au Seigneur, admirez dans le silence ce que vous en avez reçu. Quoi! M. C. E., il est donc vrai que vous vous êtes approchés pour la première fois de l'autel du Dieu qui réjouit votre jeunesse? Vous le possédez enfin ce Dieu de paix, ce Roi plein de douceurs, qu'appelaient depuis si long-temps vos désirs; et sa présence, objet de votre attente, est en même temps la plus douce récompense de vos sacrifices. Sa chair sanctifie la vôtre, son sang coule dans vos veines, son âme ne fait plus qu'un avec votre âme, toute la plénitude de sa Divinité habite en vous. Son nom ne vous est plus si redoutable, ce n'est plus qu'un nom d'amour que la piété filiale vous donne droit de pro-

noncer. Il la confirme encore après tant de siècles, cette parole écrite dans son Evangile pour la consolation des petits et des humbles de cœur : Laissez venir à moi les enfants : *Sinite parvulos venire ad me*. Ici la foi me découvre en vous un ciel nouveau, une nouvelle terre, que la Majesté du Très-Haut remplit de sa présence et de sa gloire. Ah ! ne le cherchez plus sur l'autel Celui que votre cœur aime ; ne cherchez plus hors de vous-mêmes Celui que les anges adorent en vous. Que dis-je ? Vous êtes en vérité, et le temple, et l'autel, et le tabernacle, où il se complaît aussi bien qu'à la droite du Père, sur le trône de sa gloire. N'enviez plus le bonheur du disciple bien-aimé, penché tendrement sur la poitrine de son Maître ; ici c'est Jésus-Christ lui-même qui a choisi votre cœur pour le lieu de son repos et de ses délices. Le Seigneur a-t-il jamais dit aux séraphins : Vous êtes mes amis[1] ? Dans le sacrement de son amour, il le dit aux derniers des hommes. O mon Dieu ! je ne m'étonne plus que dans l'ancienne loi, votre Prophète ait presqu'égalé les hommes aux anges, puisque dans la loi de grace, vous en faites, pour ainsi dire, autant de dieux, autant d'autres vous-mêmes : *Ego dixi : Dii estis*. O Dieu ! prodigue de

[1] *Vos autem dixi amicos.* JOAN. XV, 15.

vous-même au-delà de nos espérances et même de nos désirs [1]. O charité sans mesure comme sans exemple ! un Dieu dépouillé de sa gloire, un Dieu anéanti sous de faibles voiles, un Dieu uni à sa créature, un Dieu caché dans le cœur de simples et pauvres enfants ! Taisez-vous, orgueilleuse raison ! Ici, il ne faut point un esprit curieux pour comprendre ; il suffit d'avoir un cœur pour sentir et pour aimer. L'amour rend tout possible à un Dieu ; l'amour rend tout croyable à une âme que son propre esprit n'aveugle pas. Non, non, les hommes n'inventent point ainsi, parce que ce n'est pas ainsi qu'ils aiment, et l'incompréhensibilité même de ce mystère est une preuve pour mon cœur, et un motif de plus pour ma foi.

2° *Remercîment. Quid retribuam ?* Que rendrai-je ? Ah ! C. E., je ne veux plus comprimer vos transports ; immolez au Seigneur une hostie de louanges ; rendez, rendez-lui gloire, selon la mesure de ses dons ; écriez-vous avec le Roi-prophète : O Dieu d'Israël, que vous êtes bon envers ceux qui ont le cœur pur ! Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables ! Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu et qu'il a choisi pour son héritage ! A vous la gloire,

[1] *O Deum præ desiderio hominis prodigum sui.* D. Ambros.

la louange, la bénédiction aux siècles des siècles, à moi la reconnaissance et l'amour. Vous n'en avez pas usé ainsi avec toutes les nations, et vous ne leur avez pas ouvert, comme à moi, les trésors de votre miséricorde. Ah! dites-le, M. E., en l'honneur de votre Dieu, et à la honte éternelle du monde et de ses faux plaisirs : Un seul jour passé à l'ombre du sanctuaire vaut mieux que mille dans les joies profanes du siècle.

3° *Demande. Quid retribuam Domino?* Que rendrai-je au Seigneur? Vous lui rendrez l'hommage de vos prières dans ce moment précieux, où intimement unis à l'Auteur de toutes les graces, vous n'avez qu'à demander pour recevoir; car, Jésus-Christ n'est pas un bienfaiteur ordinaire, et c'est le payer de tous ses dons que de lui en demander davantage. Adressez-lui donc des vœux ardents pour vos respectables parents, dont vous serez désormais la joie et la couronne, pour ce vénérable pasteur, que votre ferveur attendrit et console, et pour nous-mêmes, si le zèle que nous ressentons pour vous nous donne quelques droits à vos prières. Demandez-lui la paix et la tranquillité de l'Eglise qui vous prodigue aujourd'hui toutes ses richesses. Demandez-lui pour vous-mêmes les dons de force, de sagesse, de piété et surtout de persévérance. Tous les biens sont à vous,

puisque vous en possédez la source dans Jésus-Christ. Si vous voulez guérir les blessures que le péché a faites à votre âme, il est le céleste médecin ; si vous êtes faibles, il est la force ; si vous craignez la mort, il est la vie ; si vous désirez le ciel, il est la voie ; si vous redoutez les ténèbres, il est la vérité ; si vous avez faim et soif de la justice, il est votre nourriture : Jésus-Christ est tout pour vous : *Omnia Christus est vobis* [1].

4° *Offrande. Quid retribuam Domino ?* Que rendrai-je au Seigneur ? Hélas ! que pouvez-vous lui donner que vous n'ayez reçu de lui ? Quand vous vous offririez tout entiers vous-mêmes, sans retrancher la moindre partie de l'holocauste, vous ne lui donneriez rien qui déjà ne lui appartienne à bien des titres, rien dont la possession puisse ajouter à son bonheur, rien dont la privation puisse nuire à votre félicité. Avouons-le cependant, il est jaloux de posséder votre cœur. Il me semble l'entendre, et vous l'entendez vous-mêmes, qui vous presse intérieurement par cette douce invitation : Mon enfant, donne moi ton cœur : *Præbe, fili, cor tuum mihi.* Vous le voyez, c. e., il pourrait en disposer en maître ; mais il aime mieux le recevoir de vous. Malheur à vous, si vous étiez

[1] D. Ambros.

assez ingrats pour le lui refuser. Ah ! ce n'est pas pour lui qu'il le demande, ce cœur si fragile, si volage, si inconstant, si peu digne de son amour. Il vous le demande pour le rendre heureux, parce qu'il ne le peut être sans lui ; il vous le demande pour mieux vous le conserver, pour l'embellir de ses graces, et l'enrichir de ses dons. Il vous demande votre cœur, pour vous donner le sien. Dites-lui donc avec le Prophète : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. *Paratum cor meum, Deus.* Mais qu'est-ce qu'un si faible sacrifice, pour reconnaître une faveur dont le prix est infini. Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse dignement se satisfaire à lui-même ; offrez-le donc lui-même à lui-même, et comme il a été votre bienfaiteur, qu'il soit aussi votre action de graces.

6° *Résolution. Quid retribuam Domino pro omnibus, quæ retribuit mihi?* Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Vous lui rendrez le juste tribut d'une constante fidélité. Je vois déjà la couronne briller au-dessus de vos têtes ; mais c'est à la persévérance que cette couronne est promise. Tenez-la fortement dans vos mains de peur qu'elle ne vous échappe et qu'un autre plus heureux ne s'en saisisse [1]. L'époque de votre première com-

[1] *Tene quod habes, nemo tollat coronam tuam.* Apoc. III, 2.

munion ne vous sera chère et précieuse qu'autant que vous serez fidèles ; et vous exhorter à la fidélité, c'est vous exhorter à faire votre bonheur. Pourquoi briseriez-vous ces bienheureuses chaînes qui vous rendent la liberté ? Pourquoi vous affranchiriez-vous de cette douce servitude ? Servir Dieu, c'est régner [1]. Ah ! si vous trouvez un objet plus beau, plus parfait et plus digne d'être aimé que Jésus-Christ ; si le monde vous promet des jours plus doux et plus heureux que celui que la grace vient de faire luire sur vous ; je le dis devant Dieu, parce que je ne crains pas que l'épreuve tourne au détriment de sa gloire, je consens que vous partagiez votre cœur, je vous permets de le reprendre après l'avoir donné. Abandonnez le Seigneur, si le premier il vous abandonne. Mais que dis-je ? une mère peut-elle oublier son enfant chéri ; et quand bien même elle viendrait à l'oublier, pour moi je ne vous abandonnerai jamais [2], dit le Seigneur. Ah ! c. e., vous connaissez notre tendresse pour vous ; vous savez combien vous nous êtes chers dans les entrailles de Jésus-Christ ; cependant nous ne craignons pas de le dire, et vous le direz vous-

[1] *Cui servire, regnare est.*

[2] *Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* Isaïe. XLIX, 15.

mêmes avec nous : La mort plutôt que le péché ! Plutôt cesser de vivre, ô mon Dieu, que de cesser de vous aimer !

Quid retribuam? Que rendrai-je? Et vous aussi, M. F., qui êtes les témoins de cette auguste et touchante solennité, n'avez-vous aucun devoir à rendre à votre Dieu? Vous avez été autrefois ce que sont aujourd'hui ces enfants; c'est à vous de voir maintenant ce que vous êtes. Ah! si cette édifiante cérémonie ne disait rien à votre cœur, il faudrait que vous fussiez déjà bien coupables! Comme ces enfants, vous fûtes l'objet des tendres sollicitudes de l'Eglise; vous avez promis comme eux, à la face des saints autels, de vous attacher à Jésus-Christ et pour toujours. Heureux ceux qui sont demeurés fidèles! Mais, hélas! c'est le petit nombre. Combien ont rompu leurs premiers engagements et ne les ont renouvelés que pour les trahir encore! Combien d'autres, lâches déserteurs de la Table sainte, n'éprouvent plus que du dégoût pour cette viande céleste, parce que leur cœur flétri et desséché par les passions n'est plus fait pour en sentir les douceurs! Toutefois, quoiqu'il en soit de vos dispositions, vous respecterez l'innocence de ces enfants, que nous vous envoyons comme des agneaux, et fasse le Ciel que ce ne soit

pas au milieu des loups[1] ! Quels trésors de colère vous amasseriez sur vos têtes, si, par vos leçons ou par vos exemples, vous leur appreniez ce que vous seriez heureux d'ignorer vous-mêmes; si vous veniez en ennemis détruire l'œuvre de la grace et semer une ivraie perfide dans le champ où le Père de famille a jeté la semence du salut et de la vie éternelle! Jésus-Christ vous demanderait compte de l'âme de votre frère, vous répondriez pour lui âme pour âme, vie pour vie, sang pour sang. Scandaliser le moindre de ces enfants, corrompre l'innocence! mieux vaut, dit l'Evangile[2], être précipité tout vivant dans le fond de la mer. Recevez-les plutôt comme des anges qui viennent vous apporter de la part de Dieu, les graces et les bénédictions qu'ils n'ont pas reçues pour eux seuls. Que leur présence, en vous rappelant de douloureux souvenirs, réveille en vous de salutaires remords et rouvre la source de vos larmes tarie depuis si long-temps. Qu'ils répandent parmi vous la bonne odeur de Jésus-Christ qui parle, qui agit, qui vit et respire en eux! Qu'ils brillent, au milieu d'un siècle corrompu, comme de vives lumières, et qu'ils ne laissent jamais éteindre leurs lampes allumées au feu divin de la charité.

[1] *Sicut agnos inter lupos.* Luc. x, 3. [2] Matth. xviii, 6.

Ainsi Dieu tirera une louange parfaite de la bouche des enfants, et si votre cœur n'est pas tout-à-fait insensible aux charmes de l'innocence et de la vertu, vous en contemplerez dans eux la vivante image, et avec la douleur amère d'en avoir outragé les droits, vous concevrez une résolution courageuse d'en remplir désormais tous les devoirs.

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE DES URSULINES

A CLERMONT-FERRAND.

Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem.

Le lieu que j'habite est trop resserré; donnez de l'espace à ma demeure. *Is.* XLIX, 20.

LA fille de Sion, au jour de son deuil et de sa stérilité, se plaignait tendrement au Seigneur du triste abandon où il la laissait gémir, lorsque Dieu, touché de ses larmes, daigna lui adresser par son Prophète des paroles heureuses : Voici, dit-il, que votre image est écrite sur ma main droite ; vos murs abattus sont toujours présents à mes yeux ; mais enfin les architectes sont venus ; le marteau destructeur qui vous avait frappée s'est brisé lui-même dans la main de l'impie : *Venerunt structores tui ; destruentes et dissipantes te, à te exibunt.* Portez vos regards tout autour, et voyez : les pierres dispersées se sont réunies, vos déserts et vos solitudes refleurissent, la terre de votre ruine est trop étroite pour vos nouvelles tribus, et les enfants de votre vieillesse ne cessent de vous

crier : L'espace manque à notre multitude, étendez la demeure où nous devons habiter : *Angustus est mihi locus, fac spatium ut habitem.*

Vous venez d'entendre, MM., la fidèle histoire de vos joies et de vos douleurs. Il vous souvient de ces tristes jours où le Seigneur semblait avoir oublié la nouvelle Sion ; ses édifices étaient en ruines, les pierres saintes dispersées dans les chemins et les places publiques étaient foulées par les passants ; et ses vierges, devenues vraiment captives, sous le prétexte de la liberté, ne pouvaient chanter dans Babylone les cantiques de Jérusalem. Mais une mère oublierait plutôt le fruit de son sein, que le Seigneur n'oublierait son Eglise. Bientôt les murailles renversées se sont relevées comme d'elles-mêmes, des enfants plus nombreux ont été donnés à l'Epouse, le sanctuaire où Dieu réside n'a pu contenir la multitude de ses servantes, et la place manquant enfin à la célébration de ses mystères, il demandait depuis longtemps pour lui-même l'espace qu'il vous avait accordé : *Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem.* Il est vrai que l'heure d'édifier n'était pas encore venue ; aujourd'hui, comme au temps de David, il faut des jours de paix pour bâtir la maison du Dieu de la paix. Et comment auriez-vous jeté des

fondements solides sur un sol ébranlé et toujours prêt à s'entr'ouvrir? Heureuses alors d'échapper à l'orage en courbant la tête, vous ne demandiez que la faveur de vivre inaperçues dans votre modeste asile, et le Dieu de la crèche ne dédaignait pas de partager votre gêne, votre obscurité. Mais dans les jours pacifiques, les temples doivent s'élever, les autels briller de tout leur éclat, et le culte voyageur en quelque sorte dans une arche portative, s'asseoir et s'affermir. Je vous répèterai donc cette parole prophétique, dont il m'appartenait peut-être de célébrer dans cette chaire l'heureux accomplissement puisque le premier j'en exprimai le vœu à la face de cet autel : O Eglise, agrandissez votre temple, à mesure que vous élargissez vos entrailles maternelles : *Angustus est mihi locus, fac spatium ut habitem.* Déjà vos épargnes pieuses, le trésor de votre pauvreté, le trésor de la Providence, ont bâti la maison du Seigneur. Déjà notre religion l'a consacrée par les mains du saint Pontife suscité dans ces temps de restauration pour relever au milieu de nous toutes les ruines et réparer toutes les brêches du sanctuaire. Heureux épiscopat, digne de marquer parmi les plus belles époques de l'antique église d'Auvergne ! Glorieuse administration, qui a vu se rétablir, sous ses aus-

pices, et la maison des Clercs, et la maison des Missions, et la maison de la Doctrine, et la maison des Vierges.

Mais en consacrant à la Majesté du Très-Haut cet édifice auguste, n'oublions pas l'esprit de cette dédicace. Autrefois Salomon la célébra par l'immolation de victimes sans nombre, sacrifice convenable à un peuple grossier, qui ne voyait que par les yeux et n'entendait que par les sens. A des vierges pourvues des yeux illuminés de la foi, il faut aussi des victimes, mais des victimes spirituelles. Venez donc, adorons le Seigneur dans son temple nouveau; qu'un feu divin, descendu du ciel, dévore l'holocauste, et quel holocauste! Ah! si nous savions retrancher, sous le glaive de la pénitence, nos attaches trop sensibles, et les retours de l'amour-propre, et les restes des passions, et tout ce qu'il y a de terrestre dans nos affections et nos pensées, si armés de ce fer sacré, nous pénétrions jusqu'à la division de l'âme, pour extirper le péché dans ses dernières racines, hélas! le nombre de nos victimes passerait celui des béliers et des génisses immolés par le roi d'Israël. Vous lui sacrifierez donc vos pensées, vos désirs, vos confiances humaines, et les restes du vieil homme dans son fonds le plus intime; vous lui immolerez l'hostie de

louanges, le parfum de vos oraisons, l'encens de vos prières et de vos cantiques, précieux sacrifice des lèvres, *vitulos labiorum;* vous vous immolerez vous-mêmes sans partage et sans réserve dans les flammes jalouses du divin amour; enfin, pour accomplir ce qui manque à votre sacrifice, vous offrirez sur l'autel nouveau, Jésus-Christ, la grande Victime, l'Agneau de Dieu qui rachète les péchés du monde.

Et maintenant, mes sœurs, que les cœurs s'élèvent en haut, *sursum corda;* que nos pieux désirs aillent chercher Dieu, et l'invitent à descendre dans son tabernacle! Ecrions-nous avec le Roi sage : Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? *Ergonè putandum est quod verè Deus habitet super terram?* Si le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cet édifice terrestre que nos faibles mains ont bâti! Mais enfin vous avez choisi et sanctifié ce lieu pour la maison de la prière et du sacrifice [1]; vous avez promis que vos yeux seraient toujours ouverts, et votre oreille toujours attentive à la demande de celui qui viendrait vous y invoquer. Vous avez dit : Mon nom et mon cœur seront à jamais fixés dans cette demeure sainte. Du haut de votre trône, écoutez donc la prière de vos servantes; exaucez les

[1] Paralip. lib. II.

vœux qu'elles répandent devant vous avec leur cœur et leurs larmes. Si le ciel est fermé à cause des péchés du peuple, et que nous venions en ce lieu implorer votre clémence, remettez-nous nos offenses, ô notre Dieu, et faites descendre, selon notre besoin, et cette rosée de la grace qui vivifie nos âmes, et cette pluie bienfaisante qui fertilise la terre [1]. Si le coupable vient y confesser son iniquité, ratifiez dans le ciel la sentence du ministre qui absout le repentir. Si l'affligé vous y découvre la plaie de son cœur, qu'il s'en retourne consolé. Que le juste comme le pécheur, que l'étranger comme l'enfant de la maison y trouvent une égale miséricorde. Pour nous, Seigneur, nous n'aurons point d'autre demeure que la vôtre. Eloignées ou présentes, les yeux de notre âme seront toujours attachés sur vos mystères, notre oreille toujours ouverte à vos secrètes inspirations, et notre cœur ira s'enfermer avec vous dans le tabernacle pour n'en plus sortir de tous les jours de notre vie. Le passereau trouve un abri, la tourterelle un asile; et nous crions: Vos autels, Seigneur des vertus, ô notre Roi, ô notre Dieu, vos autels! *Altaria tua, Domine virtutum!*

Mais il est temps de nous élever à de plus hauts mystères. Et comment honorerions-nous ce sanctuaire

[1] Reg. III, 8.

extérieur et visible, sans nous rappeler ce temple spirituel que nous portons au-dedans de nous-mêmes, où Jésus-Christ habite par sa grace? Comment oublierions-nous cette belle parole de saint Bernard, qu'en célébrant la dédicace d'une église, nous célébrons notre fête, notre propre solennité; que les temples ne sont saints qu'à cause de nos corps, nos corps qu'à cause de nos âmes, nos âmes à cause de l'Esprit saint qui réside en nous! Ne sommes-nous pas nous-mêmes la maison de Dieu, l'édifice de Dieu, et le Seigneur a-t-il sur la terre une demeure plus agréable que le cœur du juste? Là aussi est un autel où s'accomplissent les mystères. Là aussi est un trône où Dieu règne et nous fait régner : *Regnum Dei intrà vos est.* Là aussi est écrite la loi sainte, non sur des tables de pierre, mais sur les tables animées du cœur : *In tabulis animata cordis.* Ah! chrétiens, Dieu n'a pas toujours demandé pour son culte de vastes basiliques; l'autel de gazon suffisait au sacrifice d'Abel; l'arche, au sacrifice d'Israël errant dans le désert; les catacombes, au sacrifice des premiers chrétiens; mais il a toujours dit aux âmes fidèles : J'habiterai au milieu de vous; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu : *Inhabitabo in illis, et ero illorum Deus, et ipsi erunt mihi populus* [1].

[1] II. Cor. VI.

Ce n'est donc pas assez de respecter ce temple matériel, si nous ne respectons en même temps le temple invisible de notre âme. C'est peu de donner de l'espace au Seigneur dans ce sanctuaire fait de main d'homme. Hélas! souvent nos églises ne sont que trop vastes pour le petit nombre des adorateurs! C'est peu, dis-je, de les agrandir, si nous n'agrandissons aussi ce tabernacle intérieur formé par l'Esprit saint. Ames timides qui craignez de trop donner à Dieu, âmes étroites et resserrées par l'amour de vous-mêmes et par l'amour des créatures, élargissez-vous donc, et faites place à Jésus-Christ : *Fac spatium*. Ames pleines du monde et de ses illusions, qui faites entrer dans vos desseins ambitieux tout l'univers, comment voulez-vous que le Seigneur habite au milieu des projets de la cupidité, des calculs de l'avarice, du mouvement de toutes les passions? Ah! Jésus-Christ souffre violence en vous; il gémit sous le poids de ces sollicitudes entassées, il n'en peut plus, il respire à peine, il vous crie : Eh! quoi, mon cœur se dilate, il s'ouvre pour vous, vous n'y êtes point à l'étroit, *Cor nostrum patet ad vos;* et le vôtre est serré pour moi. Ah! dilatez-vous donc aussi, *dilatamini et vos;* videz ce cœur trop plein par le détachement des biens sensibles, chassez ces idoles, purifiez, renouvelez, agrandissez mon sanctuaire,

fac spatium; que l'humilité en creuse les fondements, que la foi l'édifie, que la charité l'échauffe et l'éclaire, que l'espérance des biens futurs en couronne le faîte; quelque vaste qu'il soit, seul je suis assez grand pour le remplir. Mais vous, mes sœurs, dont le cœur libre et détaché n'a de place que pour Jésus-Christ, qui l'y faites régner comme Maître et Seigneur, sans souffrir de rival qui lui dispute l'empire, recueillez-vous de plus en plus dans ce cénacle intérieur; fermez la porte à tous les objets que ce soleil passager éclaire; priez dans le secret le Dieu rémunérateur qui voit dans le secret; demandez-lui que son royaume arrive, qu'il élève les murs de la Jérusalem céleste, *ut ædificentur muri Jerusalem.* Ainsi vous mériterez un jour d'entrer dans la construction de cet édifice immortel, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, et ses saints les pierres vivantes. Ainsi plus sages et plus heureux que cet apôtre dont le Sauveur blâma le vœu indiscret, dans une seule construction nous aurons fait trois tabernacles : le tabernacle de Dieu sur la terre, le tabernacle de Dieu dans nos âmes, le tabernacle de nos âmes dans l'éternité. Ainsi soit-il!

ALLOCUTIONS.

PLANTATION D'UNE CROIX.

Le Seigneur a régné. Que tous les cœurs tressaillent d'allégresse et d'amour. Monument de sa victoire, la Croix vient de s'élever à nos yeux enchantés. Jour remarquable entre tous les jours, précieuse solennité ! La voilà cette Croix victorieuse du monde, ce signe auguste que vous avez porté en triomphe sur vos épaules fières de ployer sous un si noble poids ! Vos yeux l'ont vu cet admirable spectacle, cette pompe religieuse de prêtres, de vierges, de magistrats, se prolonger dans vos rues, se déployer dans vos places publiques, au milieu des larmes, de l'attendrissement, des bénédictions de tous les fidèles, les vieillards retrouvant des forces pour suivre le cortège du Dieu vivant, les enfants bégayant le nom de Jésus dans les bras de leurs mères, tous

les cœurs émus, toutes les âmes ouvertes au bonheur, le ciel plus pur et plus serein en signe de sa réconciliation avec la terre. Vous les avez entendus ces chants solennels de l'Eglise, cette musique guerrière, ces cantiques répétés avec un accent si pur et si vrai, avec l'accent de l'âme, ces cris de *Vive Jésus, vive sa Croix*, que les échos redisent de loin en loin comme pour avertir toutes les campagnes voisines de prendre part à notre joie ! O M. F., qu'elle est belle cette Religion qui fait goûter des plaisirs si purs et si doux, qui en parlant aux yeux, parle en même temps au cœur, qui suspend toutes les douleurs, charme toutes les peines, console toutes les infortunes, électrise les âmes avec une Croix de bois et un pauvre missionnaire qui parle de Dieu et de ses miséricordes ! Que ces solennités sont différentes de ces orgies impies, ouvrage de la folie et du délire, où le peuple n'entendait rien, parce qu'il ne trouvait au-dedans, ni son Dieu, ni ses consolations, ni ses espérances.

Mais en reposant vos yeux sur une scène si touchante, n'oubliez pas les engagements sacrés qu'il vous faut contracter aujourd'hui à la face du ciel et de la terre. C'est du haut de cette Croix que Jésus-Christ, votre Maître et le mien, a pardonné à ses en-

nemis, a prié pour ses persécuteurs; c'est aussi aux pieds de cette Croix que vous allez promettre d'abjurer toutes les haines, tout sentiment d'aigreur et d'amertume; c'est aux pieds de cette Croix que vous allez jurer de vous maintenir dans cette paix précieuse que vous avez recouvrée avec le Seigneur, avec vos frères, avec vous-mêmes, de vous confondre tous dans les mêmes sentiments d'amitié fraternelle et de charité chrétienne. Non, plus de distinctions, de rivalités odieuses, plus de divisions entre des cœurs également faits pour s'estimer et se chérir; qu'un même sentiment vous pénètre et vous domine, qu'un même cri sorte de vos bouches et de vos cœurs : Nous pardonnons, nous pardonnons!

Hélas! M. C. F., nous vous quittons, notre ministère finit auprès de vous. Vous dire qu'il en coûte à notre cœur, ce serait nous défier de la correspondance du vôtre; mais ces regrets, quelque vifs qu'ils soient, combien ils sont adoucis par la joie que nous éprouvous à laisser au milieu de vous l'étendard du salut! Non, nous ne vous aurons point quittés; vous pourrez toujours nous entendre, nous vous parlerons, nous vous exhorterons toujours, par cette Croix où Jésus-Christ lui-même, le grand Missionnaire, remplit l'office de prédicateur, de conseiller fidèle, de tendre

consolateur ; tant que ce signe sera élevé au milieu de vous, nous ne désespérerons jamais de la conversion des pécheurs, de la persévérance des justes. Elle est exposée à tous les regards pour vous avertir de veiller sans cesse, de marcher en la présence du Seigneur qui éclaire tous nos pas et toutes nos démarches ; elle étend ses bras secourables pour répandre la paix dans vos maisons et dans vos familles, la bénédiction dans vos champs et dans vos héritages ; elle est placée à la porte de votre ville, afin que vous ne puissiez y entrer ni en sortir sans rencontrer sur votre passage l'image de votre Dieu, sans lire sur ce bois sacré l'abrégé de votre foi et de vos devoirs. Que d'autres cités s'honorent de posséder de superbes monuments, de riches galeries, de somptueux palais ; vaine magnificence qui peut bien nourrir l'orgueil, exciter la curiosité, mais qui ne dit rien au cœur, qui ne sèche pas les larmes, qui ne rend pas les hommes meilleurs ni plus heureux. Pour nous, mettons notre gloire et notre confiance dans cette Croix qui a sauvé le monde, et qui sauvera la France, si la France veut être sauvée. Voilà votre monument et votre plus ferme rempart. Sentinelles vigilantes, vous êtes chargées de garder ce précieux dépôt qui vous est confié, ce signe adorable que vos vœux ont réclamé,

que vos mains ont élevé avec un empressement et une activité religieuse ; entourez-le donc de vos respects, de vos adorations, de vos hommages. Loin, loin d'un lieu si saint le blasphème, l'intempérance, l'injustice, la colère, la violence ; ce serait pécher devant son Juge. Venez à cette Croix ; mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas de la saluer, de s'agenouiller devant elle, de lui adresser des vœux et des prières ; si vos œuvres ne répondent pas à ces signes extérieurs de piété ; si les mouvements d'un cœur pur n'accompagnaient pas le mouvement de vos lèvres, Jésus-Christ vous dirait par la bouche du Prophète : Quel fruit me revient-il de vos prostrations, de vos hymnes et de vos louanges ? qu'ai-je besoin de ces stériles hommages, de ces vains dehors d'une justice pharisaïque ? Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de mes yeux la malignité de vos pensées, cessez le mal, apprenez le bien ; venez ensuite, et j'écouterai la voix de vos prières. Venez donc à cette Croix ; que l'étranger édifié de vos exemples apprenne à la respecter. Maîtres, veillez à ce qu'elle soit honorée par vos serviteurs. Pères de famille, inspirez-en l'amour et la vénération à vos enfants ; et lorsqu'un jour ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites à la vue des témoignages éclatants de la protection du Sei-

gneur : Quelle est donc cette dévotion singulière qui s'attache à cette Croix ? *quæ est ista religio ?* que signifie ce monument exposé à la religieuse vénération des fidèles ? *quid sibi volunt lapides isti ?...* vous leur répondrez, M. F. : Dans une année chère à notre souvenir, des missionnaires sont venus de la part du Ciel, qui, en nous réconciliant avec une Religion douce et bienfaisante, nous ont réconciliés avec nous-mêmes, et en nous rendant à la vertu nous ont rendu le bonheur ; et pour éterniser la mémoire de cette époque heureuse, ils ont élevé cette Croix, qui renferme à elle seule tout le christianisme, l'abrégé de notre morale, et tout l'ensemble de la foi. Ainsi le bien se perpétuera de génération en génération, toutes les bouches rendront gloire à Dieu, et répéteront d'âge en âge ce cri qui réjouit le ciel, qui fait trembler l'enfer, qui sanctifie et console la terre : *Vive Jésus, vive sa Croix !*

ANNIVERSAIRE

DE LA PLANTATION DE LA CROIX DE MISSION

Dans la ville de Mont-Ferrand.

Une année s'est écoulée, m. f., depuis le jour où des hommes apostoliques ont érigé au milieu de vous ce signe de salut et de paix. Comme des conquérants marquent leurs victoires par des trophées qu'ils laissent sur leur passage, soldats de Jésus-Christ, conquérants des âmes, nos missionnaires nous ont laissé cette Croix, monument éternel de leurs triomphes pacifiques, du règne de grace et de justice qu'ils ont établi parmi nous. Jour remarquable entre tous les jours, précieux anniversaire! peut-on le célébrer sans se rappeler en même temps tous les miracles de la mission? Le voilà ce signe auguste, qu'il y a un an vous portiez en triomphe sur vos épaules, fiers de ployer sous un si noble fardeau. Je vois encore ce magnifique cortège, cette foule attendrie; je vois la bénédiction, l'érection de cette Croix; elle monte, elle

s'élève, au milieu des vœux, des acclamations les plus vives; elle est dressée; des milliers de bras, chargés de chapelets, d'instruments de piété, s'élèvent vers elle pour obtenir une part des riches indulgences accordées avec une sainte prodigalité; et ces paroles éloquentes sortent de la bouche du zélé missionnaire : Le Seigneur a régné, peuples, prosternez-vous!

Mais en vous rappelant des souvenirs si chers, n'oubliez pas les engagements sacrés que vous avez contractés, à la face du ciel et de la terre. C'est aux pieds de cette Croix, que vous avez promis d'abjurer les haines, d'être fidèles à la religion de vos pères, de vous attacher inviolablement à Jésus-Christ et à son Eglise. C'est aux pieds de cette Croix que vous avez dit anathème à ces fausses doctrines qui, sous le nom de philosophie, d'humanité, de tolérance, de lumières, nous ont coûté tant de sang et tant de larmes. C'est aux pieds de cette Croix que vous avez juré de vous maintenir dans cette paix précieuse avec le Seigneur, avec vos frères et avec vous-mêmes, de vous confondre tous dans un commun attachement à une même foi, à un même Dieu. Ah! M. F., il faut le dire à votre louange, le grand nombre a persévéré; les fruits de la mission subsistent en dépit des sourdes manœuvres de l'im-

piété, des calomnies de la mauvaise foi, de tous les moyens employés pour les contester ou pour les détruire; ils restent, et ils resteront; j'en ai pour garants ces confessions plus fréquentes, ces communions plus nombreuses, surtout parmi les hommes, les abus, les scandales plus rares, l'affluence des fidèles dans nos temples, et cet empressement si marqué à venir aujourd'hui renouveler votre alliance avec la Croix de Jésus-Christ. Car, M. F., le bienfait d'une mission ne doit pas s'arrêter à une année; cette provision de graces, cette récolte abondante de fruits de salut, doit être ménagée avec une sage économie; comme dans les années d'abondance, on met les grains et les denrées en réserve pour les temps de disette et de stérilité. Si l'on remarque encore dans la France des villes qui se distinguent entre toutes les autres par une foi plus vive, une piété plus tendre, une fidélité plus constante aux devoirs de la religion, et qu'on en recherche les causes, on découvre que cette exception honorable remonte à l'époque d'une mission, quelquefois reculée de trente ou quarante années. Et vous aussi, vous conserverez à jamais les fruits et le souvenir de cet évènement mémorable; vous n'oublierez jamais ces bons missionnaires dont vous avez été la joie et la couronne, qui ont marqué en vous le

sceau de leur apostolat, et qui vous gardent dans leur cœur une place choisie. Ah! si vous saviez avec quelle affectueuse tendresse ils parlent de vous, comme ils vous citent pour modèle et pour exemple aux peuples qu'ils évangélisent! Oui, on peut vous rendre ce témoignage que saint Paul rendait aux Thessaloniciens[1], dans tous les lieux votre foi est devenue célèbre. Vous vous rappellerez les vertus, le zèle infatigable, l'inépuisable charité de vos nouveaux apôtres, la joie qui annonça leur entrée dans nos murs, les regrets amers qui suivirent leur départ. Ah! que je m'estime heureux, que je me sens honoré d'être aujourd'hui l'interprète de vos sentiments, pour pouvoir rendre cet hommage à des amis, à des frères, au nom d'une ville où j'ai reçu le jour et dont je me ferai toujours gloire d'être l'enfant! Puisse cet hommage arriver jusqu'à eux! Pourquoi ma voix ne peut-elle se faire entendre jusqu'aux lieux où ils exercent leur ministère de paix! Que ne sont-ils témoins de ce touchant anniversaire, pour recueillir eux-mêmes les témoignages de notre reconnaissance, et jouir de tout le bien qu'ils ont fait au milieu de vous, et dont vous recueillerez avec eux les fruits dans la bienheureuse éternité!

[1] I. Thess. I, 5.

INSTALLATION

DE M. LE CURÉ DE SAINT-EUTROPE [1].

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxtà cor meum et animam meam faciet.

Je me susciterai un prêtre fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon esprit. *Reg.* II, 35.

Ce prêtre fidèle, ce prêtre selon le cœur et l'esprit de Dieu, que la providence paternelle a suscité pour le gouvernement de cette paroisse, un autre que moi aurait dû l'investir aujourd'hui de ses pouvoirs, et le recommander à la religieuse affection de son troupeau. Ce soin regardait naturellement le respectable chef du canton ecclésiastique de qui relève cette église, et il l'aurait rempli, nous le savons, avec une douce et pure joie, si de douloureuses infirmités ne lui eussent refusé cette consolation. Ah! Dieu nous est témoin combien nous eussions mieux aimé le voir et l'entendre que parler ici à sa place. Et comment

[1] M. l'abbé Gannat, l'ami de Mgr Giraud et de Mgr Croisier évêque de Rodez; mort en 1846, vicaire-général de Clermont.

donc le remplacerions-nous dignement auprès de vous dans cette intéressante cérémonie, cet ancien du sacerdoce, ce doyen du corps pastoral de notre cité, dont la présence seule, pleine de la sainte autorité de la doctrine et de la vertu, vous aurait mieux instruits et plus touchés que tous nos discours; comment, dis-je, le remplacerons-nous, dans l'instruction qu'il convient de vous adresser, nous encore nouveaux dans la direction des âmes, et la conduite des affaires, à peine initiés nous-mêmes dans l'exercice de nos fonctions!

Aussi n'est-ce pas en notre nom que venons présider aujourd'hui l'installation de votre nouveau pasteur; c'est au nom de celui de qui découle dans l'étendue de ce diocèse la source de tout pouvoir spirituel, de ce prélat vénérable qui à toutes les graces dont il me comble chaque jour, a bien voulu ajouter celle d'être son mandataire auprès de vous, et peut-être que l'idée délicate de vous présenter votre pasteur par les mains de l'amitié, m'a valu dans cette circonstance l'honneur de son choix, et ce nouveau témoignage de sa bonté.

L'amitié! en prononçant ce mot, en avouant ce sentiment, ne me suis-je pas interdit le droit de parler avec avantage de celui que le Ciel vous en-

voie ? Non, l'amitié dont la religion resserre les nœuds n'est point cette tendresse passionnée, aveugle, adulatrice, telle que le monde la connaît et telle que le monde la forme ; elle est pure comme sa source, vraie comme le sentiment qu'elle inspire. Lié par cette amitié sainte à votre pasteur dans une étroite intimité, je puis mieux que personne vous dire ce que vous pouvez en attendre. Appliqué d'abord à l'étude des lois, il promettait au barreau un jurisconsulte éclairé, lorsqu'une inspiration plus sublime l'attira, sur les traces d'un ami qui devait aussi honorer ce diocèse par l'éclat de son talent, dans ce célèbre séminaire de Saint-Sulpice, dont le nom ne se présente point à notre esprit, que notre cœur n'y attache aussitôt un sentiment de respect et de tendresse. Là, parmi les paisibles exercices de l'étude et de la piété ecclésiastiques, nous avons admiré son édifiante régularité, la solidité de son esprit, la bonté de son âme, et ses progrès dans les saintes lettres toujours en rapport avec ses progrès dans la vertu. A cette étude approfondie de ses devoirs, huit années de ministère dans une paroisse qu'il chérissait parce qu'elle était pauvre et qu'il n'y voyait autre chose à gagner que le ciel, ont ajouté ce qui pouvait encore lui manquer du côté de la pratique, et ont déve-

loppé en lui ces vertus sacerdotales, et surtout cette abnégation de soi-même et cette charité compatissante, qui est toute l'âme d'un bon pasteur et d'un véritable ministre de Jésus-Christ. Une seule crainte se mêlerait à nos espérances, la faiblesse d'une santé compromise par l'excès du zèle et du travail, si nous ne savions pas qu'il est accoutumé à estimer sa vie moins que les âmes, et si nous ne pouvions vous assurer que vous ne vous apercevrez jamais qu'il souffre, quand vous aurez besoin de ses secours. Aussi le choix de notre sage pontife a-t-il été accueilli avec l'empressement le plus vif, et par le clergé de cette ville, heureux de se voir associé un confrère qui le console de ses pertes récentes et qui adoucisse l'amertume de ses regrets, et par les respectables directeurs du séminaire, à qui d'anciens souvenirs inspirent pour cette paroisse une juste prédilection, et par cette maison de la mission, où votre pasteur peut compter autant d'utiles auxiliaires qu'il y compte d'amis, et par vous-mêmes, dès que vous avez pu l'apprécier. Dans ce concert de vœux unanimes, une seule plainte s'est fait entendre : la plainte douloureuse de la paroisse qui l'a perdu, qui le pleure encore, qui le regrettera toujours.

Mais en félicitant le troupeau sur le mérite de son

pasteur, nous devons aussi féliciter le pasteur sur le mérite de son troupeau. O paroisse de Saint-Eutrope, puis-je m'écrier ici, comme autrefois le Prophète en s'adressant à Bethléem de préférence à toutes les villes de Juda, ô paroisse de Saint-Eutrope, vous êtes à la vérité la moindre en population et en étendue de toutes les paroisses de cette capitale, mais vous n'êtes pas la moins riche devant Dieu, ni la moins précieuse aux yeux de la religion : *Et tu Bethleem Juda, equidem minima es de principibus Juda!* C'est ici que l'on peut enfanter Jésus-Christ, le faire naître, le former dans les cœurs, étendre son royaume et procurer sa gloire : *ex te enim exiet dux qui sit dominator in Israel.* C'est ici où se conserve encore l'antique foi et la simplicité des anciennes mœurs. C'est ici qu'une confiance mutuelle peut s'établir entre les fidèles et le ministre, que le conducteurdu peuple de Dieu peut compter ses ouailles, les reconnaître à leurs traits, les appeler chacune par leur nom. C'est ici que sa voix est toujours entendue, son caractère toujours respecté, sa présence un heureux présage, et qu'à côté d'une peine il est toujours sûr de trouver une consolation. Et quel troupeau se montra jamais plus docile, plus aimable et plus doux envers ses pasteurs, et leur vouât-il un attachement plus tendre et plus fidèle?

n'en n'avons-nous pas encore une preuve encore récente dans ces regrets que vous fîtes éclater à la triste séparation de celui qui fut si long-temps votre guide et votre père ? Hélas ! faut-il rouvrir une plaie à peine cicatrisée ! Si celui qui le remplace aujourd'hui pouvait souffrir quelque désavantage d'une telle comparaison, nous éviterions peut-être de nous rappeler ce que vous avez perdu ; mais nous pouvons envisager avec vous toute la grandeur de votre perte, puisqu'elle est si heureusement réparée. N'en n'avons-nous pas une preuve non moins touchante, de cette pieuse affection qui vous unit à vos ministres, dans les vœux respectables que vous formiez pour que l'Elie qui vous était enlevé par une sévère Providence, leguât son ministère à cet Elisée, compagnon de ses travaux, confident de ses pensées, comme il lui avait légué sa tendresse pour vous ? Hélas ! nous espérions vous annoncer aujourd'hui que vous étiez exaucés au-delà même de vos désirs, que la main bienfaisante qui vous fait don d'un pasteur inespéré vous laisserait par surcroit celui qui vous est cher à tant de titres, lorsque nous avons appris que le premier pasteur de ce diocèse, digne appréciateur du mérite, venait de lui offrir dans une place importante la juste récompense de son zèle et de sa vertu. Ici, notre

tâche est remplie. Il nous resterait peut-être à vous instruire des obligations réciproques des brebis et du pasteur; mais nous aimons mieux le laisser parler lui-même, et vous retracer ses devoirs et les vôtres.

A L'OCCASION D'UN MARIAGE.

Le sacrement que vous allez recevoir est grand en Jésus-Christ et dans l'Église. Ce n'est plus seulement un contrat naturel tel qu'il fut établi dès le commencement, et tel qu'il subsiste encore chez les peuples malheureux que la lumière de l'Évangile n'a pas éclairés; ce n'est pas seulement un contrat purement civil, qui stipule des avantages réciproques, règle des concessions mutuelles, et place les droits respectifs des époux sous la garantie des lois humaines : c'est un engagement sacré comme l'autel qui en est le dépositaire, et saint comme le Dieu qui le reçoit; c'est un contrat élevé par le Sauveur à la dignité de sacrement, qui, en imposant de grands devoirs, confère en même temps la grace de les remplir, et sait adoucir et faire aimer le joug qu'il consacre; un mystérieux symbole de l'union divine de Jésus-Christ avec son Église; une alliance toute sainte où le Ciel intervient comme témoin et garant de la fidélité des promesses, où la bénédiction du ministre appelle celle de Dieu et l'in-

vite à descendre : ce qui faisoit dire au grave Tertullien, dès le second siècle du christianisme, ces paroles mémorables, que nous aimons à répéter ici, pour montrer la conformité de la doctrine de nos temps avec celle des temps anciens sur cet article si important de notre foi : Comment ma bouche pourra-t-elle suffire à célébrer la gloire et le bonheur du mariage chrétien que l'Église accorde, que l'adorable sacrifice confirme, que la bénédiction consacre, que les anges proclament, que l'Éternel ratifie du haut des cieux!

Elevés l'un et l'autre à l'école de la foi, persuadés que la Religion doit présider à tous les grands actes de la vie pour les marquer de son sceau vénérable; qu'à elle seule sont attachées vos consolations dans le siècle présent, comme vos espérances pour le siècle à venir, et qu'à l'exemple des fidèles époux de l'Évangile, le plus sûr moyen de rendre vos nôces heureuses est d'y inviter Jésus-Christ, vous venez en ce moment, aux pieds de l'autel, en présence de Celui qui est la vérité, vous jurer cette foi que déjà vos cœurs se sont promise, et sanctifier des nœuds qu'un choix libre et mutuel, que les plus belles convenances de goût, d'éducation, de sentiments, de principes, avoient d'avance préparés, et que des engagements plus solennels,

une société commune, vont rendre pour jamais indissolubles.

De la dignité du sacrement et de la sainteté de cette union, résultent de graves obligations, que nous ne devons pas craindre d'exposer à de fervents serviteurs de Dieu, à de fidèles enfants de l'Église. Ecartez-donc un moment le voile d'une douleur récente et d'un deuil trop légitime, que notre cœur a vivement partagés, pour ne vous plus occuper que des grands devoirs qui vont vous être imposés, et d'où vont dépendre désormais votre destinée présente et votre destinée future.

Tous ces devoirs se résument dans un seul: l'amour saint, l'amour constant et fidèle que vous vous porterez. Vous vous aimerez donc l'un et l'autre, comme Jésus-Christ aime son Église et comme il en est aimé, non seulement parce que vous êtes faits l'un pour l'autre, et que vos cœurs sont dignes l'un de l'autre, mais parce que Dieu le veut, et comme il le veut, et dans l'ordre et la mesure où il le veut. Vous, monsieur, vous aimerez votre épouse comme une compagne, comme une aide semblable à vous que Dieu vous a donnée; vous lui resterez à jamais uni d'esprit et de cœur, vous lui servirez de guide et de conseil, vous l'assisterez de votre fidèle amitié dans tous les

jours heureux ou malheureux de ce pélerinage; vous serez sa force et son appui, comme elle sera votre charme et votre trésor; et tous ces sentimens vous les trouverez naturellement dans votre cœur que vous avez si sensible et si bon, dans le naturel si heureux et si rare que le Seigneur vous a donné et qu'il a encore perfectionné par sa grace, dans ces principes héréditaires dans votre noble famille, principes, je ne dis pas seulement de délicatesse et d'honneur humain, mais de conscience et de foi chrétienne, sur lesquels nous nous étendrions avec une douce complaisance, si la confiance dont vous nous avez fait le dépositaire ne nous commandait la discrétion et la réserve.

Vous, mademoiselle, vous aimerez votre époux comme votre chef et votre soutien; vous répondrez à ses soins par vos attentions à lui plaire; vous partagerez ses peines comme il partagera les vôtres; vous les adoucirez par ces aimables prévenances qui sont plus particulièrement attachées au caractère comme aux vertus de la compagne de l'homme; nous en avons pour garants et votre éducation aussi solide que brillante, et ces sentiments vertueux que vous avez puisés à l'école d'une mère tendre autant que vigilante, je dirais à l'école de deux mères, si je ne craignais de

rouvrir une blessure encore vive ; et cette piété, le plus doux attrait de votre sexe, comme elle en est aussi l'ornement et la gloire. Plus heureuse que la plupart de vos compagnes, lorsqu'elles s'engagent par les liens que vous allez former, vous devenez l'enfant d'une nouvelle famille ; sans vous éloigner du toit paternel et sans vous séparer d'une mère chérie, vous en trouvez une autre qui vous entourera de la même tendresse, et que je m'abstiendrai de louer, parce que sa louange est dans ses bonnes œuvres et dans les fruits de son active charité. Aussi nous ne doutons pas que votre union n'offre le touchant tableau de ces anciennes mœurs, où l'épouse fidèle ne songeait qu'à plaire à Dieu et à son époux et plaçait ses plaisirs dans ses devoirs ; l'époux, qu'à faire le bonheur de son épouse. Vous aurez l'un et l'autre cet avantage que pour en trouver le modèle et l'exemple, vous n'aurez pas besoin de le chercher hors de la maison paternelle.

Maintenant donc, daigne le Ciel écouter nos ardentes prières, et répandre sur vous ses plus précieuses et ses plus abondantes bénédictions ! Puissiez-vous, toujours unis et toujours heureux par cette union, couler des jours sans nuage, vous voir renaître dans des enfants de qui vous recevrez les consolations

que vous avez offertes à vos respectables parents, et puissiez-vous enfin, au terme de la course, vous retrouver unis par delà le tombeau et vous continuer à jamais dans le ciel cette amitié sainte et pure que vous allez vous jurer aux pieds des autels !



VOEUX DE BONNE ANNÉE.

S'IL est, M. F., une époque remarquable par l'abondance des sentiments qu'elle réveille, et par la sagesse et le sérieux des réflexions qu'elle fait naître, c'est bien sans doute le moment où une année finit, où une année nouvelle commence; et pour tourner nos regards et reporter notre pensée vers celle qui nous échappe et vient de s'évanouir, qui n'est d'abord frappé de sa brièveté et de sa fuite rapide? Quoi! elle est déjà close sans retour, cette année qui venait à peine de s'ouvrir, et ce ruisseau de jours s'est précipité si vite dans l'océan de l'éternité! Oui, M. F., et toutefois la vie entière ne se compose que d'un petit nombre de ces années fugitives, encore vingt, trente premiers jours de l'an pour les santés les plus florissantes et les jeunesses les plus vives, et puis viendra le dernier jour et de l'année et de la vie. Serait-ce donc la peine de naître, si, dans ce court passage, nous ne voyions briller l'aurore d'une vie immortelle? Ah! du moins efforçons-nous d'attacher quel-

ques bonnes œuvres aux ailes rapides du temps, de peur que nous ne laissions après nous d'autres traces de notre existence que celles de nos faiblesses et de nos erreurs.

Une année! Mais dans cette année si courte, que d'évènements se pressent, que de changements s'opèrent, que de renouvellements se succèdent! Ne parlons point des évènements de la politique humaine, vaine pâture des esprits oisifs et inquiets, auxquels une âme chrétienne est étrangère; ne parlons que de ces évènements qui nous touchent de plus près, de ces évènements de famille, si l'on peut ainsi parler; et une paroisse, en effet, n'est-elle pas une famille liée par une communauté d'intérêts et d'affections? Une année! Et dans ce court espace, que de maisons où le deuil est entré avec la mort! que d'enfants devenus orphelins, que de mariages heureux changés en de tristes veuvages! que de parents inconsolables de la perte des plus chers objets de leur tendresse! Est-il une seule famille où le cours d'une année n'ait apporté quelques joies ou quelques douleurs?

Une année! Et dans cet espace si court, quels trésors de graces et de bénédictions le Ciel n'a-t-il pas versés sur vous? Vos enfants réconciliés se sont appro-

chés pour la première fois de la table sainte, et ont reçu dans leurs jeunes cœurs, avec le Pain céleste, la semence féconde des vertus ; le retour des solennités de la Pâque a consolé les justes et appelé les pécheurs à la pénitence. La faveur inespérée d'un Jubilé universel est venue par l'union des prières, la prédication de la parole et la prédication des exemples, mettre le sceau aux miséricordes du Seigneur. Et ici, M. F., qu'il m'est doux de vous payer un juste tribut de satisfaction et reconnaissance pour votre assiduité aux exercices saints, malgré les rigueurs d'un hiver dur et précoce, pour votre empressement à écouter ce jeune et fervent ministre [1], qui vous a prodigué avec tant de zèle et de succès les trésors d'instruction et de piété tirés de la source de son cœur et de ses études assidues, pour votre sainte avidité à recueillir de ces jours de salut des fruits qui n'ont pas rempli tous nos désirs, mais qui ont surpassé nos espérances. Ames heureuses, sanctifiées par les graces du jubilé, élite de notre troupeau, notre couronne et notre gloire, puissiez-vous recevoir de Dieu ses bénédictions, selon la mesure des consolations que vous nous avez données ! Et si j'interrogeais séparément chacun de vous, en est-il un seul,

[1] M. Celeyron, alors son vicaire.

à cette fin d'année, qui n'ait à bénir la divine Providence, et qui osât refuser cette louange à la grace, que, dans un espace si court, il a reçu des secours spirituels assez abondants pour sanctifier une longue vie.

Une année! Hélas! et dans ce court espace, que d'abus de graces, que de chutes déplorables qui mériteraient d'être expiées par des larmes éternelles! Tandis que les justes se sont perfectionnés, que de pécheurs ont achevé de s'aveugler et de s'endurcir! tandis que le pécheur s'est converti, que de justes ont fait naufrage dans l'innocence! O année! je me plaignais tout à l'heure de ta brièveté; que tu me parais longue maintenant que je te mesure sur le nombre et là grandeur de nos prévarications!

Louons donc le Seigneur de ses bienfaits, mais gémissons en même temps de nos infidélités; à Dieu la gloire, la bénédiction, la louange, à nous la confusion et le repentir; rachetons cette année perdue par l'amertume et la vivacité de nos regrets; rachetons-la par le bon emploi de l'année nouvelle qui va lui succéder. L'année nouvelle est-elle à nous? si nous la voyons commencer, la verrons-nous finir? Ah! pardonnez, M. F., je me laisse entraîner au mouvement des pensées que la circonstance fait naître

dans mon esprit. Je dois vous adresser des vœux, et je ne vous entretiens que de réflexions que vous trouverez sérieuses, tristes peut-être; et aussi bien, l'homme, voyageur d'un moment sur une terre étrangère, peut-il former d'autre vœu que de se reposer dans la patrie? J'en formerai cependant, mais que la religion ne désavouera point. Non, M. F., je ne vous souhaiterai point les richesses qui donnent encore plus de besoins qu'elles n'en peuvent satisfaire, ni les honneurs qui sont bien plus un fardeau qu'un ornement, ni les plaisirs qui n'ont rien de commun avec le bonheur; mais une honnête médiocreté également éloignée de l'opulence qui enfle les cœurs, corrompt les âmes, et de la misère qui trop souvent les avilit et les déprave, ou plutôt je ne vous souhaiterai d'autres richesses que celles de la grace, d'autre gloire que celle qui vient de Dieu et qui retourne à sa source, d'autres plaisirs que ceux de la vertu, et les triomphes de cette fête éternelle dont jouit une bonne conscience.

On dit commeunément qu'une année est bonne si les opérations du commerce ont prospéré, si les spéculations de l'industrie ont été heureuses, si la vigne a donné ses fruits avec abondance, si les moissons ont comblé les vœux du laboureux. Voilà,

dit-on, une bonne année, dans notre langage humain et terrestre. Mais de même que Jésus-Christ ne donnait pas sa paix à ses disciples comme le monde la donne, je ne vous souhaiterai pas non plus une bonne année comme le monde la souhaite. Une année bonne aux yeux de la foi est une année pleine devant Dieu par l'abondance des mérites, le saint usage du temps et l'exercice des bonnes œuvres; l'année sera donc assez bonne si les cœurs divisés se réconcilient, si la paix de Jésus-Christ règne dans vos maisons, si la piété des pères attire la bénédiction de Dieu sur les enfants, si le superflu du riche supplée l'insuffisance du pauvre. Voilà la bonne année que je vous souhaite et que je vous invite à vous souhaiter! Puisse-t-elle vous conduire à cette année bienheureuse où nous recueillerons dans la foi ce que nous aurons semé dans les larmes. Ainsi soit-il

---

SUR LA BONNE CONSCIENCE

CONSIDÉRÉE COMME LE PRÉSERVATIF LE PLUS SUR ET LE REMÈDE LE PLUS EFFICACE CONTRE LES ATTEINTES DU CHOLÉRA.

C'EST pour la seconde fois, N. T. C. F., que le choléra nous visite, et nous n'en sommes guères plus avancés dans la connaissance de cet ennemi invisible, et des moyens de nous préserver de ses atteintes. Il frappe à nos portes, il entre dans nos maisons, il s'assied à nos foyers, il entasse victimes sur victimes. La science a beau le suivre dans sa marche et ses développements, l'étudier dans ses phénomènes, l'interroger dans ses symptômes, il garde obstinément son secret. On le traite par le feu, on le traite par la glace, rien n'y fait : il continue de nous torturer, de nous tordre les entrailles, de nous jeter palpitants et en quelque sorte tout vifs dans les bras de la mort, comme s'il eût reçu pour cela une mission surnaturelle. On s'en prend à la qualité de l'air, et il sévit sur les hautes montagnes comme dans les vallées profondes, dans les expositions les plus aérées et les



plus saines comme dans les réduits les plus humides et le plus sombres, au milieu des populations les plus rares comme dans les quartiers les plus fréquentés des capitales. On accuse l'âge, la souffrance, la nourriture, le vêtement, et le riche tombe à côté du pauvre, et le jeune homme est moissonné dans sa fleur à côté du vieillard. On parle de germes préexistants, de prédispositions fâcheuses de l'organisme à l'invasion du fléau mystérieux, et les tempéraments les plus robustes, les santés les plus florissantes, dont le mal ne s'était jamais approché, qui ignoraient même jusque-là ce que c'est que la douleur, ces grands chênes sont abattus en quelques heures, tandis que le roseau résiste. On a supposé la contagion, et il paraît prouvé que le choléra ne se communique par aucun des milieux qui transmettent les influences pestilentielles. Son allure est libre; sa marche capricieuse ne suit aucune direction connue. Il avance à pas de géant, puis il recule, il franchit d'un bond les plus grandes distances, et tombe tout-à-coup sur une ville, sur une province, sans que l'on puisse dire comment et par où il est venu. Il paraît à l'Orient, à l'Occident, partout et bientôt nulle part. Celui qui pourrait suivre de l'œil la trace du vent, ne saurait encore reconnaître la sienne.



Nous ne voulons pas dire pour cela, N. T. C F., à Dieu ne plaise, qu'il est permis de négliger les prescriptions hygiéniques, les précautions sanitaires qui nous sont recommandées par la science, par l'observation, par l'expérience, par de sages règlements de police; on ne saurait, au contraire, s'y conformer avec une trop scrupuleuse attention. Si nous ne connaissons pas les éléments intrinsèques qui constituent la nature du fléau, nous connaissons les causes extérieures qui favorisent ses développements et ajoutent à son intensité. Se garantir du froid, se couvrir de laine, de la laine, amie du vieillard, comme le disent les anciens, et amie aussi de tous les âges, s'abstenir de certains aliments, de l'usage surtout des liqueurs spiritueuses, s'interdire sévèrement tout abus et tout excès, sont des précautions en elles-mêmes toujours sages. Un soin raisonnable et légitime pour la conservation de notre vie, pour l'existence des êtres qui nous sont chers, nous en font une loi et un devoir. Nous voulons dire seulement qu'aucun de ces moyens de préservation n'est constamment efficace.

A quel expédient aurons-nous donc recours pour conjurer le fléau qui nous menace? Médecin des âmes, N. T. C F., nous avons quelque droit à nous occuper aussi, du moins indirectement, de la santé

du corps, à cause des nombreux rapports qui existent entre le physique et le moral de l'homme. Nous venons donc vous proposer un moyen que, soit comme préservatif soit comme remède, vous regarderez comme l'unique qui jusqu'à ce jour ait paru sûr et infaillible. Vous ne le trouverez pas, il est vrai, indiqué dans ces annonces et ces éternelles réclames qui remplissent les colonnes de vos journaux, parmi ces recettes et ces spécifiques publiés avec un fracas pareil à celui de la trompette, et qui trop souvent, comme ils ont l'éclat du son, en ont aussi l'inanité. Non, si vous le voulez, vous n'aurez pas besoin de chercher si loin, vous le trouverez en vous-mêmes. Ce préservatif, ce remède, c'est la bonne conscience. Nous n'allons pas ici sur les brisées de la science; nous n'empiétons pas sur son domaine; nous ne sortons point de notre sphère, et nous sommes certain, du reste, que nous ne serons démentis par aucun praticien de quelque valeur.

La bonne conscience! Considérons-la d'abord comme préservatif. S'il est un principe unanimement reconnu en médecine, c'est que, une des causes les plus influentes, la plus influente peut-être du choléra, c'est la peur, les exemples en sont infinis. Le choléra, en ennemi généreux, semble respecter le courage.



Il recule devant le brave qui l'attend de pied ferme sans le défier. Il fond comme le vautour sur la faible et timide colombe qui fuit devant sa serre cruelle. Or rien ne donne du cœur, N. T. C. F., comme une conscience nette, qui a réglé ses comptes avec Dieu et avec elle-même, qui se possède et se sent invulnérable dans sa paix? Que peut craindre celui qui ne se craint pas lui-même, qui n'a pas au-dedans de soi un remords qui l'accuse, qui le condamne, qui l'assigne à ce tribunal suprême où il sera jugé selon ses œuvres? Aussi voyons-nous peu de victimes, eu égard au grand nombre de cas mortels, parmi les personnes qui par un sentiment de foi et de charité fraternelle se dévouent au service des cholériques. Qui, je vous le demande, devrait être plus exposé aux atteintes du choléra, que ces saintes filles de la charité, placées comme sur un champ de bataille au milieu des morts et des mourants, assidues au chevet des malades et des agonisants, témoins de leurs tortures, du changement et de l'altération de leurs traits, des ravages rapides du feu intérieur qui les consume? Qui devrait sucoomber plus que le prêtre, le confesseur qui reçoit leurs aveux l'oreille collée à leur bouche, qui respire leur haleine et leur dernier souffle, se met en contact immédiat avec tous et

chacun de leurs sens dans l'administration des sacrements, prie sur leurs restes inanimés, et ne les quitte enfin qu'après les avoir accompagnés à leur dernière demeure pour les couvrir d'une bénédiction suprême? Et cependant, proportion gardée, les prêtres et les sœurs ont eu à déplorer bien moins de funérailles que les autres classes de la société. Ici de rares victimes, là des hécatombes. Pourquoi, N. T. C. F.? est-ce uniquement parce que le fléau n'est pas contagieux? Nous tenons compte assurément de cette explication, puisque nous avons commencé nous-même par écarter toute idée de communication du mal par la contagion? Mais elle ne suffit pas pour rendre raison du phénomène : autrement il faudrait dire que toute autre personne placée dans les mêmes circonstances aurait joui du même privilège. Or il s'agit ici non de contagion, mais des effets causés par la peur. La vraie raison est donc que toute crainte était bannie de l'âme de ces courageux serviteurs et servantes de Dieu. Et pourquoi encore? Parce qu'ils portaient en eux le trésor d'une bonne conscience, de cette conscience que la sainteté de leur vocation et la sublimité de leurs fonctions les obligent de conserver toujours pure

Avouons-le toutefois, N. T. C. F., il est possible

que malgré la confiance que donne une bonne conscience, le choléra vous atteigne de ses traits homicides. Mais si elle cesse alors de vous protéger comme préservatif, elle opère comme remède. De l'aveu de tous les docteurs, un des réactifs les plus puissants contre les efforts d'une maladie qui nous travaille, c'est l'énergie, la résistance de la volonté, la force morale qui se raidit contre le danger, qui réagit contre le physique, la fermeté de caractère qui le fait envisager sans pâlir. On voit des hommes armés de cette volonté de fer, prolonger leur lutte contre la mort bien au-delà du terme où la plupart succombent. Or qui mieux que la bonne conscience peut donner à l'âme cet ascendant sur les faiblesses du corps? Une armée toute composée de Judas Machabées serait invincible. Elle dirait avec ce grand homme : *Ceignons nos reins et soyons forts, car il nous est meilleur de mourir en combattant, que de voir les maux de notre peuple. Du reste, qu'il en soit fait selon la volonté du Ciel*[1]. La valeur de saint Louis s'élançant de son vaisseau sur la plage africaine, au devant des Sarrasins, a été égalée quelquefois peut-

[1] *Accingimini et estote filii potentes, quoniàm meliùs est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostræ; sicut autem fuerit voluntas in cœlo sic fiat.* I. Mach. IV, 58.

être ; mais surpassée, jamais. Dans le feu du combat, comme sous le poids des fers, il arrachait à la bouche de l'infidèle cette belle louange, qu'*oncques il n'avoit vu si fier chrétien*. Bayard obtint et mérita d'être surnommé le *chevalier sans peur et sans reproche*, parce que sa grande âme était trempée de foi autant que d'héroïsme. Turenne pouvait attendre d'un front serein et tranquille le boulet qui devait trancher le cours de sa noble vie, il avait communié le jour même. A quelle hauteur ce même sentiment d'une conscience pure n'élevait-elle pas l'âme de ces grands magistrats, un Séguier, un Matthieu Molé, calmes devant les tempêtes populaires, un de Harlay faisant reculer devant lui une foule mutinée et menaçante par ces belles paroles : Mon âme est à Dieu ; mon corps est aux mains des méchants, qu'on en fasse ce qu'on voudra. Et ce que nous disons ici de la vertu guerrière et de la vertu civile, on peut le dire de tous les devoirs, de toutes les situations difficiles de la vie qui demandent du caractère, de la résolution, de l'énergie. Le triomphe, sans doute, est le prix de la force d'âme ; mais le principe de cette force est dans la bonne conscience.

Il est vrai, M. T. C. F., que même avec ce courage qu'inspire le sentiment d'une vie irréprochable, vous

pouvez être vaincus dans la lutte et laisser la vie sous la cruelle étreinte du fléau. La mort, comme l'a dit quelque part le grand Bossuet, triomphe à la fin par un dernier coup des efforts mêmes que nous faisons pour la surmonter. Mais enfin la bonne conscience vous offre des chances de salut que vous demanderiez en vain à tout autre remède, et après tout si vous venez à succomber dans cet heureux état d'une âme en paix avec son Dieu et avec elle-même, que perdez-vous? Vous ne perdez rien, et vous gagnez tout. J'appelle rien ce corps d'argile qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, doit se réduire à une poignée de cendres qu'un enfant pourrait tenir dans le creux de sa main; rien, ces honneurs, ces biens, ces jouissances qui s'écoulent comme un torrent et laissent le cœur à sec; rien, cette vie fugitive qui n'est aux yeux du sage qu'une courte halte entre le néant d'où elle sort et l'éternité où elle entre, si l'on n'aime mieux la considérer, avec saint Grégoire le grand, comme une agonie plus ou moins prolongée. Et en échange de cette perte légère, vous gagnez tout; car, vous gagnez votre âme, une âme immortelle, la meilleure portion de vous-mêmes, désormais à l'abri des vicissitudes, des dangers, des amertumes, des tentations, d'une vie d'épreuves et de

combats ; vous gagnez le ciel, c'est-à-dire, un bonheur sans mesure, sans mélange et sans terme ; vous gagnez Dieu, dont la possession, unique et suprême fin de l'existence humaine, vous est assurée pour jamais !

Mais comment se procurer cet incomparable spécifique ? où le prendre, où le chercher ? Rien n'est plus facile, N. T. C. F. Vous n'aurez pas à le faire venir d'au-delà des mers, comme cette plante qui calme les ardeurs de la fièvre ; il est à votre porte, à vos côtés, sous votre main. Vous pouvez l'acheter sans or et sans argent ; il ne coûte rien ; je me trompe, il coûte quelqu'humiliation à l'orgueil, quelque sacrifice à la passion qui vous flatte et vous perd ; mais on en accepte de bien plus durs pour plaire au monde, pour s'ouvrir un chemin à la fortune ; on s'en impose de bien plus pénibles à la nature pour obéir aux prescriptions de la médecine, pour s'astreindre aux rigueurs d'un régime qui exige une entière immolation de nos goûts, de nos habitudes, de notre liberté. Que faire donc ? Aller trouver le prêtre, ou plutôt le Dieu Sauveur qu'il représente ; lui découvrir la plaie de son âme, pour qu'il y verse le vin de la force et l'huile de la douceur évangélique ; entendre la sentence du pardon, cette pa-

role, *allez en paix*, qui fait couler tant de joie dans le cœur du pénitent sincère; conserver avec un soin jaloux et porter toujours avec soi et en soi comme un trésor, cette sentence de bénédiction et de grace; craindre de l'exposer à de nouveaux dangers, de la perdre par de nouvelles infidélités; marcher en la présence de Dieu avec cette précaution que met à éviter toute occasion de chute un homme qui porterait dans ses mains un vase de cristal rempli d'une précieuse liqueur, à travers des sentiers difficiles, hérissés de rochers et bordés de précipices. Voilà le vrai talisman qui vous préservera des atteintes du fléau; voilà le bouclier contre lequel viendront s'émousser ses traits. *Faites cela,* N. T. C. F., *et vous vivrez*[1]; la mort ne s'approchera pas de vous, ou, si elle vous touche en passant, vous ne tomberez sous ses coups que pour vous relever glorieux et immortels.

Car, si Dieu multiplie de nos jours les maux sur la terre, ce n'est pas qu'il veuille notre mort; il veut, au contraire, par ces avertissements répétés, que nous vivions véritablement en nous convertissant à lui. Eh! qu'attendriez-vous, N. T. C. F., pour faire une bonne fois vers votre Dieu un sérieux retour? Attendre! On

[1] *Hoc fac et vives.* Luc. x, 28.

se l'explique jusqu'à un certain point dans les temps ordinaires, par la probabilité d'un lendemain, quoique plusieurs paient chaque jour de leur âme cette coupable présomption. Mais attendre, quand sévit le choléra, c'est-à-dire, quand la mort n'attend plus, quand elle vient comme un voleur, quand elle ne nous laisse pas même le temps de voir briller le glaive, de voir arriver le coup qui nous frappe et nous tue, ce n'est plus seulement présomption, témérité, ce n'est plus risquer son salut sur un coup de dé dont les chances sont douteuses; c'est un jeu sûr pour se perdre, c'est un parti désespéré de périr pour l'éternité.

INSTALLATION D'UNE COUR D'APPEL.

Religion, Justice : deux beaux mots, deux grandes choses ! Grandes au ciel, d'où elles sont descendues ; grandes sur la terre, où elles font régner l'ordre et fleurir la paix.

Justice, Religion : deux sœurs nées du même père, deux forces qui concourent au même but, quoique leurs fonctions soient différentes. La première rassure les intérêts et protège les droits ; la seconde console le malheur et couronne la vertu : l'une punit l'acte coupable ; l'autre en interdit jusqu'à la pensée : celle-ci encourage à la pratique du bien par l'attrait de l'amour ; celle-là prévient le mal par le frein de la crainte. Mais toutes deux s'appuient sur le même fondement, la conscience ; et bien que diverses dans leur mode d'action, elles ont entre elles des affinités si étroites, que leurs noms mêmes s'échangent de l'une à l'autre comme les idées qu'ils réveillent, et que magistrature et sacerdoce s'appliquent réciproquement au ministère du juge et du prêtre.

Mais qu'elles nous apparaissent et bien plus grandes encore et bien plus fortes, quand elles se rapprochent et s'unissent, *quand la tendre miséricorde et l'austère vérité vont au-devant l'une de l'autre,* comme le chante le Roi-prophète, *quand l'équité et la paix s'embrassent,* quand la justice vient demander à la religion une consécration suprême, et que la religion, à son tour, proclame en présence des peuples la sainteté des droits de la justice !

C'est le spectacle que Paris vient de donner à la France, à l'Europe, au monde, dans cette imposante solennité où toutes les hautes magistratures, convoquées pour recevoir une institution nouvelle, ont cru devoir sceller d'abord leur antique alliance avec l'autel, sous les voûtes resplandissantes d'or et d'azur de cette sainte chapelle, qu'un saint roi, un roi législateur, un roi justicier qui ne dédaignait pas de juger son peuple, avait élever près du temple de la loi, comme pour placer ses organes et ses interprètes sous le regard du *Dieu qui juge les justices mêmes.*

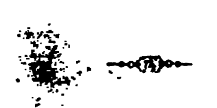
C'est ce même spectacle, messieurs, que donne aujourd'hui à une noble cité et à toutes les dépendances de son vaste ressort, avec moins d'appareil sans doute, mais avec une signification non moins élevée, cette Cour, toujours digne d'elle-même, où

la supériorité des lumières n'est égalée que par l'éclat des vertus, où nos regards aiment à distinguer les deux chefs de votre illustre compagnie, dont l'un nous retrace si bien, dans nos temps nouveaux, l'idée de ce respect que conciliaient aux magistrats modèles de nos anciens parlements l'austérité des principes et la dignité de la vie, dont l'autre nous rappelle les doux souvenirs d'une patrie commune avec toutes les circonstances qui peuvent en rendre l'impression plus flatteuse et plus chère.

Aussi notre ministère ne nous a-t-il jamais paru plus auguste que dans cette cérémonie solennelle, où nous sommes appelés à bénir, par l'offrande du divin sacrifice, ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes. Au moment où le Très-Haut, invoqué par des paroles puissantes, va descendre sur cet autel, nous croyons voir se réaliser cette scène sublime dont David nous a tracé une peinture si magnifique[1] : « Dieu a pris » séance dans l'assemblée des dieux. Assis au milieu » d'eux, il leur dicte la règle de ses jugements : *Deus » stetit in synagogâ deorum, in medio autem deos » dijudicat.* Jugez pour la veuve et pour la pupille ; » justifiez le pauvre et le faible ; arrachez le pauvre » et l'indigent des mains de l'oppresseur. Car, si mon

[1] Ps. LXXXI.

» incorruptible lumière n'éclaire vos jugements, tous
» les fondements de la société seront ébranlés. Je l'ai
» dit, et je ne retire point cette parole : Vous êtes des
» dieux, puisque vous en exercez les attributs les plus
» redoutables ; mais vous mourrez comme des hom-
» mes, et comme l'un d'eux vous tomberez devant
» le seul Juge qui possède l'immortalité, au pied du
» seul tribunal dont les arrêts sont irréformables et les
» sentences sans appel. » Ah ! puissiez-vous ne tomber
devant cet Arbitre souverain de nos éternelles destinées,
que pour vous relever absous et couronnés !



MANDEMENTS ET LETTRES.

A L'OCCASION

DES STATUTS DU DIOCÈSE DE RODEZ.

Dans tous les temps, nos très-chers et bien-aimés coopérateurs, l'Eglise s'est montrée singulièrement jalouse de la perfection de ses ministres : ce caractère de sainteté qu'elle tire des vertus de ses membres, et qui fait sa plus belle prérogative et l'une des preuves les plus glorieuses de sa céleste origine, elle aime surtout à le voir reluire dans ceux qu'elle a choisis pour les dispensateurs de ses mystères ; persuadée que rien n'importe davantage au régime des âmes et au bon gouvernement des enfants de Dieu, que la vie exemplaire de leurs conducteurs ; que les mœurs du peuple chrétien se forment naturellement sur le modèle de celles de ses prêtres, et pour parler

le langage des Saints, que « la vie des clercs est le livre des laïques, » livre ouvert à tous les yeux, et intelligible à tous les esprits; loi vivante, lettre terrible qui blesse ou qui guérit, qui perd ou qui sauve, qui vivifie ou qui tue, qui pousse à l'abîme ou conduit au port du salut, selon sa conformité ou son opposition aux saintes maximes de l'Evangile.

De là, N. T. C. F., ces règles de discipline touchant les mœurs et la conduite des clercs, dont quelques-unes remontent à la plus haute antiquité, et qui nous ont été transmises comme des monuments de la sagesse et de la piété des premiers siècles; de là, dans chaque diocèse, cette sanction nouvelle donnée d'âge en âge aux décrets des Conciles et à l'autorité des anciens Canons; ces Statuts particuliers, adaptés aux besoins de chaque Eglise, et tout cet ensemble admirable de lois, d'ordonnances, de réglements conseillés par l'expérience ou inspirés par une prévoyante sollicitude, soit pour prémunir les clercs contre les dangers du siècle et les faire souvenir sans cesse de la sainteté de leur vocation, soit pour les éclairer et les diriger sûrement dans l'administration des choses de Dieu.

Ce secours précieux n'a pas manqué à l'antique et illustre Eglise de Rodez; nos plus vénérables pré-

décesseurs, MMgrs de Paulmy, de Lusignan, de Tourouvre, ont publié successivement, selon la grace qui leur en avait été donnée d'en haut, des recueils de Statuts diocésains puisés aux sources pures des meilleurs traditions, pleins de cette odeur d'antiquité qu'on aime à respirer dans ces sortes d'ouvrages, et empreints surtout de ce caractère de discrétion et de sobriété, qui pose des limites au zèle, et prescrit une mesure même à la sagesse. Grace à l'observation de ces saintes règles, une salutaire réforme ne tarda pas à s'introduire dans l'état des Eglises; les abus furent corrigés, les scandales disparurent, les vœux du saint Concile de Trente furent remplis, les pratiques de la piété remises en honneur, et tous les détails du culte saint et du ministère ecclésiastique ramenés à cette dignité qui fait encore aujourd'hui notre gloire et notre consolation. Oui, nos très-chers coopérateurs, c'est à des lois si sages que nous aimons à attribuer la réputation si justement acquise de doctrine et de régularité, dont jouit depuis si long-temps le clergé de notre diocèse; et nous dirons encore, sans crainte d'être démenti, que c'est pour avoir été formés et habitués aux exercices de cette forte discipline, que, dans les dernières tourmentes de la foi, nos prêtres ont été vus,

étroitement unis à leur chef, soutenir généreusement, comme de vaillans athlètes, « les combats du Seigneur, » et mériter, par leur inébranlable constance, la palme des confesseurs, et quelques-uns même la couronne des martyrs !

Sur la trace de ces vertueux Pontifes dont nous venons de rappeler les noms à votre vénération et à votre amour, notre prédécesseur immédiat, Mgr de Lalande, de pieuse mémoire, à peine établi sur son siége heureusement relevé, conçut le dessein, si digne de sa religion, de faire revivre les anciens réglements qui n'étaient pas sans doute effacés de vos cœurs, N. T. C. F., mais dont le texte devenait chaque jour plus rare, et dont l'autorité n'avait pu que s'affaiblir par le long veuvage de l'Eglise de Rodez et sa réunion à un diocèse étranger. Deux moyens s'offraient de répondre à ce vœu que partageait l'unanimité du clergé : reproduire les premiers Statuts dans leur netteté et leur précision, avec les modifications que la différence des temps rendait nécessaires dans la partie variable de la discipline, ou les publier sous une forme nouvelle avec des développements et des instructions plus étendues : le saint prélat crut devoir se décider pour cette seconde manière d'envisager une question si importante. Nous

n'avons point à prononcer, N. T. C. F., sur une détermination qui fut dictée par les intentions les plus pures; nous n'avons pas non plus à nous expliquer sur le mérite d'un ouvrage que vous avez depuis plusieurs années dans les mains, et dont nous vous recommanderons toujours la lecture, comme d'un des meilleurs traités de direction ecclésiastique, alors même que nous ne jugeons pas opportun d'en adopter toutes les dispositions. Vous avez pu apprécier vous-mêmes l'onction de piété, le goût des divines Ecritures et des saintes règles qui s'y fait sentir à chaque page, et les recherches consciencieuses, la connaissance profonde des Canons que suppose un travail qui embrasse presque tous les points du ministère ecclésiastique. Nous nous bornerons à citer, parce qu'elles reviennent parfaitement à notre sujet, les paroles de Mgr de Lusignan, à l'occasion des Statuts de son prédécesseur; aimant ainsi à nous appuyer, dans une circonstance tout-à-fait identique, d'un exemple et d'une autorité si respectables, et à ne pas chercher, hors de notre Eglise, des règles de conduite que nous offrent nos propres traditions. Après avoir rendu témoignage à la fidélité avec laquelle les principaux réglements de la discipline étaient observés par le grand nombre des prêtres de son diocèse,

l'illustre évêque ajoute : « Si quelques-uns y man-
» quent, c'est beaucoup moins par un défaut de sou-
» mission ou par une négligence criminelle, que parce
» qu'étant ramassés dans un volume trop étendu et
» grossi par quantité de saintes et solides instruc-
» tions, dressées par l'ordre de feu Mgr de Paulmy,
» dont la mémoire sera long-temps en bénédiction
» dans ce diocèse, on ne peut que difficilement y
» recourir dans le besoin pour s'instruire prompte-
» ment de ce qu'elles contiennent. » Et il conclut de
cette judicieuse observation la nécessité d'en faire
un recueil plus succinct, où ne seraient conservés
que les points les plus importans, en y ajoutant
toutefois ce qui serait jugé nécessaire au bon ordre.

Tel est, nos très-chers coopérateurs, le principal
motif qui nous a porté à publier une nouvelle édition
des Statuts diocésains, et c'est dans cet esprit qu'elle a
été rédigée. Nous rapprocher le plus possible de la
forme et de la teneur des Statuts dressés par Mgr de
Tourouvre, pour conserver à ces saintes règles leur
caractère d'antiquité, et les entourer de ce respect qui
s'attache aux anciennes traditions; réduire le nombre
des réglements par la raison que la discipline d'un
diocèse dépend moins de leur multitude que de la
fidélité et de l'exactitude à les bien garder ; borner les

instructions à ce qui est de défense, d'ordonnance et de permission, pour faciliter à tous les moyens de connaître promptement ce qu'ils ont à faire ou à éviter; rendre plus rares les cas auxquels sont appliquées des censures, pour ne pas embarrasser les consciences timorées, et les troubler par de douloureuses surprises; ne pas même réserver les peines canoniques qui seraient maintenues, pour vous donner une nouvelle preuve de notre estime et de notre confiance, et pour répondre au besoin de notre cœur de procéder bien plus par la persuasion que par la contrainte; introduire enfin un petit nombre de dispositions nouvelles, soit pour prévenir certains abus, soit pour établir sur certains points une discipline uniforme dans toutes les paroisses de notre diocèse : voilà la tâche que nous nous sommes imposée, et l'un des premiers soins qui nous ont occupé depuis le jour où nous avons pris le gouvernement de cette Eglise.

Vous auriez joui plutôt de ce travail, si nous n'avions craint d'en compromettre le succès par trop de précipitation, et si, avant d'y mettre la main, nous n'avions voulu recueillir toutes les lumières qui pouvaient l'éclairer. Et ici, N. T. C. F., nous nous sentons pressé de vous rendre compte de la marche que nous avons suivie, pour être fidèle à la douce habitude que

nous avons prise et dont nous nous sommes jusqu'à ce jour si bien trouvé, de vous mettre de moitié dans nos sollicitudes pastorales. Avant de toucher aux Statuts de notre prédécesseur, nous en avons fait une étude sérieuse et approfondie; nous les avons comparés et confrontés avec les anciens; nous avons pris l'avis de notre Conseil sur les amendemens qu'il conviendrait d'y apporter; nous avons consulté sur le même objet le vœu du clergé, soit dans le cours de nos visites, soit dans les entretiens particuliers que nous avons eus avec un grand nombre d'entre vous. Pour mieux nous assurer de votre coopération et de votre adhésion à une œuvre qui vous intéresse spécialement, nous avons invité chaque district à s'en occuper dans les Conférences, et à nous transmettre le résultat de ses délibérations. Tous n'ont pas répondu à notre appel: quelques-uns se sont excusés par un sentiment de déférence envers notre autorité; plusieurs, par un empressement dont nous n'avons pas été moins flatté, nous ont fait parvenir des notes motivées que nous avons accueillies avec d'autant plus de satisfaction qu'elles s'accordaient parfaitement avec le plan et l'ordre d'idées que nous avions nous-mêmes conçus. Ce n'est qu'après nous être entouré de tous ces secours que nous avons entrepris la rédaction du nouveau recueil. Il n'est point

d'article qui n'ait été pesé, de disposition importante qui n'ait été soumise à un long et mûr examen. Enfin, pour imprimer à ces réglemens un plus grand caractère d'autorité et les revêtir d'une sanction plus efficace, nous avons voulu vous les faire accepter solennellement, avant de les rendre obligatoires; c'est dans cette intention que nous en avons différé la publication à l'époque de la Retraite pastorale, où, au milieu d'une portion nombreuse de notre clergé, réuni comme en une sorte de synode, et représenté par des hommes [1] que vous êtes accoutumés à vénérer et à chérir, nous les avons définitivement proclamés, après les avoir expliqués et discutés avec un véritable désir de faire droit à toutes les représentations justes et raisonnables.

Et toutefois, N. T. C. F., malgré tous les soins que nous avons mis à la rédaction de ce travail, nous sommes loin de vous le présenter comme parfait; le caractère de ce genre d'ouvrage est de rester sujet à de nouvelles révisions, selon que l'expérience prouve le besoin ou l'inutilité de certains règlements : aussi nous réservons-nous dans les retraites ecclésiastiques, d'y donner, s'il y a lieu, tels éclaircissements, et

[1] M. Guy, chanoine, grand pénitencier, et M. Sadous, curé de Saint-Amans, vicaire forain du district de Rodez, nommés rapporteurs pour l'explication des *Statuts*.

d'y faire telles modifications qui seraient reconnus utiles ou nécessaires; mais tel qu'il est, nos très-chers coopérateurs, nous vous l'offrons avec un cœur de pasteur et de père, dans la confiance que vous le recevrez avec le même esprit et les mêmes sentiments qui nous déterminent à le publier. Le désir d'être court a pu nous faire omettre des dispositions qui ne sont pas sans importance; vous y suppléerez par votre religion; vous vous souviendrez que tout ce qui n'est pas défendu par les statuts n'est pas permis pour cela, et que même « ce qui est permis, selon l'avis de l'Apôtre, n'est pas toujours expédient[1]. » Quant à l'usage plus modéré que nons avons fait des censures pour assurer le maintien de ces règlements, vous n'y verrez sans doute qu'un devoir de plus de les garder fidèlement, comme nous y trouverons nous-même un nouveau droit de tenir la main à leur observation.

Il ne nous reste plus maintenant, N. T. C. F., qu'à lever nos yeux et nos mains vers le souverain Législateur, le priant d'agréer et de bénir ces Statuts dressés pour sa gloire, de les consacrer par son autorité, de les adoucir encore par l'onction de sa grace, et vous conjurant vous-mêmes de les embrasser selon

[1] *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.* Cor. VI, 12.

leur lettre et selon leur esprit, avec toutes les ardeurs du zèle, avec tous les empressements d'une foi vive et d'une piété tendre. Ils vous paraîtront dignes de toute votre vénération, si vous considérez leur excellence; l'antiquité de la plupart de ces saintes règles remonte à la source des apôtres; c'est la pure substance des écrits des plus anciens Pères, des Canons, des Conciles, des plus respectables traditions ; c'est le fruit de la sagesse des siècles, de l'expérience de tous les âges, de la science des personnages les plus doctes et les plus saints ; ce sont ces Statuts qui ont sanctifié vos prédécesseurs dens la carrière évangélique, tant de vertueux pasteurs, de prêtres fidèles qui ont cultivé avant vous et fécondé de leurs sueurs cette portion chérie de la vigne de Jésus-Christ, précieux héritage qu'ils vous ont transmis avec le désir qu'il prospère et fleurisse de plus en plus entre vos mains. Vous respecterez donc ces ordonnances comme la règle sacrée de vos devoirs; vous n'en parlerez qu'avec l'honneur et la révérence qui leur sont dus. A Dieu ne plaise qu'elles deviennent jamais un sujet de dispute, de critique, de railleries ! Ce serait vous jouer avec votre juge, car notre juge à tous c'est la loi. « Vous prendrez ce livre, » vous le lirez et le relirez sans cesse, vous vous en nourrirez par l'é-

tude et la méditation, « vous le dévorerez [1], » comme l'Ange de l'Apocalypse le recommandait au disciple bien-aimé; « vous y sentirez d'abord quelqu'amertume, mais vous y trouverez ensuite un goût pareil à la douceur du miel. »

Aussi, nos très-chers coopérateurs, vous ferez plus que de respecter ces réglements, vous les aimerez comme une barrière qui protége votre vertu, comme un appui qui assure vos pas, comme un flambeau qui les éclaire. Indépendamment des autres titres qui les recommandent à votre amour, ceux-ci ont pour vous un intérêt particulier qui doit vous les rendre encore plus chers : ils ont votre suffrage, votre assentiment, votre propre sanction; ils sont votre ouvrage, pour ainsi dire, bien plus que le nôtre. Ces liens, dans lesquels vous avez voulu être enchaînés pour l'amour de Dieu et l'édification de son Eglise, vous uniront les uns les autres comme les enfants d'une même famille; ils vous distingueront comme les membres d'un même corps ecclésiastique. Les peintres, parmi les autres règles de l'art, s'attachent surtout, dans leurs compositions, à saisir ce qu'ils appellent *le costume*, et c'est cette fidèle imitation des usages et des mœurs qui donne de la

[1] *Accipe librum et devora illum.* Apoc. x, 9.

vérité à leurs tableaux ; vous aurez aussi votre discipline à part, votre forme et votre caractère propres, et si l'on peut s'exprimer ainsi, votre physionomie particulière qui contribuera à orner la sainte épouse de Jésus-Christ de cette parure qui fait sa beauté et sa gloire, « la variété dans l'unité[1]. »

Mais en même temps que vous garderez la lettre des Statuts, observez-en l'esprit, N. T. C. F.; leur esprit est de vous isoler du siècle, de vous distinguer comme une tribu choisie, de vous séparer de tout usage profane comme des vases d'honneur et de bénédiction ; leur esprit est d'agir sur l'intérieur, d'en régler l'état, d'en ordonner les dispositions par l'assujettissement à des formes et des pratiques extérieures; il ne suffit donc pas de les observer littéralement, et, pour ainsi parler, matériellement; il faut en extraire le suc, en goûter la *manne cachée*, en tirer la vie qui est au-dedans. Ce que nous vous livrons n'est qu'une ébauche; c'est vous qui devez lui donner sa perfection, la continuer et la finir dans ses détails et y mettre enfin le dernier trait. Cette lettre est morte; si vous ne lui donnez une âme, vous serez morts comme elle avec toutes vos œuvres; vous devez donc la vivifier par l'esprit d'o-

[1] *Circundata varietate*. Ps. XLIV, 10.

béissance et de foi, vous y soumettre d'affection et de jugement comme à la règle que Dieu même vous a tracée; voir sous ces éléments infirmes et cette enveloppe imparfaite la volonté du Maître et l'adorer avec la même conviction que si elle vous apparaissait sous les signes les plus éclatants. Vous devez l'animer par cet esprit d'amour et de charité qui relève et ennoblit nos moindres sacrifices; vous devez l'enrichir et la faire abonder en toutes sortes de trésors spirituels par cette pureté d'intention qui a la vertu de convertir nos faibles mérites en cet or pur que la divine Miséricorde veut bien recevoir en échange des biens de l'éternité.

A L'OCCASION DE LA PUBLICATION

DU RITUEL DE RODEZ.

Nous le publions enfin, nos très-chers coopérateurs, ce Rituel tant de fois demandé, si long-temps attendu, et que des circonstances indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis de livrer plutôt à votre religieuse impatience. Dans les grands travaux, comme dans les moindres sollicitudes de notre charge principale, une chose surtout nous soutient et nous anime : c'est de voir chacune de nos entreprises, non-seulement encouragée par vos suffrages, mais prévenue et devancée par vos vœux; de n'avoir, pour ainsi dire, qu'à régler nos œuvres sur les indications de votre zèle; en sorte qu'en remplissant quelqu'un de nos devoirs, nous sommes assuré de répondre à quelqu'un de vos désirs. C'est ainsi que les derniers Statuts diocésains, avant d'être dans vos mains, étaient déjà dans vos espérances; c'est ainsi que l'idée de la fondation d'une caisse de prévoyance, pour subvenir aux besoins des infirmes

et des anciens du sanctuaire, s'est formée et mûrie dans vos pensées avant d'être réalisée par notre concours; et c'est encore ainsi qu'en vous annonçant cette nouvelle édition du Rituel, nous ne faisons que donner une juste satisfaction à vos instances unanimes. Heureux le premier pasteur qui se voit précédés par ses fidèles et bien aimés coopérateurs dans la carrière qu'il veut ouvrir devant eux, et qui, à chaque œuvre utile qu'il leur propose, peut toujours compter sur la « préparation de leurs esprits et de leurs cœur! » Que l'autorité trouve sa tâche légère, quand elle rencontre l'obéissance venant d'elle-même au-devant de la règle, et combien l'obéissance est facile, quand elle n'est assujétie qu'à des devoirs qu'elle s'est elle-même imposés!

Qui de vous, en effet, nos très-chers coopérateurs, en considérant le défaut d'uniformité dans les cérémonies que présentent un grand nombre de vos paroisses, ne s'est pas affligé de cette diversité de rites, de ces différences de costumes, qui rendent en quelque sorte étrangers les uns aux autres pasteurs et fidèles, et n'a pas senti le besoin d'une règle commune à toutes les églises d'un même diocèse? Nous n'avons pas oublié les justes représentations que vous nous avez adressées à ce sujet, soit dans les retraites

ecclésiastiques, soit dans nos entretiens privés; et nos propres observations, jointes à celles que nous avons recueillies de votre expérience, nous ont confirmé de plus en plus dans la pensée de mettre fin à un état de choses aussi contraire à l'esprit et aux intentions de l'Eglise.

Cette absence d'ensemble et d'uniformité dans les usages tenait, du reste, à plusieurs causes dont vous avez sans doute apprécié l'influence sur cette partie si importante de la discipline ecclésiastique. Le long veuvage de l'Eglise de Rodez, enclavée et comme absorbée dans la juridiction d'une Eglise étrangère, a dû introduire quelques changements dans nos usages, et la réunion des deux diocèses de Rodez et de Vabres, lesquels se gouvernaient précédemment par leurs coutumes particulières, n'a pas moins contribué à entretenir une fâcheuse diversité dans la manière d'exercer les fonctions sacrées, et d'administrer les choses de Dieu. De plus, l'édition du Rituel de Mgr de Tourouvre, l'un de nos illustres prédécesseurs, est depuis long-temps épuisée : le petit nombre d'exemplaires qui en reste encore, est insuffisant pour servir de règle à la multitude des églises dont se compose notre diocèse; enfin ce Rituel lui-même, d'ailleurs si remarquable par le savoir et la sagesse qui ont

présidé à sa rédaction, étant demeuré incomplet et inachevé, et ne comprenant que les instructions relatives à l'administration des sacrements, ne peut guider les pasteurs dans ce qui touche aux bénédictions, processions, formules des actes, administration temporelle des églises et autres fonctions du ministère paroissial. De là, faute d'une direction commune et régulière, la nécessité pour les ministres d'avoir recours, dans maintes occurrences, à des Rituels étrangers, ou de prendre conseil de leurs propres inspirations; et, par suite, l'introduction de pratiques nouvelles, ou, ce qui est plus affligeant encore, l'arbitraire mis à la place de la règle.

Il est pourtant, nos très-chers coopérateurs, d'une bien haute importance que dans l'Eglise de Dieu, « toutes choses, selon la parole de l'Apôtre, se fassent selon l'ordre [1], » ou, comme l'entendent quelques interprètes, *avec bienséance;* et cet ordre et cette bienséance ne peuvent être convenablement gardés, si la régularité et l'unifomité ne règnent dans la pratique des fonctions saintes. On le doit à l'édification des peuples dont la foi est troublée et surprise pour ne pas dire scandalisée, lorsqu'en passant d'une paroisse sur une autre, ils remarquent dans les

[1] *Omnia secundùm ordinem fiant.* I. Cor. XIV, 4.

cérémonies des différences assez notables pour leur donner lieu de croire que ces nouveautés tiennent à quelque différence dans les sentiments de religion, ou pour leur en faire tirer des inductions défavorables à l'instruction ou à la piété des ministres. On le doit à la commodité des pasteurs, lesquels, s'ils viennent à être transférés d'une église à une autre, trouvent dans leur nouvelle résidence des usages contraires à ceux qu'ils ont pratiqués, et ne savent plus s'ils doivent suivre leurs anciennes traditions ou adopter ces nouveaux usages. On le doit surtout à l'honneur de l'Eglise, qui tire toute sa force et toute sa gloire de son incomparable unité : c'est par l'ordre, par l'ensemble, par la conformité de ses cérémonies, autant que par l'éclat de ses pompes et la majesté de ses rites, qu'elle fait « admirer la beauté de ses pavillons [1] » et la solennité de sa marche au milieu des nations et des siècles ! C'est par là qu'elle se présente « belle et terrible comme une armée en ordre de bataille [2]. » Rien ne sert mieux à entretenir l'unité des esprits dans une même foi que l'uniformité dans les pratiques extérieures de la religion ; et si cette maxime

[1] *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel* Num. XXIV, 5.

[2] *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Cant. VI, 3, 9.

est vraie, dans son application à l'Eglise universelle qui embrasse toutes les Eglises de la terre, à plus forte raison doit-on l'entendre d'un diocèse qui se renferme et se résume tout entier dans une Eglise unique, l'Eglise mère, dont il porte le nom, et où, par conséquent, les moindres particularités, les plus légères différences sont plus facilement remarquées.

Pour établir et perpétuer cette unité si désirable dans la partie cérémonielle de la discipline, nous avons donc résolu, nos très-chers coopérateurs, de publier le présent Rituel, qui, à l'exclusion de tous autres, servira désormais de guide à tous les pasteurs, et de règle à toutes les paroisses. Ce n'est point un livre que nous vous présentons : le principal mérite de ces sortes d'ouvrages est d'avoir des racines dans les traditions et les habitudes des peuples; c'est la simple reproduction d'un Rituel depuis long-temps en usage dans ce diocèse, en grande estime dans l'ancien clergé, avec les suppléments et modifications reconnus nécessaires; ou, pour parler plus exactement, c'est le Rituel Romain dans sa pureté et sa noble simplicité, adapté aux besoins et accommodé aux usages de notre Eglise. Les sentiments pouvaient se partager à l'égard du volume et de l'étendue qu'il convenait de lui donner; mais d'une part, la modicité des ressources

des fabriques ne permettait pas de continuer sur le même plan le grand ouvrage de Mgr de Tourouvre, et de le faire reparaître dans un format dont le prix eût excédé les facultés de la plupart des églises; de l'autre, un Rituel dépourvu de tout texte explicatif et réduit aux simples formules sacramentelles ou cérémonielles, ne répondait qu'imparfaitemeut aux vœux du diocèse et à ce besoin de direction qu'éprouvent les pasteurs, pour l'administration des choses saintes.

En conséquence, nous avons adopté l'idée d'un rituel de format moyen et portatif, d'un prix accessible aux facultés des moindres paroisses, et néanmoins assez étendu pour renfermer des explications sommaires sur chaque objet du ministère ecclésiastique. A cette fin, nous avons d'abord abrégé le travail de Mgr de Tourouvre, ne conservant de ses savantes instructions sur les sacrements que les points les plus essentiels et les plus pratiques, et renvoyant, pour des explications plus développées, soit à l'excellent Rituel de Toulon, soit aux meilleurs traités de théologie, sur chaque matière. Il nous a toujours paru qu'un Rituel était moins un ouvrage de théologie qu'une application pratique de ses principes, moins un recueil de doctrine qu'une règle de conduite : ceux qui cherchent la science ne vont point la puiser à ces sources; ceux qui ignorent

n'y trouveraient point l'instruction qui leur manque ; et nous avons donné d'autant moins de regrets à ces retranchements, que la tenue régulière des *Conférences*, dans notre diocèse, le goût et l'aptitude du clergé de Rodez pour les études théologiques, le soin que prend chaque prêtre, comme nous nous en sommes assuré, de se former un choix des auteurs les plus solides et les plus accrédités, nous garantissent que la science de Dieu et de la morale continuera d'être cultivée avec distinction, au milieu de nous, comme elle l'a été, dans tous les temps, par le vénérable presbytère que nous avons l'honneur de présider.

En abrégeant, nous avons tâché aussi de perfectionner. Certaines exhortations, dont la naïve simplicité n'était plus dans nos mœurs, ont été changées ou retouchées ; nous y en avons joint quelques autres dont l'absence se faisait regretter. La manière de procéder à la réhabilitation de certains mariages a été indiquée avec plus de précision et dans une exacte conjormité avec la jurisprudence actuelle des tribunaux apostoliques, touchant ces questions délicates. L'ancien Rituel de Vabres nous a fourni en grande partie la formule et les prières du prône. Cette préférence leur était due à cause de leur onction, et nous avons été heureux de la leur donner, pour honorer

cette belle et intéressante portion de notre diocèse. Enfin, les annonces à faire au prône, à l'occasion de certaines époques et fêtes de l'année, ont été l'objet d'un soin particulier, ainsi que le demandent l'instruction et l'édification des fidèles.

La première partie de notre Rituel ainsi réduite et amendée, nous nous sommes occupé de le continuer et de le compléter, par la publication d'une seconde partie qui manquait dans l'édition précédente. Cette seconde partie se subdivise elle-même en trois sections principales : les processions, les bénédictions et exorcismes, et les formules. A l'égard des processions, rien n'a été changé à ce qui se pratique déjà dans le très-grand nombre de nos paroisses ; seulement, aux processions d'usage, nous avons ajouté l'ordre à suivre et les prières à réciter dans celles qui seraient extraordinairement commandées. Plusieurs bénédictions chères à la piété des peuples se trouvaient omises dans les Missels et les anciens Rituels : nous les avons rétablies dans celui-ci, non que nous prétendions en imposer l'obligation, ou en étendre la pratique à toutes les églises, mais pour offrir aux pasteurs le moyen de satisfaire à la religion des populations chez qui ces louables coutumes se seraient conservées. Nous avons dû, sans doute, maintenir les réserves sagement

établies par l'Eglise, touchant certaines bénédictions. Néanmoins, voulant épargner à nos bien-aimés coopérateurs les lenteurs et les embarras d'un recours trop fréquent, soit à nous, soit à nos vicaires forains, et leur donner en même temps, dans cette circonstance solennelle, un nouveau témoignage de notre estime et de notre confiance, nous les avons délégués, par une condescendance dont nous sommes assuré qu'ils useront avec discrétion et sagesse, pour faire en notre nom et à notre place un assez grand nombre de bénédictions que le droit commun nous a réservées. Les cérémonies à observer pour la réception dans les *Confréries*, comme pour l'érection de la *voie de la Croix*, ont trouvé naturellement leur place à la suite des bénédictions. Viennent ensuite les formules, lesquelles s'étendent à tous les actes qu'un prêtre employé dans le saint ministère peut être appelé à dresser, tant pour la tenue des registres que pour les autres services de son administration, enquêtes, suppliques, attestations, procès-verbaux de toute nature. Rassemblées sous un même titre, elles s'offrent plus commodément à la recherche qu'on en peut faire, et rejetées à la fin du Rituel, elles n'interrompent pas la suite des instruction et des cérémonies.

Là semblait devoir se terminer notre tâche; mais

toujours fidèle à cette pensée qui a dominé tout notre travail, que, comme le Bréviaire est le livre du prêtre, le Rituel est, à proprement parler, le livre du pasteur, le régulateur de toutes ses fonctions, le conseiller de tous ses devoirs, le guide de toutes ses voies; que ce livre ne remplit qu'imparfaitement sa destination, s'il ne prévoit tous les cas et ne rend une réponse sur tous les points où il peut être consulté, nous avons cru devoir y faire entrer quelques articles supplémentaires dont l'importance nous a paru mériter cette distinction. C'est dans cet esprit, que nous y avons introduit nos réglements relatifs à la tenue des églises, réglements qui ont obtenu vos suffrages, et qui s'exécutent déjà dans toutes les paroisses de notre diocèse, avec autant d'édification pour les peuples, que de consolation pour les pasteur. Un précis de la législation des fabriques n'a pas été jugé moins utile pour la bonne administration des biens des églises. Vous y trouverez en substance tout ce qu'il vous importe à cet égard de savoir et d'observer, du moins dans les paroisses rurales, la crainte de grossir démesurément ce volume nous ayant fait une loi de nous borner à reproduire les dispositions les plus essentielles et d'une application plus générale et plus fréquente. A l'exemple de tous les rituels, une place est réservée dans le nôtre au cato-

logue des saints dont les noms peuvent être imposés au Baptême ou à la Confirmation. Enfin, pour nous conformer au désir exprimé par saint Charles, « que les évêques mettent au nombre de leurs sollicitudes le soin de recueillir les antiquités de leurs églises, et de recommander à la mémoire du peuple la vie et le gouvernement de leurs prédécesseurs [1], nous avons couronné tout l'ouvrage par la suite chronologique des évêques de Rodez et de Vabres, avec l'indication des faits principaux qui ont signalé leur épiscopat. Les Pasteurs nous sauront gré peut-être de leur avoir ménagé le temps et la peine, en leur mettant sous la main et sous un même regard, d'utiles documents dispersés dans plusieurs recueils, et nous n'ambitionnons pas d'autre récompense.

Maintenant, nos très-chers coopérateurs, que nous vous avons exposé l'ordre et le plan du présent Rituel, il ne nous reste plus qu'à vous recommander de le

[1] *Episcopus, id quod ab initio nascentis ecclesiæ institutum fuit, ut rerum episcoporum studio curâque gestarum monumenta existant, conquiri diligentissimè curet: tùm singulorum episcoporum qui præcesserunt, nomina, genus, et pastorales eorumdem actiones; quæ omnia litteris consignari, ordineque conscripta in librum certum referri curet, ut eorum memoria conservetur; et quæ ab eodem acta vel instituta sunt ad aliquam ecclesiasticæ disciplinæ normam perpetuo usui esse possint atque adjumento in illâ ecclesiâ benè gerendâ.* Ex Actis Eccl. Mediol. editis à S. Carolo, lib. v. de episcopalibus gestis memoriæ commendandis, n° 12.

lire avec attention, d'en étudier avec soin tous les détails, de vous en entretenir dans les conférences, pour mieux en saisir la lettre et en interpréter l'esprit, d'en expliquer même aux fidèles les points qui peuvent les intéresser, et surtout d'en observer avec une scrupuleuse fidélité toutes les dispositions. Nous ne nous dissimulons point que plusieurs d'entre vous auront quelque peine à se plier à une discipline qui change ou supprime quelques-uns de leurs usages. Il leur en coûtera sans doute de renoncer à des pratiques qui leur sont familières, pour en adopter de nouvelles, dont ils n'apprécieront pas d'abord la convenance et l'opportunité : car nous connaissons tout ce qu'a de force l'empire de la coutume, et cette disposition si naturelle à notre cœur, de regarder comme meilleures et préférables les voies que nous avons toujours suivies, ou que nous aurions choisies nous-mêmes ; mais ils feront le sacrifice de leurs préférences et de leurs propres jugements au grand intérêt de la règle et du bon ordre, et leur obéissance, victorieuse de l'épreuve, n'en aura que plus de mérite et de perfection. Cette obéissance sera plus méritoire encore, si elle embrasse de point en point et sans distinction, les prescriptions du Rituel, dans ses moindres circonstances, comme dans ses articles

les plus importants ; « si le livre de la loi ne lui offre rien de si léger en apparence, pas même une lettre ou un seul trait, qu'elle ne se fasse une religion de l'accomplir, de peur qu'en négligeant les petites choses, elle ne s'expose à tomber peu-à-peu dans de graves infractions ; » ou plutôt, vous vous souviendrez, nos très-chers coopérateurs, que tout est grand dans notre religion, comme dans les œuvres du Dieu qui nous l'a donnée, et qui « manifeste sa grandeur, dit saint Grégoire de Tours, dans ses plus humbles ouvrages comme dans ses plus sublimes créations ; » vous comprendrez que si, dans les cérémonies de l'Eglise, il en est d'où dépend le salut éternel des âmes, et qu'on ne peut négliger sans crime, il n'en est point, même parmi les plus simples et les plus communes, qui ne soient dignes de notre respect, et dont le mépris ne retombe sur la religion elle-même. Plus vous les étudierez, ces rites saints, plus vous les pratiquerez dans un esprit de foi et d'amour, et plus vous y découvrirez des intentions, des rapports, des harmonies qui échappent aux yeux distraits et indifférents, mais qui sont aussi propres à élever les âmes qu'à les sanctifier. Un sens profond et mystérieux est caché sous ces voiles, une lumière inattendue éclaire les yeux, une onction secrète se répand

dans le cœur de qui sait les pénétrer. L'esprit de l'Eglise, qui n'est autre que l'esprit de Dieu, se révèle à toutes les pages, dans chacune de ces formules pleines de mystères et riches de bénédictions, dans le choix de chacune de ces prières aussi multipliées que nos besoins, aussi variées que nos désirs. Il n'en est pas une qui n'ait son motif, sa grace, son mérite, son onction propre; qui ne soit un sentiment, ou un souvenir saint, ou un enseignement utile, ou une promesse, ou une espérance. Ah! si chaque pasteur, dans l'administration des choses du ciel, se conformait religieusement à ces règles saintes, si ces cérémonies augustes étaient constamment traitées avec la décence et la dignité qu'elles comportent, si le cœur du prêtre était rempli, quand il les exerce, du sentiment de l'excellence et de la sainteté de ses fonctions, que de gloire en reviendrait à Dieu, que d'honneur en rejaillirait sur notre ministère, et que de fruits en recueillerait l'Eglise! Les justes en seraient réjouis et consolés, les pécheurs attendris et remués, et l'on verrait l'impie lui-même, sous l'impression d'une religieuse frayeur, forcé de courber le front et de ployer le genou devant la majesté de nos mystères!

DE CASIBUS RESERVATIS.

ECCLESIARUM RECTORIBUS ET OMNIBUS DIŒCESIS NOSTRÆ CONFESSARIIS, SALUTEM ET BENEDICTIONEM :

Nondùm nos vobis divina præfecerat Providentia, et jàm noveramus, dilectissimi Cooperatores nostri, Ecclesiam hanc Ruthenensem cœteras inter elucere arctioris disciplinæ observantiâ, spiritu sacerdotali, virtutibusque omnibus, quæ dignos Evangelii ministros potissimùm commendant, et sanctæ Christi sponsæ decus sunt atque solatium. Crevit in dies, altiùsque animo radices egit ab inauguratione nostrâ, benè concepta de vobis existimatio, crevit nostræ venerationis sensus, crevit et paternus, quo vos prosequimur, affectus.

Quantùm sapientiæ et prudentiæ vestræ confidamus, quantùmque sit nostrum sublevandi vobis impositi oneris studium, poterit quisque vestrûm colligere ex novo quem vobis tradimus Casuum reservatorum libello; nihil in eo deprehendetis quod nostrum hunc animi sensum non demonstret : si quid obscuri fuit

in præcedentibus libellis, illud elucidare clariori et nitidiori Casuum expositione; si quid implicati, illud ad simplicitatem reducere conati sumus; paucas adjecimus reservationes, plures suppressimus quibus anteà limitabatur concessa vobis absolvendi facultas; quasdam ità explicuimus ut minùs latè paterent, vobisque fierent minùs graves : illos duntaxat reservamus Casus, quos reservari postulant cùm veneranda fere omnium ecclesiarum et hujus præcipuè Diœceseos disciplina, tùm necessitas incutiendi in fidelium mentes immanium quorundam scelerum horroris, tùm etiam confessariorum utilitas, queis sicut oneri sunt nimiùm multiplicatæ reservationes, ità onerosa sœpè foret potestas nullis definita limitibus ; ejus enim difficultatis est certis quibusdam morbis mederi, ut curam hanc meritò reformident ii inter sapientiores et doctiores quibus prudenter committi debet.

Quod erat in votis, ut pleniùs assequeremur, circumstantias in quibus cessat reservatio, multiplicandas esse duximus, ne identidem occasione reservationis retardetur zelus animarum quo accensi estis.

Opus ergò nostrum pergratum vobis fore arbitramur, si scopum attigerimus, quem attigisse confidimus.

Quòcircà omnibus et singulis Diœcesis nostræ Con-

fessariis mandamus et præcipimus ut ex præsenti libello Casuum reservatorum seriem requirentes, huic soli in posterùm se conforment et obsequantur; vicariosque nostros foraneos jubemus curare, ut hocce sibi libellum singuli confessarii comparent intrà tres menses ab hujus publicatione.



LETTRE AU PAPE PIE IX

A L'OCCASION DU CARDINALAT.

Beatissime Pater,

Quid retribuam Domino nostro Pio Papæ nono, Pontifici maximo et optimo, pro gratiâ suprà modum insigni quam retribuit mihi minimo Episcoporum qui non sum dignus vocari Episcopus, ut sedeam cum principibus populi ejus, in concessu seniorum Israel qui adstant coràm ipso, ad audiendam vocem sermonum ejus?

Nullam sanè, Beatissime Pater, invenio in me commutationem quâ possim recognoscere benignitatem illam quæ, absque ullis ex meâ parte meritis, conferre mihi dignata est tantæ dignitatis munus et onus.

Quid igitur retribuam nisi gratissimi animi sensus et obsequium servitutis meæ, atque fidem totis et imis visceribus iterum atque iterum juratam et in perpetuò, Deo juvante servandam?

Triplici quippè vinculo, Beatissime Pater, gratitudinis et fidelitatis Sanctæ Sedi ac Romano Pontifici jungitur cor meum et anima mea, nempe primùm a Pio VIII Episcopus Ruthenensis posteà a Gregorio XVI Cameracensis Archiepiscopus institutus, demum a Sanctitate vestrâ in sacro Eminentissimorum Cardinalium cœtu adscitur. Porrò, ut ait Ecclesiastes, funiculus triplex difficilè rumpitur.

Undè nihil mihi tam cordi est, nullum votum antiquius, Beatissime Pater, quam ut jamdudum optatum iter suscipiam, et jam non per chartam et atramentum, sed verbo et lacrymis, atque omni observantiæ cultu, reverentiam, obedientiam ac devotionem ergà Cathedram Petri ejusque successorem profitear.

Veniat, Beatissime Pater, per vestram piissimam misericordiam, veniat citò, et si possibile est, nullâ interpositâ morâ, veniat illa dies quâ liceat mihi ore et corde osculari pedes annuntiantis pacem, prædicantis bona super montem Sion, et venerari Petrum in Pio viventem, immo Christum ipsum in eo cui oves et agnos pascendos regendos, tradidit, et quem posuit totius Ecclesiæ suæ fundamentum et culmen.

Cum summâ et imâ veneratione atque intimâ totius animi devotione subscribor, implorans supplex Apostolicam benedictionem,

Beatissime Pater,

Sanctitatis vestræ

Obsequentissimus, addictissimus et gratissimus servus et filius,

† PETRUS.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

DISCOURS ECCLÉSIASTIQUES.

DISCOURS DE CIRCONSTANCE.

ALLOCUTIONS.

MANDEMENTS ET LETTRES.

FIN DE LA TABLE.

Lille, Typ. L. Lefort. 1852.









